

Raymond Maho

# J'ai marché sous la terre





# J'ai marché sous la terre

(édition revue et augmentée, 2024)

Raymond Maho

maho-r@laposte.net

Ce récit relate les souvenirs spéléos de l'auteur,  
dans les années 1960 en Isère

La photo de couverture représente la grande galerie de Gournier

©2017 Raymond Maho  
ISBN 978-2-9553576-4-4

## INTRODUCTION

Au regard des exploits actuels du SGCAF, nos explorations de l'époque paraissent modestes mais il faut les remettre dans le contexte d'il y a une cinquantaine d'années en arrière.

Lorsque je débute les explorations au sein du SGCAF en 1961, nous sommes formés par ceux que l'on appelle les anciens. De solides gaillards tout auréolés de leur exploit dans le Gouffre berger qu'ils ont découvert et exploré entre 1953 et 1956 et y ont dépassé la cote – 1000.

Ils nous transmettent toute leur expérience, leur technique, leur matériel (des années cinquante). Dans le local à matériel on trouve encore des cordes en chanvre. Les échelles sont de fabrication maison. Les câbles non inoxydables passent au travers des barreaux, les brins sont écartés, une goupille y est introduite et soudée à l'étain. Il n'est pas rare qu'un câble cède à cet endroit.

Mon premier équipement individuel se compose de chaussures à clou (des guêtres viendront s'y ajouter), d'un bleu de travail, veste et pantalon fermé par des boutons et un casque de 1914. Mon éclairage se résume à une lampe électrique posée sur ma poitrine, retenue par un lacet passé autour du cou.

Nos déplacements se font principalement à vélo, sac tyrolien sur le dos et sac de matériel sur le porte bagage.

L'instruction que nous donnent les anciens est très stricte concernant l'organisation d'une expédition.

Ils ont gardé les notions d'équipe de surface, de soutien, de relais, de porteur et de pointe gérées par un chef d'expédition.

Lors de la descente d'un puits, le premier le descend toujours à l'échelle puis les autres suivent en rappel.

Pour nous, les jeunes, nous accompagnons les anciens dans leurs explorations, grotte Vallier, Chevaline, mort-ru, Crisca mais nous ne prenons pas d'initiative. Nous nous rabattons sur d'autres cavités comme les Cuves de Sassenage et d'harassantes prospections en Chartreuse et dans le Vercors.

Vers la fin des années soixante, de jeunes spéléos venu de la région parisienne vont bousculer notre mode d'exploration et vont réaliser un florilège de premières. La spéléo moderne est née.

J'ai donc vécu une époque située entre deux générations, de mes débuts en 1961 jusqu'en 1975.

Les faits que je relate dans cet ouvrage se situent jusqu'en 1968, période qui a été la plus riche pour moi en événements. Tout cela au sein d'un club dominé par un magnifique esprit d'équipe qui se renforce devant chaque difficulté.

---

Samedi 17 août 1968, il est 9 heures, j'ai décidé de faire la grasse matinée d'autant plus qu'un déluge s'abat sur la région. La sonnette de l'entrée me sort de ma torpeur, un instant plus tard ma mère entrouvre la porte de ma chambre.

- C'est ton copain.
- Lequel ?
- Celui qui est roux, ça doit être grave.
- Qu'il soit roux ?
- Mais non, qu'il vienne à cette heure là.

Je rejoins Alain Pouteil-Noble dans le couloir.

- Un problème ?
- Oui, un accident au gouffre Berger.
- Qui ?
- Un belge vers la cote moins 600, il serait bien amoché.

Nous avons rendez-vous à la caserne des sapeurs-pompiers de Seyssinet dans une heure.

- OK, je prépare mon sac, on se retrouve là-bas.

J'avale rapidement mon petit déjeuner et descends à la cave où j'entrepose mon équipement de spéléo, mon sac tyrolien est rapidement rempli et peu de temps après je me présente à la caserne, il pleut toujours.

Je retrouve Alain avec à son côté Patrick Dupille. Ils sont tous deux comme moi membres actifs du S.G.C.A.F. (spéléologues Grenoblois du Club Alpin Français). Je regarde Alain :

- Et les autres ?
- Nous sommes en plein mois d'août et je n'ai pu contacter que vous deux.

En attendant, nous parlons des derniers événements qui se sont produits dans le gouffre Berger.

Le 3 août, vers dix-neuf heures, il s'est déjà produit deux accidents. Le premier dont a été victime Bertrand Léger s'est produit vers la cote -50 au niveau du puits du Cairn. Il a chuté de quelques mètres et s'est blessé à une cheville. Il a pu regagner la surface par ses propres moyens.

Le second, s'est Georges Marbach qui a fait une chute d'une quinzaine de mètres dans le puits Aldo.

C'est Guy Bertrand, adjoint de Fernand Petzl (responsable des sauvetages en grotte auprès de la protection civile) qui organise les secours en faisant appel aux spéléos de l'Association Spéléo Vercors, des spéléos de la MJC la Tronche et des Spéléos de la Seine (SCS).

Le docteur Burlet de Villard-de-Lans ainsi qu'un autre médecin et des spéléos Belge se joignent aux sauveteurs. Au total, une cinquantaine de spéléos ont pris part au sauvetage.

Georges Marbach a le bras droit cassé et les radios effectuées à l'hôpital révéleront une petite fracture à la colonne vertébrale. Il est ressorti du gouffre une vingtaine d'heures plus tard.

Toujours en ce début août, un spéléo âgé de dix-neuf ans a été tué par une chute de pierre dans le gouffre Marcou dans le département de l'Hérault.

L'attente est de courte durée, un pompier en tenue nous désigne un fourgon, il nous indique que nous allons faire un détour par les cuisines de l'hôpital de La Tronche avant de prendre le chemin du Vercors. Nous embarquons et prenons la direction de l'hôpital au son de la sirène. Après avoir traversé Grenoble à une vitesse record, nous chargeons d'énormes containers et retraversons Grenoble cette fois en direction du Vercors. Pendant le trajet, nous ouvrons l'un de ces containers, il contient un potage au légume dont l'odeur est tellement alléchante que nous ne pouvons-nous empêcher d'y goûter à l'aide d'une énorme louche.

Nous sommes loin de nous douter que c'est le dernier repas que nous faisons avant longtemps.

Arrivés à la Molière nous descendons du fourgon et nous dirigeons en direction du gouffre berger, la pluie s'est arrêtée. Non loin du gouffre nous rencontrons quelques spéléos dont Fernand Peltz qui nous confirme ce que nous savions déjà mais avec plus de détails.

À cet instant, un spéléo qui était posté en sonnette au sommet du puits Garby nous rejoint et nous informe que le débit de l'eau a diminué et qu'en fonçant il serait possible de franchir les autres puits. Aussitôt, Peltz décide de profiter de cette accalmie pour former une première équipe de secours avec pour mission d'atteindre le plus rapidement possible le blessé afin de lui prodiguer les premiers soins. Avec Alain et Patrick, je suis l'un des six volontaires ainsi que deux spéléos de l'Ardèche qui ont la particularité d'être frères jumeaux et un spéléo Daniel Bertrand, de l'Association Spéléo Vercors, dont plusieurs de ses frères font partie. C'est lui qui prend la tête de l'équipe. Après nous être équipés, nous nous chargeons le moins possible, aucun équipement personnel dans les sacs, uniquement du carbure et le nécessaire médical pour les premiers soins. Je remarque que comme moi Alain a enfilé sa pontonnière (pantalon en caoutchouc étanche des pieds jusqu'à la poitrine).

À 12 h 45, nous pénétrons dans le gouffre ce samedi 17 août 68. Les journaux vont titrer "Le sauvetage en grotte le plus profond du monde". J'ai 22 ans et c'est ma troisième expédition de secours. Descente des 30 m du puits Ruiz, les ressauts d'Holiday on Ice et le puits du Cairn de 25 m ensuite nous traversons le méandre en opposition au-dessus d'un vide qui atteint plusieurs dizaines de mètres. Quelques années auparavant, j'avais participé à la pose de planches soutenues par des madriers coincés en travers de ce méandre. Aujourd'hui, une bonne partie de ces planches ont disparues, celles qui restent n'inspirent qu'une confiance relative. Nous progressons lentement, l'eau suinte sur les parois et tombe en pluie par endroits. Nous atteignons le boudoir et entamons la descente du puits Garby d'une quarantaine de mètres, l'eau tombe en cascade juste à l'endroit de notre descente. Ma pontonnière ne me protège guère l'eau pénétrant par mon cou et le long de mes bras jusqu'à ma poitrine, ensuite le puits Gontard de trente mètres, le débit est de plus en plus fort. Enfin, le puits Aldo, magnifique descente en plein vide d'une quarantaine de mètres. Cette fois, nous sommes copieusement arrosés. Nous serions incapables de remonter ce puits

sous cette douche. Nous atteignons la cote moins 250, une pause avant de continuer notre chemin. À part Alain et moi, les autres collègues sont trempés jusqu'aux os. Nous reprenons la progression sans un mot dans une immense galerie, très vite nous butons sur trois plans d'eau successifs, un canot repose sur la berge du premier, il a la particularité d'avoir un soufflet soudé sur un côté ce qui facilite son transport et évite de l'égarer, il permet aussi lors d'une traversée de le maintenir gonflé en cas de petites fuites.

Les uns après les autres nous nous regroupons sur les margelles boueuses de ces plans d'eau. Nous perdons un temps précieux en manœuvre de va- et -vient, ensuite le lac Cadoux qui se franchi sans difficulté. Nous traversons la salle Bourgin et ses grosses colonnes. Plus loin, un grondement nous annonce la cascade du petit général d'une dizaine de mètres, le débit de l'eau est énorme, là encore nous perdons du temps. Les embruns achèvent de nous transformer en éponge, à la suite nous descendons la cascade de la tyrolienne, toujours un énorme débit, la descente dans le grand éboulis se fait lentement et nous atteignons la mythique salle des treize située à la cote moins 500, qui a servi de camp de base à de nombreuses expéditions, en particulier aux anciens de notre club qui ont découvert et exploré ce gouffre en y battant le record du monde de profondeur (-1122 mètres) en 1956. Une tente y est dressée, je suis loin d'imaginer à cet instant que je vais y être immobilisé un certain temps. Un bref arrêt et nous continuons notre progression, 7 heures après avoir pénétré dans le gouffre nous atteignons le blessé à la cote moins 600, lorsque nous apercevons la tache claire de la tente qui abrite le spéléo belge nous devons tous nous poser la même question : Vivant ? Mort ? S'il est vivant, nous imaginons l'émotion qu'il doit ressentir à notre approche. Bertrand pénètre dans la tente, un instant plus tard des gémissements en sortent : vivant.

Aussitôt nous déballons le contenu de nos sacs, Bertrand réclame la morphine, nous lui passons la boîte de seringues, les gémissements cessent rapidement, Bertrand nous donne un premier bilan, fracture d'une épaule, d'un bras, quelques côtes cassées et la colonne vertébrale sûrement touchée car il ne peut bouger le bas de son corps

(fracture du bassin). Nous nous branchons sur la ligne qui permet le contact téléphonique avec la surface. Bertrand fait le résumé de la situation et demande qu'une planche d'au moins 5cm d'épaisseur et de dimension qui permette d'y placer le blessé nous soit descendue. Des trous doivent être percés tous les 10 cm de chaque côté de cette planche pour permettre d'y ficeler notre blessé, en retour, nous apprenons que la deuxième équipe de secours qui devait nous rejoindre avec du matériel et des vivres n'a pu pénétrer dans le gouffre à cause de la pluie qui retombe sur le secteur, rendant les puits impraticables. Bertrand rejoint le blessé pendant que nous préparons les bandelettes en les enduisant de plâtre, en peu de temps nous sommes tachés de blanc des pieds à la tête. Malgré la morphine, ses cris nous transpercent pendant le plâtrage de son bras. Puis la longue attente commence, transis de froid nous tremblons de tous nos membres en claquant des dents, la buée de notre expiration trouble la vue, nous avons beau bouger tous nos muscles, tourner en rond ou encore nous secouer mutuellement, rien n'y fait. Pour Alain et moi, la pontonnière nous permet de garder la légère chaleur de notre corps, mais ne nous isole du froid que très légèrement, Bertrand, lui, a l'air de supporter l'épreuve mieux que nous, par contre, les deux frères et Patrick sont complètement gelés, ils décident sagement d'entamer la remontée. Nous restons à trois auprès du blessé.

Le dimanche 18 août, à 7 h 30, une équipe pénètre enfin dans le gouffre avec ravitaillement et médicaments. À 10 h 30, une deuxième équipe descend avec la planche et du gros matériel, vers 16 h les deux équipes nous ont rejoint. Vers 17 h, le blessé ficelé sur sa planche est installé à l'aide de deux poulies sur un câble tendu au plafond de la galerie rectiligne à cet endroit. Pour notre part, notre intervention étant terminée, nous envisageons la remontée. Au cours de ma progression, je me trouve sous le blessé qui coulisse sur son câble 3 m plus haut, et c'est l'incident brutal, inattendu. Je reçois un choc énorme dans le dos, à la hauteur des omoplates, j'ai le temps de réaliser que c'est la planche et le blessé qui m'ont heurté, à mes côtés,

un collègue reçoit le choc sur une épaule et un autre par chance n'est heurté que sur le rebord de son casque, ces chocs ont sûrement permis de redresser la planche évitant ainsi au blessé de s'écraser de face sur le sol. Il s'en tire sans séquelles, mais avec une grosse frayeur. Pour ma part, je suis KO debout, je titube et m'appuie contre la paroi, j'ai le souffle coupé, haletant, je n'arrive pas à reprendre ma respiration, une douleur atroce m'en empêche, j'évite de paniquer. Les quelques paroles que je capte me font comprendre que c'est un anneau brisé servant à relier le câble à son élingue de fixation qui s'est ouvert sous la traction conjuguée d'un tir-fort et du poids du blessé qui doit dépasser les 100kg. Les collègues s'affairent auprès du belge toujours ficelé sur sa planche, pour ma part je ne veux pas que l'on me touche, respirer c'est tout ce que je désire. Peu à peu la douleur s'atténue légèrement mais je ne peux bouger ni la tête, ni les bras. Dès que je fais un mouvement du haut du corps, la douleur devient fulgurante. Au bout d'un laps de temps, je suis raccompagné jusqu'à la salle des treize, après m'avoir déshabillé et gavé d'antalgiques je suis installé dans un sac de couchage sous la tente et je m'endors presque aussitôt le souffle court allongé sur le dos, les bras le long du corps. De temps en temps, j'émerge de mon sommeil et me rendors aussitôt. La douleur s'atténue lentement sauf quand je bouge les épaules ou que je veux respirer à fond. Je suis incapable d'estimer le nombre d'heures que je passe immobilisé à cet endroit, de plus comme à chaque grande expédition je ne porte pas ma montre. Malgré ma situation, je trouve l'aventure peu banale, du statut de sauveteur je me retrouve à mon tour immobilisé. D'ailleurs, depuis le premier jour où j'ai mis les pieds dans une grotte, rien n'est banal.

Ma vocation a débuté à treize ans, en été 1959. L'esprit rempli par les récits de mon père relatant son apprentissage dans une mine de Normandie à l'âge de quatorze ans. La descente du grand puits et les galeries qui en portaient d'étage en étage, les wagonnets remplis de minerais de fer tirés par des chevaux devenus aveugles. J'ai décidé d'avoir ma galerie. Chargé d'une pelle et d'une pioche, j'arpente un

champ dominant la ville de St-Claude dans le Jura, cherchant un endroit propice où creuser. Malheureusement, à chaque coup de pioche je tombe sur de la roche bien compacte. J'ai beau sonder en plusieurs endroits, à chaque fois, sous 20 centimètres de terre caillouteuse, je tombe sur la roche. Dépité, j'abandonne. Puisque je ne peux pas creuser ma galerie, je n'ai qu'à en trouver une toute faite. À ma connaissance, il n'y a pas de mine dans le secteur, par contre, il y a une grotte célèbre dans la région, la grotte St-Anne, facile d'accès, au-dessus de la ville. Elle a la réputation d'y contenir de minuscules pierres lenticulaires qui introduites sous les paupières guériraient certaines maladies des yeux. Je m'y étais rendu avec mes parents. Elle se compose d'un porche d'entrée et d'une petite salle. Dans celle-ci, un boyau s'ouvre à environ 2 mètres de hauteur, l'accès en est condamné par une grille à laquelle il manque un barreau, ce serait suffisant pour que je m'y glisse. Voilà ma galerie, je n'ai plus qu'à l'explorer les jours suivants.

Mais d'abord, accompagné de quelques copains, je rends visite à un endroit appelé « Trou de l'abîme ». Sur place, il s'agit d'un trou noyé d'une quinzaine de mètres de diamètre qui s'ouvre au bord d'une rivière, en amont de St-Claude. Sous la surface, nous apercevons les branches d'un arbre qui y a été jeté entier. La légende prétend qu'un attelage, cheval et charrette compris sont tombés dans ce puits et en sont ressortis plusieurs kilomètres plus loin. (Pour que le conducteur de la charrette ainsi que son cheval parvienne jusque là, ils devaient être passablement éméchés). L'endroit est impressionnant et ne correspond pas à ce que je recherche.

Je prépare donc minutieusement ma future expédition pour la grotte Saint-Anne. Tout d'abord, l'éclairage, je vais être seul dans l'inconnu et le noir total, il me faut donc un éclairage sans faille. Puis une corde pour accéder à la grille, un copain en dégote une en chanvre de quelques mètres dans un grenier. Enfin, l'élément indispensable, un casque de mineur, un objet qui ne doit pas être facile de trouver dans la région et de toute façon je n'ai pas les moyens de l'acheter. Je vais donc le fabriquer en formant un treillis de fils de fer qui englobe mon

crâne, ensuite, je couds des chiffons à l'intérieur le résultat n'est pas très efficace mais spectaculaire.

Enfin, le jour-j arrive et c'est accompagné de quelques fidèles copains que je pénètre dans la grotte, en pull, culotte courte et bottes, mon casque sur la tête, la musette en bandoulière qui contient outre des piles et des ampoules de rechange quelques biscuits au cas où l'expédition durerait longtemps. Un lancer de corde et je me glisse à travers la grille, puis pénètre dans cette galerie, plutôt un boyau où j'avance à quatre pattes, la lampe électrique à bout de bras. Elle se termine sur un cul-de-sac devant un bouchon de glaise, c'est terminé. Terriblement déçu, je m'allonge sur le sol. Mes rêves de labyrinthe s'écroulent. Les appels de mes copains me ramènent à la réalité. Suite à cette déconvenue, je décide de mettre fin provisoirement à ma quête de galerie.



Figure 1. Jura - Grotte St-Anne (mon père et mon frère)

Mais le destin veille et tout va s'enchaîner rapidement.

Dans les jours qui suivent, notre instituteur nous révèle qu'il est spéléologue, un mot que je découvre, il nous narre quelques expéditions qu'il a effectuées dans les grottes du Jura. Quelques mois plus tard, les écoliers sont conviés à la projection dans une salle de cinéma d'un documentaire dont nous ignorons le sujet. Devant l'écran, un bonhomme à l'accent chantant qui se nomme Norbert Casteret nous présente un film intitulé « La Cigalère, la grotte aux 52 cascades ». Je découvre des spéléologues qui remontent une rivière souterraine entrecoupée de cascades plus ou moins hautes qu'ils franchissent les unes après les autres soit en escalade, soit avec un mât auquel ils ont fixés une échelle métallique souple. C'est la séquence finale qui m'a le plus marqué, tous les spéléologues sont regroupés devant l'objectif, manifestement, ils sont épuisés, trempés jusqu'aux os mais ils ont le sourire, content de leur exploit.

Quelques temps plus tard, j'apprends la mésaventure en image dans une bande dessinée survenue à une spéléologue Belge, Jacqueline Desmons.

L'aventure se passe en Belgique, en mai 1959. Une équipe de spéléos explore une cavité appelée le Trou des Crevés situé au bord de la rivière La Lesse. Un orage provoque la crue de celle-ci dont une partie envahit la cavité en charriant de la boue et des branches. Ils réussissent à sortir avec de l'eau jusqu'au cou avant que la galerie ne siphonne. Malheureusement, une des leurs est restée bloquée derrière ce siphon boueux d'une dizaine de mètres. Elle passera plus de 40 heures couchée dans la boue avant qu'un plongeur spéléo Marc Jasinski ne parvienne jusqu'à elle. Elle sortira de ce piège grâce à un narghilé (tuyau en caoutchouc muni d'un embout et alimenté en air depuis la surface).



**Figure 2: Jacqueline Desmons après 40 heures,  
bloquée derrière un siphon**

En 1960, mon père employé SNCF a obtenu sa mutation à Grenoble. Après notre installation dans cette ville entourée de montagne je me procure une carte touristique dans laquelle sont indiquées deux cavités. D'abord le Gouffre Berger marqué d'un point noir sur une page blanche rayée d'un trait sinueux qui indique la route de Grenoble à Villard de Lans. Il suffit que je lève mon regard en direction du Vercors pour comprendre qu'il me sera impossible de trouver ce gouffre avec une carte pareille. L'autre cavité se situe à proximité de la petite ville de Sassenage à quelques kilomètres de Grenoble. Je m'y rends facilement en vélo.

Une petite montée pédestre sur un sentier qui surplombe le torrent du Furon m'amène devant une grande ouverture carrée au pied d'une falaise.



Figure 3. Cuves de Sassenage

Une rivière souterraine en sort que l'on franchi par une passerelle. Quelques dizaines de mètres plus haut s'ouvre l'entrée touristique de la grotte qui porte le nom de Cuves de Sassenage. Nous sommes en automne et l'endroit est désert. J'ôte la chaîne qui barre symboliquement le passage et descends quelques marches qui m'amènent en surplomb au-dessus de la rivière qui coule en contrebas avant de sortir de la grotte. Encore quelques mètres et je me trouve devant plusieurs galeries. C'est celle de droite qui doit être empruntée par les touristes. Puis je fais lentement demi-tour. Impressionné je me rends compte que je n'oserais pas m'y aventurer seul. À cet instant, je suis loin d'imaginer qu'un an plus tard mon nom sera « étroitement » lié à cette cavité.

Ayant fait part de mon intérêt pour les grottes un copain de classe m'informe qu'un spéléologue réside dans l'immeuble situé en face du mien. Je le reconnaîtrai facilement, il se trouve tous les soirs au pied de son bâtiment toujours entouré de jeunes filles. Le lendemain, je le trouve à l'endroit indiqué, il est entouré d'une demi-douzaine de demoiselles gloussantes. Je prends contact, il se nomme Alain

Germain, la blague facile et toujours le sourire aux lèvres (même dans une situation dramatique) ce qui peut être très déplaisant. Il devient intarissable lorsqu'il parle de caverne. Le jeudi soir suivant, jour de réunion, il m'introduit au sein de son club le S.G.C.A.F. (spéléologues Grenoblois du Club Alpin Français). Une vingtaine de personnes sont présentes. J'apprends que les plus anciens ont exploré et battu le record du monde de profondeur souterraine en atteignant la cote de - 1122 mètres dans le gouffre Berger en 1956. Une dizaine de jeunes les écoutent religieusement. Ce sont les dernières recrues. Ils n'ont que quelques mois d'ancienneté, le plus âgé d'entre eux doit avoir une vingtaine d'années. Avec mes quatorze ans je me sens un peu petit. J'en ressors avec des mots nouveaux plein la tête (urgonien, sénonien, joint de strates, laminoir, diaclase, etc.). Ma première sortie en grotte à lieu un dimanche du mois de février 1961. Un plus ancien que nous dirige l'expédition. Parti de Grenoble en car, nos vélos sur le toit du véhicule, nous arrivons à Lans-en-Vercors. Une brève pause devant une fontaine afin de permettre à ceux qui en possèdent de remplir le réservoir de leur lampe à carbure. Direction le col de la Croix Perrin. Au bord de la route enneigée, une cavité s'ouvre dans une ancienne carrière. La grotte de Lans appelée aussi la grotte des Eymards est parfaite pour l'initiation. Décorée par endroits de jolies concrétions, elle comporte une descente de puits à l'échelle d'une trentaine de mètres, avec manœuvre de corde, de la reptation, de l'opposition puis de l'escalade sur une cascade calcifiée. Mon équipement est hétéroclite. Je suis vêtu d'un bleu de travail avec fermeture à boutons, de grosses chaussures à clous et d'un casque de poilu de quatorze que Germain m'a prêté. Pour tout éclairage, une lampe électrique retenue sur ma poitrine par un cordon passé autour de mon cou. Parvenus dans la salle terminale, les collègues se dispersent dans différentes galeries plus ou moins étroites. Je reste avec notre guide qui décide d'atteindre une niche située à une dizaine de mètres au-dessus de nous et dans laquelle il pense trouver de jolies concrétions pour me les faire admirer. Nous grimpons en opposition dans une diaclase, bras et jambes exerçant une pression sur la paroi de chaque côté du

corps. Nous nous sommes élevés de plusieurs mètres lorsque son éclairage au carbure s'éteint brusquement. N'arrivant pas à le rallumer, il me demande de lui passer mon éclairage électrique. Je commets l'erreur de lui obéir et lui tends ma lampe qu'il lâche malencontreusement et elle s'écrase sur le sol. Nous voici plongés dans le noir total.

- Surtout, ne bouge pas !

Évidemment que je ne vais pas bouger, je ne tiens pas à rejoindre ma lampe. Nous poireautons une bonne demi-heure dans une position inconfortable. L'obscurité ne m'impressionne pas. Tout jeune je m'y suis habitué lorsque j'habitais dans la gare de Valfin les Saint Claude, un trou perdu infesté de vipères entre deux tunnels dans le département du Jura. L'un d'eux, de plusieurs centaines de mètres a une courbe qui ne permet pas d'en distinguer l'extrémité, c'était mon préféré. Avec un copain, notre jeu consistait à le traverser sans lumière en faisant glisser une main contre la paroi garnie de niches à intervalle régulier permettant de s'y réfugier lors du passage d'un train. Ce qui nous arrivait quelques fois.

Un klaxon à plusieurs tons nous avertissait de l'arrivée d'un autorail, alors nous nous blottissions dans une de ces niches pendant que les wagons de passagers nous éclairaient en défilant sous nos yeux. Par contre, le sifflet strident d'une locomotive à vapeur nous inquiétait beaucoup plus. La loco nous dépassait dans un rugissement de vapeur remplie d'étincelles. Les marchepieds des wagons sans lumière passaient à moins d'un mètre de nous.

Des lumières vacillantes contre les parois ainsi que des raclements annoncent le retour de nos collègues qui nous tirent de notre mauvaise posture. Le retour à la surface se passe sans incidents. Arrivé à l'extérieur, je me rends compte que je n'ai plus de boutons à la veste de mon bleu de travail, il me manque même un bouton de braguette. Notre équipée se termine dans un bar devant une boisson chaude et chacun raconte une anecdote lui étant arrivée. Fatigués mais heureux, nous enfourchons nos vélos et attaquons la grande descente jusqu'à Grenoble.

À la réunion suivante, nous vantons nos exploits devant le regard amusé de ceux que l'on appelle entre nous « les anciens ». Certains d'entre eux comme Valla ou François Thierry n'ont pas participé à l'épopée du gouffre Berger étant entré au club en 1960, mais nous les classons quand même parmi les anciens.

Le 24 février 1961, Michel Letrône et quatre plongeurs aidés par des membres du Spéléo Club San Claudien plongent dans le trou de l'Abîme dans le Jura (résurgence vaclusienne) et atteignent la profondeur de 45 mètres. Ils s'arrêtent devant une galerie en pente d'un mètre de hauteur et d'environ six mètres de large. À contre-courant, ils ne peuvent progresser plus loin. Ils ne trouvent nulle trace d'une charrette qui serait tombée dans le trou contredisant ainsi la légende.



**Figure 4. C.deS. Galerie des 4 vents - L'auteur à gauche et Pizard à droite avec le casque de 14**

Nous avons tous le virus. Les sorties vont s'enchaîner sans interruption tous les week-ends. D'abord dans les Cuves de Sassenage, une grotte parfaite pour l'entraînement de débutant comme nous. Mon équipement s'est amélioré, j'ai fait l'acquisition d'une combinaison en toile kaki à fermeture éclair ainsi que d'une paire de chaussure de montagne toute neuve, par contre le casque ainsi que mon système d'éclairage n'ont pas changés.

Nous pénétrons dans les Cuves même en semaine pour y explorer les galeries que l'on trouve tout au long du parcours touristique. Nous terminons toujours nos visites en passant par une chatière appelée le passage des Dames qui aboutit dans le plafond de la galerie des quatre vents souvent inondée. Un muret à l'extrémité de cette galerie empêche l'eau en période d'étiage de s'écouler dans le trajet emprunté par les touristes. Notre amusement consiste à en sortir dégoulinant d'eau sous le regard ébahi des visiteurs ainsi que devant le sourire radieux du guide qui sait que chacune de nos apparitions augmentera de façon conséquente ses pourboires.

Je demande à un collègue ce qu'est la légende de Mélusine liée à cette grotte. Il me la raconte à sa façon.

Dans les années 1600 et des poussières, un chevalier rencontre une très belle femme nommée Mélusine dont il tombe amoureux. Ils se marient et vivent dans le château de la famille Béranger à Sassenage. Manque de pot, la belle est ensorcelée et le sortilège pourra être levé à condition qu'elle épouse un chevalier et qu'elle ne lui révèle pas son secret. Tous les samedis, elle se transforme en moitié femme, moitié autre chose. Elle est obligée de s'isoler chaque samedi dans une pièce du château et fait promettre à son mari de ne pas la déranger ce jour-là. Celui-ci, trop curieux ne peut s'empêcher de la surprendre et découvre qu'elle s'est transformée en mi-femme, mi-serpent. Mélusine s'enfuit par une fenêtre et se réfugie dans les Cuves de Sassenage pour l'éternité.

À la fonte des neiges nous entamons les classiques : grotte Favot, Bournillon, Gournier. De grandes galeries au parcours relativement facile, toutes dans le Vercors.



**Figure 5. Bournillon en crue (à gauche, Pouteil-Noble)**



Figure 6. Bournillon (de G. à D. Leroy, Lacoste, Carrel)

Puis plus sportif, nous allons effectuer la traversée Trou du Glaz-Grotte Annette dans la Dent de Crolles située en Chartreuse. Nous montons en car à Saint-Hilaire du Touvet nos vélos sur le porte-bagages du véhicule, à l'arrivée, nous les déposons contre un mur du sanatorium et attaquons directement la pente jusqu'au pied de la falaise que nous longeons sur la gauche. Nous nous engageons dans une cavité qui donne sur une grande galerie, ce doit être la grotte Chevalier. Elle ne correspond pas à celle que nous cherchons. Nous continuons donc notre chemin et arrivons enfin à la grotte Annette Bouchacour signalée par une plaque commémorative à son entrée (cette spéléologue s'étant tuée dans un accident de ski). C'est le lieu de notre bivouac, une petite salle recouverte d'éboulis qui se termine en trémie. Des barres de fer empêchent les cailloux de boucher l'étroit passage incontournable pour sortir du réseau Glaz-Annette. Nous y passons une nuit inconfortable. Au matin, nous sommes rejoints par des anciens, Pierre Laffont, François Thierry et sa compagne Josette. Ils s'assurent que la trémie n'est pas bouchée et

nous prenons la direction du trou du Glaz. Après s'être équipé, nous pénétrons dans la grotte. Cette fois-ci, j'ai une lampe à carbure, Alain a réussi à faire des trous dans le casque « de 14 » à l'aide d'un chalumeau et d'y installer un réflecteur avec allume-gaz à pierre. Un tuyau en caoutchouc amène le gaz du carbure de la lampe jusqu'à un bec situé devant le réflecteur. Le temps de s'habituer à l'obscurité et nous nous trouvons devant un puits d'une trentaine de mètres. Une corde y est placée en double dans un mousqueton et jetée dans le vide. Nous nous préparons pour la descente en rappel en passant nos jambes dans un baudrier en corde que nous joignons dans l'entre-jambe à l'aide d'un mousqueton, un autre mousqueton y est crocheté dans lequel passe la corde qui remonte ensuite sur une épaule et redescend dans le dos, une main la tient par devant et l'autre par derrière, une fois dans le vide, la vitesse et contrôlée en serrant plus ou moins la corde avec les doigts. Nous avons la consigne de ne jamais lâcher la corde qui passe dans le dos sinon c'est la chute irrémédiable. Pour éviter ce genre d'incident, une corde d'assurance manœuvrée par un ancien assure notre sécurité. Une demi-douzaine de puits jalonne notre parcours. Nous y prenons tellement goût que nous demandons de ne pas être assuré dans le dernier puits afin de nous laisser griser par la vitesse. Jusqu'ici, nous avons évolué dans un dédale de galeries et sans nos guides nous serions incapables de refaire le même trajet. Une étroiture verticale appelée La Douane nous oblige à ôter tout ce qui dépasse de notre combinaison. Les gros gabarits peinent un peu puis nous atteignons la trémie que nous franchissons en évitant de provoquer un éboulement. La balade à durée environ six heures et nous sommes prêts à recommencer, mais nos guides doivent nous quitter. Quant à nous, nous décidons de passer une nouvelle nuit dans cette grotte Annette. Avant son départ Laffont nous laisse une boîte de « confiture de tomate ». Nous l'ouvrons et comme Alain, j'en répands une épaisse couche sur une tranche de pain. La première bouchée passe bien mais avant d'entamer la deuxième, une brûlure dans la gorge nous coupe le souffle. Nous nous précipitons sur les gourdes que nous vidons d'un trait mais nous suffoquons toujours. Nous nous ruons dehors vers

des plaques de neige que nous avalons par poignée. Enfin calmé nous regardons de plus près cette fameuse confiture de tomate, sur la boîte, parmi les inscriptions en langues étrangères, nous déchiffrons « purée de piment ».

Après avoir déposé mon vélo contre un mur place Grenette, je rejoins P.B. un spéléo du club pour une balade en ville. Il regarde mes chaussures et me demande :

- Tes pompes, tu les as payées cher ?

Ne comprenant pas un mot d'argot, croyant qu'il parle de ma pompe à vélo, je lui réponds :

- Je ne sais pas, on me l'a vendue avec mon vélo.

Il pique un fou rire qui me fait comprendre que j'ai dit une connerie.

Il me demande si je viens de chez les ploucs et enchaîne aussitôt :

- Et les filles, tu sais les draguer ?

- Non.

- Je vais t'apprendre.

Nous nous asseyons à la terrasse d'un bar et commandons des boissons. Une bière pour lui et une menthe à l'eau pour moi.

Lorsqu'une demoiselle passe devant nous, il lui lance un tonitruant :

- Bonjour.

Ensuite, il me pousse du coude.

- Paye ! On s'en va.

Nous rattrapons la fille. Il attaque :

- Vous ne me reconnaissez pas ?

- ?

- Je vous ai dit bonjour tout à l'heure.

La fille sourit, il engage le dialogue.

En cinq minutes, il obtient un rendez-vous et même une bise puis la laisse partir.

Il se retourne vers moi.

- Tu as compris ?

- Non.

De nouveau, nous nous asseyons à la terrasse d'un bar. Le manège recommence. Et de bar en bar, nous arrivons à la gare de Grenoble.

Lui, il a plein de rendez-vous, et moi, je n'ai plus un sou et une forte envie d'uriner les menthes à l'eau que j'ai ingurgitées tout le long du trajet.

De nouveau, nous retournons dans les Cuves de Sassenage. De la salle Saint Bruno terminus du circuit touristique, nous nous engageons dans la galerie qui la prolonge. Une première cascade calcifiée « la cascade du 11 novembre » d'une dizaine de mètres de hauteur barre le passage. Un conduit latéral permet d'en atteindre le sommet. À la suite, une autre coulée de calcite de moindre hauteur « la cascade Casteret » se franchit facilement malgré quelques glissades et donne accès au « Jeux de boules » un endroit plat et sablonneux. Le plafond, quelques mètres plus haut se transforme en méandre qui se prolonge jusqu'au sommet de la salle Saint Bruno. Une diaclase s'ouvre sur la gauche, ses parois boursouflées, de couleur rouge sombre et brune font penser à des boyaux. L'endroit porte bien son nom « Les Triperies ». Après une montée en opposition, d'une dizaine de mètres, nous parvenons dans une petite galerie joliment concrétionnée. Stalactites et stalagmites ainsi que de fragiles fistules de plusieurs dizaines de centimètre de long décorent cet endroit appelé « Les Coufinades », en référence aux magnifiques concrétions de la grotte de Coufin, dans le cirque de Choranche, la galerie se termine sur le vide au-dessus du « Jeux de boules ». Puis, nous nous aventurons dans la partie inférieure des « Triperies » qui donne accès à une galerie basse de plusieurs mètres de large qui débouche dans une énorme galerie d'une dizaine de mètres de diamètre encombrée d'énormes blocs hauts de plus de deux mètres pour certains. Nous l'empruntons sur la droite et enjambons un cours d'eau qui sortant d'une petite galerie traverse l'endroit où nous sommes et disparaît dans une faille. Plus loin, notre grande galerie se termine en cul de sac. Sur le sol, je remarque une faille transversale d'une vingtaine de centimètres de large remplie d'eau. Mon regard a été attiré par des dizaines de bulles qui en crèvent la surface. Intrigué, je regarde à l'intérieur avec ma lampe électrique. L'eau est incroyablement limpide et me révèle une gigantesque galerie dont j'éclaire le fond apparemment sableux une quinzaine de mètre plus

bas. Sur la droite, j'aperçois l'ouverture d'une autre galerie d'environ cinq mètres de diamètre. Il y a un énorme réservoir d'eau sous mes pieds, croyant l'endroit connu, je ne parle pas de cette découverte (apparemment toujours inconnue à ce jour).

Les Cuves reçoivent encore notre visite jusqu'à la salle Saint Bruno, mais cette fois ci, nous sommes investi d'une mission : capturer des cavernicoles.

Pour ce faire, nous sommes munis chacun d'une pipette comprenant un réservoir en verre d'environ deux centimètres de diamètre muni à chaque extrémité d'un tube en plastique. Un petit treillis métallique est placé à l'intérieur de ce réservoir. Lorsque nous repérons une de ces petites bestioles n'excédant pas deux millimètres, il faut placer l'extrémité d'un tube sur le cavernicole et aspirer dans l'autre tube. La pauvre bête se retrouve plaquée contre le treillis et reste prisonnière dans le réservoir. Nous scrutons donc les parois et découvrons que la vie existe dans ce monde minéral. Nous sommes en plein travail lorsqu'un cri retentit :

- Je l'ai avalé !

C'est Alain G. l'auteur du cri.

Nous inspectons sa pipette et constatons l'absence de la petite grille. Le cavernicole est donc allé directement au fond de sa gorge lorsqu'il a aspiré dans le tube.

À ma connaissance, c'est le seul spéléo parmi tous ceux qui pratiquent ce sport qui ait avalé un tricaphaénops.

Toujours au printemps 61, nous pénétrons de nouveau dans les Cuves guidé par Louis Eymas qui va nous faire connaître le réseau Berger. Arrivé à la salle saint Bruno, nous nous préparons à aller tout droit en direction de la cascade calcifiée du 11 Nombre. Eymas nous rappelle et nous montre un passage entre les blocs à gauche de la salle. C'est par là que nous passons après avoir franchi la rambarde. Une descente de quelques mètres et nous nous retrouvons dans une galerie plus large que haute qui débouche dans une grande galerie de cinq mètres de côté. Nous l'empruntons sur la droite et elle s'élargit

pour atteindre une dizaine de mètres de large et de hauteur, encombrée d'énormes blocs dépassant parfois plusieurs mètres en hauteur. Soit on les contourne soit on les escalade. Après avoir dépassé l'ouverture qui mène aux Triperies, nous enjambons le ruisseau et escaladons la paroi sur la droite pour pénétrer dans une autre galerie au bout de laquelle on se retrouve au sommet d'un énorme éboulis. Au pied de celui-ci, on trouve une rivière qui coule au fond d'un immense canyon, dix mètres de large et quinze de haut. Sur la paroi de gauche, une vire munie d'une main courante permet d'éviter un bain de pieds et d'arriver une cinquantaine de mètres plus loin à la Salle à Manger. À cet endroit, l'eau sort d'un tunnel et en amont, on arrive devant un siphon d'où réurge la rivière provenant du gouffre Berger. Sur notre gauche, une escalade de quelques mètres donne accès à la suite du parcours qui mène au puits Lavigne. Notre but étant le réseau Berger, nous continuons notre trajet en remontant entre de gros blocs et arrivons à la salle Fernand. Sur la droite, une galerie donne sur une chatière qui permet de déboucher en hauteur d'où nous apercevons les lumières des quelques camarades restés à la salle à Manger trente mètres plus bas. L'expédition nous a tellement enchantés que par la suite nous referons le trajet plusieurs fois sans guide.

L'expédition suivante nous mène jusqu'au sommet du P13. Là encore nous y reviendrons sans guide, mais un endroit du trajet appelé la Meule de Gruyère nous pose problème. Les anciens nous avaient conseillé de nous retourner de temps en temps, surtout à l'intersection de plusieurs galeries afin de mémoriser l'endroit d'où nous venions pour ne pas nous paumer sur le chemin du retour. Mais il y a tellement d'endroits à mémoriser qu'on finit par tout mélanger. Nous referons le trajet plusieurs fois, et après nous être souvent égarés (parfois exprès), le secteur nous devient familier. Sur le chemin, une étroiture «La Boîte à Lettres» nous signale que nous sommes sur le bon trajet, la suite n'est pas évidente mais nous finissons par enregistrer définitivement le trajet.

Les anciens décident alors de nous faire connaître la galerie Ouest. Cette fois ci, c'est du sérieux.

Nous pénétrons dans les Cuves avec près d'une dizaine de sacs de matériel (échelles, cordes, canot et son plancher en lattes ainsi que la quincaillerie habituelle comme pitons, mousquetons, élingues, marteau à pitonner sans oublier casse-croûte et carbure). Le trajet salle Saint Bruno-salle à Manger paraît plus long avec les anses des sacs qui glissent de l'épaule à chaque mouvement d'escalade. Le passage de la Boite à Lettres nous oblige à faire la chaîne pour passer ces maudits sacs. Nous remontons la diaclase qui mène au puits en nous échelonnant et attendons que les anciens aient équipé l'endroit que nous descendons de la même hauteur que la montée (P13) Descente à l'échelle, assurée par nos guides qui eux descendent en rappel. Au bas du puits, nous entamons un trajet parsemé de galeries annexes qu'il faut aussi mémoriser pour le retour. Nous parvenons à une conduite forcée longue de plusieurs mètres qu'il faut franchir en rampant (le Boyau Rond) et arrivons dans une salle d'où l'on entend un bruit d'eau. La galerie qui suit est arrosée en partie par une cascade tombant du plafond (La douche). Quelques plans d'eau facile à franchir, mais le dernier est trop profond et nous oblige à gonfler notre canot après y avoir installé son plancher (Plan d'eau canot). Une descente nous mène à la Salle des sables tellement accueillante que nous y faisons une pause casse-croûte. Ensuite, une escalade sur de grosses dalles nous mène au sommet du puits Lavigne.



Figure 7: L'auteur dans le Puits Lavigne



**Figure 8: Puits Lavigne**

L'endroit est assez vaste, vers le bas une dizaine de mètres en pente sablonneuse parsemée de blocs plus ou moins gros arrive sur un énorme rocher coincé en travers de la pente et forme un surplomb audessus de dix mètres de verticale. L'amarrage de l'échelle et de la corde se fait sur un scellement au plomb qui bouge un peu. Là encore, nous descendons à l'échelle, assuré par les anciens. Au bas du puits, nous atterrissons au sommet d'un énorme éboulis. D'un côté se trouve l'accès à la galerie Ouest et de l'autre, l'accès à la rivière des Benjamins. Lorsque nous sommes regroupés, nous laissons sur place les sacs qui nous restent et faisons une

reconnaissance vers la rivière. Au bas de l'éboulis, un passage étroit et vertical entre les blocs et la paroi donne accès au Vestiaire. L'endroit est façonné par l'eau. La rivière débouche d'un passage bas et se perd sous nos pieds à travers les blocs. Il ne doit pas faire bon de se trouver à cet endroit en période de crue. Nous faisons demi-tour et prenons la direction de la galerie Ouest.



**Figure 9: Galerie Ouest (livre – Les Cuves de Sassenage)**

Nous équipons un puits d'une dizaine de mètres qui donne sur une galerie d'environ trois mètres de côté, la suite est une interminable diaclase d'un mètre cinquante de large et d'une quinzaine de mètres de hauteur. Après avoir progressé d'environ deux cent mètres, une descente de cinq mètres en opposition (à la limite de l'écartèlement) donne sur une galerie qui se termine par un siphon.

Cette galerie Ouest est dangereuse à cause de la progression en opposition sur une roche glissante au-dessus du vide et aussi des crues apparemment violentes qui se produisent dans ce secteur.

C'est notre endroit préféré lorsque les anciens acceptent de nous confier le matériel permettant d'y accéder.

Jeudi 24 août 1961, six scouts pénètrent dans le réseau souterrain de la Dent de Crolles. Auparavant, ils ont contacté Fernand Peltz, un des premiers explorateurs de cet immense labyrinthe de plus de trente kilomètres de galeries connues pour lui demander conseil sur trois traversées possibles. Ils le quittent sans préciser leur choix, Glaz-Annette, P40-Guiers mort ou Glaz-Guiers. Ils ont donné comme date maximum de fin d'expédition le vendredi 25 Août à minuit. Peltz sans nouvelles d'eux à cette date limite donne l'alerte. La majorité des membres actifs du SGCAF répond à cet appel. Tôt le matin, nous nous présentons à la caserne Place d'Avril à Grenoble. Le préfet Noël Coquand nous y accueille ainsi que Peltz qui dirige les opérations. Ce dernier fait un premier point, plutôt qu'à un accident, il privilégie une panne de lumière ou un trajet dans une mauvaise direction.

Nous prenons place dans des GMC du GSHM (groupe de secours en haute montagne) de la gendarmerie, qui nous acheminent jusqu'au col des Ayes sous la dent de Crolles. N'ayant pas de précision sur le trajet emprunté par les scouts, nous sommes répartis en plusieurs équipes chargées d'effectuer les traversées classiques. Une dernière équipe dont je fais partie est chargée de pénétrer par le Guiers-mort et d'aller jusqu'à un endroit appelé la cascade Élisabeth vérifier si une échelle de dix mètres y a été installée, ce qui est indispensable pour ressortir du réseau si on y est entré soit par le P40 ou le Trou du

Glaz. Jean Drevet qui connaît un peu ce secteur prend la direction de l'équipe que nous formons avec Bucholtzer, Pizard et le gendarme Mutin. Drevet se réjouit car le siphon d'entrée est désamorcé ce qui va nous faire gagner du temps. Quinze minutes après avoir pénétré dans la cavité, nous sommes complètement égarés dans un labyrinthe de galeries dont la faible hauteur nous oblige à progresser courbé, une position pénible. Soit nous tournons en rond, soit nous tombons sur un cul de sac. Heureusement nous restons groupés. Une pause nous permet de faire le point. Jusqu'à présent, nous avons emprunté les galeries devant lesquelles sont érigés des Cairns qui sur les chemins de montagne indiquent la bonne direction, alors qu'ici nous comprenons que c'est l'inverse. Les premiers explorateurs les ont érigés pour se souvenir qu'il ne faut plus emprunter ces passages qui ne donnent nulle part. À partir de cette constatation, nous finissons par retrouver le bon chemin. La cascade Elizabeth est équipée d'une échelle qui prouve que les scouts devaient bien sortir de ce côté. Après concertation, nous décidons de progresser au maximum dans le réseau. Arrivé dans un canyon dans lequel d'après Drevet, une galerie doit déboucher en hauteur « la vire aux stalactites », nous nous mettons à la recherche d'une ouverture au sommet de la paroi. Dès que nous pensons l'avoir trouvée, Bucholtzer tente l'escalade suivi du gendarme. Ils se sont élevés de plusieurs mètres lorsque Bucholtzer prend appui sur une prise qui cède. Il tombe sur le gendarme qui le repousse violemment pour ne pas être entraîné avec lui et termine sa chute à cinquante centimètres de moi les bras en l'air, puis il s'affaisse lentement en pliant les genoux. Nous nous précipitons pour le soutenir. Devant sa grimace de douleur, nous pensons qu'il a les deux jambes brisées, mais à la surprise générale, il s'en tire avec une fracture à un poignet et se plaint d'une douleur à une cheville. Aussitôt, nous décidons de ressortir notre collègue sans nous douter que les six scouts sont bloqués en panne de lumière dans cette fameuse « Vire aux stalactites » que nous cherchions au mauvais endroit. C'est donc une autre équipe qui les trouve et les ressort. J'ai 15 ans depuis le 11 mai et c'est mon premier sauvetage.

Au début de l'été 1961, je me trouve sur la banquette arrière du véhicule de Louis Eymas, ce dernier nous emmène en direction de la Molière pour une prospection dans ce secteur. À mon côté, une jeune femme à l'allure sportive que Louis m'a présentée comme étant une spéléologue Belge venue faire des études à Grenoble. Elle s'est inscrite à notre club pour pouvoir continuer de pratiquer son sport favori. Je ne peux m'empêcher de lui narrer avec détail l'aventure survenue à une spéléo Belge bloquée derrière un siphon, dont j'ai lu l'histoire dans une bande dessinée. Je me souviens même de son nom, Jacqueline Desmons.

Elle me regarde avec un grand sourire.

- C'est moi.

En été 1961, nous installons pour quelques semaines notre camp dans le magnifique cirque de Saint Même, dans le massif de la Chartreuse. Tous les jeunes du club sont présents. Malheureusement, à peine installé, Carrel se fracture un doigt de pied en jouant au foot et se retrouve à l'hôpital.

Notre but n'est pas la résurgence du Guiers-vif, mais la grotte du Mort-Ru située à gauche du cirque. Nos tentes sont dressées à proximité du ruisseau dans lequel nous trouvons de nombreux fossiles d'oursins. Nous effectuons notre première expédition dans le Mort-ru le lendemain de notre installation. Après une montée assez raide, nous arrivons à l'entrée de dimension modeste qui donne accès à la cavité et ne laisse pas présager de l'immense vide qui lui succède. Un immense cône d'éboulis au milieu d'une salle de plus de trente mètres de hauteur. Nous nous équipons et pénétrons dans la grotte. Nos guides, Thierry, Laffont, Marec, nous font d'abord découvrir le « cimetière du Mort-Ru » dans un laminoir ensablé qui s'ouvre au bas de la paroi de droite au ras des éboulis. Beaucoup d'ossements d'animaux, mais les plus grosses pièces ont disparues. Je découvre un crâne plus petit que celui d'un chat mais possédant des canines démesurées.

La progression des anciens est bloquée par des blocs à la base d'un puits dans un réseau remontant. Ils ont décidé de les dynamiter. C'est le but de notre expédition d'aujourd'hui. Nous montons directement par une échelle en plein vide du sommet de l'éboulis jusqu'à une galerie située trente mètres plus haut. À l'arrivée, l'échelle est plaquée contre la paroi d'un surplomb, ce qui nous oblige à forcer sur les bras afin de décoller les barreaux pour pouvoir les saisir. À la suite, deux autres puits d'une dizaine de mètres et nous arrivons dans une galerie non loin du lieu du dynamitage. Nous laissons les anciens continuer et attendons leur retour en compagnie de Louis Eymas qui nous apprend à faire l'ours, c'est à dire tourner en rond en remuant les bras et en frappant le sol des pieds, ce qui théoriquement devrait nous réchauffer, mais peu de temps après, nous tremblons comme des feuilles en claquant des dents. Nous poireautons une bonne heure puis les anciens nous rejoignent en courant. Après avoir placé l'explosif et le détonateur, ils ont allumé la mèche lente qui normalement se consume d'un mètre à la minute (ou en dix secondes car elle est capricieuse). Peu après, nous percevons un grondement puis quelques secondes plus tard, un violent souffle éteint la flamme de notre éclairage au carbure. À cause des gaz délétères dégagé par l'explosif, les anciens décident prudemment de ne revenir que le lendemain pour constater le résultat de l'opération. Nous prenons donc le chemin du retour ce qui va nous réchauffer un peu. Au sommet du grand puits c'est l'embouteillage, et de nouveau nous faisons l'ours. Enfin nous ne sommes plus que trois, Pierre Laffont descendra le dernier. Après avoir enfilé mon baudrier, j'empoigne la corde et l'installe pour la descente en rappel. Je m'approche du bord du puits, pour franchir le surplomb, il faut carrément sauter dans le vide en laissant filer la corde. Je fais un bond mais je n'ai pas assez ouvert les doigts ce qui me ralenti et du coup, je me rabats contre le surplomb. Mes doigts de la main gauche sont écrasés par la corde sur la roche. Je commets l'erreur du débutant en lâchant la corde qui passe dans mon dos, celle-ci glisse aussitôt de mon épaule et se rabat dans le creux de mon bras gauche. Je me retrouve accroché des deux mains à la corde, mes pieds pendent dans le vide. Je ne vais pas tenir

longtemps dans cette position lorsque Laffont, qui d'un réflexe, s'est jeté à plat ventre, me retient d'une main par le col de ma combinaison, l'autre collègue lui tenant les jambes.

- Je vais te faire penduler et quand je crierais « Go » tu lâcheras la corde et tu attraperas l'échelle.

Je jette un œil sur ma droite, elle est à moins d'un mètre de moi. Le mouvement de pendule commence, le tissu de ma combinaison craque sinistrement.

- Go !

Je lâche la corde et attrape l'échelle des deux mains, heureusement, mes pieds ont trouvé leur place sur les barreaux. Je n'ai pas le temps de souffler.

- Monte !

Je me retrouve allongé en sécurité dans la galerie. Mes doigts me font atrocement mal, mais mon calvaire n'est pas terminé. Laffont décide de me faire descendre le puits en bout de corde. Inquiet mais en confiance, je le regarde lover la corde et en attacher l'extrémité autour de ma taille. Puis il s'installe en position d'assurance et du menton il me désigne le vide.

- Saute !

Ma confiance vacille un peu, je regarde entre mes jambes et aperçois les lumières de mes collègues trente mètres plus bas. Laffont s'impatiente.

- Allez, saute je te ferais descendre doucement.

Et je saute, aussitôt l'estomac me remonte à la gorge, je suis tombé de trois mètres avant que la corde ne se bloque, enfin, après une descente saccadée, j'atteins le sommet de l'éboulis. Eymas se précipite et m'aide à dénouer la corde.

- On a compris ce qui se passait, tu nous as fait peur.

C'est alors que je réalise qu'à aucun moment je n'ai eu peur. Sûrement pour deux raisons, d'abord absorbé par les manœuvres et aussi par l'inconscience de mes quinze ans. La peur, la vraie, j'aurai l'occasion de la ressentir quelques fois au cours de quinze années d'explorations. Je l'ai même classée en deux catégories. D'abord la peur brutale, qui glace les intestins, celle que l'on ressent lorsqu'une

prise cède brusquement et que l'on va dévisser, l'autre plus insidieuse, lente, lorsque dans un méandre on glisse lentement comme aspiré par le vide, à ce moment-là, c'est une sueur glacée qui recouvre tout le corps.

Après la grande salle, dans les galeries basses, c'est un festival de ramping dans des boyaux ou laminoirs trop bas pour se tenir debout. C'est donc pendant des heures que nous progressons en rampant ou courbé. Un réseau donne sur une faille qui se termine sur un plan d'eau. C'est en canot que nous constatons que l'endroit est sans issue. Les autres parties forment un labyrinthe de galeries basses. Des traces s'arrêtent au beau milieu d'un laminoir. Il a au moins trente centimètres de hauteur. Excité à l'idée de faire de la première, nous sommes prêts à continuer. Notre guide d'un an d'ancienneté de plus que nous s'oppose fermement à la progression. Il a pour consigne de nous mener jusqu'ici et il entend bien respecter les ordres. Nous sommes persuadés de rater une belle première et sommes certain que les anciens se réservent la primeur des explorations. Pourtant ceux-ci s'attaquent aux puits remontant espérant déboucher sur le plateau et délaisserons ce secteur.

Un nommé Choppy spéléo et sa femme nous rendent visite. Les anciens nous demandent de leur faire connaître les galeries basses. C'est un couple sympathique et nous nous acquittons très bien de notre tâche. À la sortie, ils sont ravis et pour arroser ça, ils débouchent une bouteille de génépi. L'alcool est un peu fort avec un goût particulier et se laisse boire facilement.

De retour au camp, nous sommes dans un état d'ébriété avancée. Les jurons succèdent aux chansons paillardes que je chante à tue-tête avec les autres sans en comprendre la moitié des paroles malgré mes quinze ans. Alain G. s'écroule sur les braises du feu de camp. Nous le retirons avant qu'il ne prenne feu. Ses vêtements commencent à se consumer et malgré cela, il est hilare. En cercle autour de lui, nous commençons à ouvrir nos braguettes mais l'intervention des anciens réveillés par le vacarme nous empêche d'uriner sur notre collègue pour éteindre l'incendie.

Le lendemain, dans l'un des puits remontant, François Thierry accompagné de deux collègues s'aperçoit que l'amarrage d'une échelle de dix mètres est douteux et il décide de le remplacer par un piton. Pour ce faire, il décroche l'échelle et la retient en passant un barreau sur une de ses chaussures. Lorsqu'il a planté son piton, il y passe un mousqueton et soulève l'échelle pour l'amarrer mais elle lui résiste. Il ne sait pas que François Valla est monté de quelques mètres sur celle-ci. Au-dessous du pied de Thierry, un barreau repose sur un becquet et supporte le poids de son collègue. Croyant l'échelle simplement coincée, il la secoue violemment et à sa grande surprise, elle lui échappe des mains et entend un bruit de chute.

Il est tard dans la nuit et nous sommes encore autour du feu de camp lorsque le troisième collègue de l'équipe nous rejoint et donne l'alarme en nous expliquant que Valla a fait une chute dans un puits et qu'il a au moins une cheville cassée. Aussitôt, nous nous équipons et prenons la direction de la grotte. Nous sommes à mi-chemin lorsque nous apercevons Thierry accompagné de Valla qui avance en boitant. Simple cheville foulée, il s'en tire à bon compte.

Après avoir obtenu mon certificat d'étude primaire (prestigieux diplôme du siècle dernier), je suis admis dans le centre d'enseignement technique du bâtiment de Sassenage. Mon avenir professionnel va se jouer dans la cour de ce centre. Nous sommes une soixantaine d'élèves groupés devant le directeur, monsieur Deschaux qui est aussi Maire de Sassenage. Il connaît très bien les anciens du S G CAF.

Il demande qui veut être plombier, une vingtaine de mains dont la mienne se lèvent. Il compte une dizaine de jeunes du premier rang et les regroupe à l'écart.

- Qui veut être serrurier ?

Me retrouvant au premier rang, je lève la main et je suis sélectionné. Je réalise que si j'avais été quelques rangs en arrière, j'aurais pu me retrouver menuisier ou maçon. (Après trois ans, j'en sors avec un C.A.P. de serrurerie en bâtiment.)

Mon gros problème dans ce centre trouve sa cause dans les deux heures d'éducation physique des lundis matin. Au début, c'est un prof de gym sur le départ à la retraite qui ne me bouscule pas trop. Malheureusement, il est remplacé par un jeune prof imbu de son autorité. Dès le début, nos relations sont tendues. Je me refuse de lui expliquer qu'après mes explorations souterraines qui se terminent souvent tard le dimanche soir voir même le lundi matin très tôt, je suis complètement crevé.

Aussi, lorsqu'il nous ordonne de faire deux tours du terrain de foot, je refuse.

- Courez Maho !

- Non !

- Je vous mets une colle pour samedi.

- M'en fous!

- Et pour dimanche.

Ce bras de fer se renouvelant, je rate quelques belles premières dans les Cuves.

Je décide de me rendre à l'infirmerie tenue par une brave vieille fille à qui je raconte mes malheurs.

Il se trouve que cette demoiselle est membre du CAF montagne, section randonnée. Nous sympathisons aussitôt et je suis dispensé d'éducation physique ainsi que pendant les deux années qui suivent.

Mon esprit aventureux influe aussi sur ma vie professionnelle. (Ouvrier, fonctionnaire, cadre, artisan, chef d'entreprise de services de sécurité, restaurateur, je termine ma carrière dans une société de transport de fonds dans laquelle je suis millionnaire cinq jours sur sept). À chaque fois que je me présente à l'ANPE entre deux professions, je m'entends dire :

- Houlà ! vous avez un parcours enrichissant.

Mais lorsque je me présente devant un patron, il me dit :

- Houlà ! Vous êtes un instable.

Mais ceci est une autre histoire.

À l'automne 1961, arrivé à la Molière, nous déchargeons les véhicules des nombreux sacs de matériel qu'ils contiennent, échelles,

cordes et quincaillerie, et nous nous répartissons les charges. Eymas a insisté pour que tous les jeunes que nous sommes, soient présents, sans nous indiquer quelle cavité nous allons explorer. De nombreux anciens nous accompagnent et nous prenons la direction du Gouffre Berger que finalement nous contournons pour nous arrêter trois cent mètres plus loin au bord d'un scialet d'environ un mètre cinquante de diamètre qui s'ouvre au pied d'un sapin. Une fois le matériel à terre, Eymas nous informe que nous nous trouvons devant le puits des Benjamins. Une brève reconnaissance y a été effectuée par le passé. Il s'agit en fait d'une succession de puits entrecoupés de paliers recouvert d'éboulis instables donc dangereux. C'est à nous les jeunes de l'explorer pour prouver que nous en sommes capable sans l'aide des anciens. Il nous propose de nous organiser en nommant d'abord un chef d'expédition qui désignera les équipes de relais et de pointe. Eux même assurant l'équipe de surface. C'est Gérard Carrel qui est désigné comme chef, aussitôt il répartit les tâches. Nous équipons avec entrain le puits d'entrée d'une profondeur d'une quarantaine de mètres. Sur une élingue passée autour du sapin, nous accrochons l'échelle puis c'est la corde passée elle aussi autour de l'arbre qui est jetée en double dans le puits. Comme on nous l'a appris, le premier qui descend le fait sur l'échelle, et nous prenons bien garde que celui qui l'assure garde la corde toujours tendue. Puis, c'est au tour des sacs qu'il réceptionne et entasse autour de lui. Nous suivons en rappel. Au bas de ce premier puits, un ressaut de trois mètres et un second puits d'une vingtaine de mètres que nous équipons, pitons mousquetons échelle corde, nous remarquons une petite arrivée d'eau. Un autre ressaut de deux mètres et un nouveau puits de quarante-cinq mètres suivi d'un autre de vingt-deux mètres. À chaque palier, un ou plusieurs d'entre nous reste en relais. Nous évoluons sous une avalanche de pierres incessante. Je me retrouve avec un collègue sur une vire devant un nouveau puits d'une trentaine de mètres que nous équipons. L'équipe de pointe progresse au fur et à mesure de l'avancée de l'équipement dans les puits. Ils nous rejoignent dans une pluie de cailloux. Nous essayons de nous incruster dans la paroi. Des pierres heureusement petites heurtent nos

casques mais les plus grosses éclatent sur notre palier projetant des éclats sur nos jambes. Les collègues descendent ce puits et buttent sur une chatière à la cote moins cent soixante. L'information est remontée jusqu'à la surface et deux anciens descendent constater l'endroit. Ensuite toute l'équipe de pointe remonte assurée dans chaque puits par les équipes de relais, et c'est notre tour. Le déséquipement de puits en puits est long et fastidieux. Puis enfin c'est la surface où nous émergeons les uns après les autres fiers de notre exploit. Radieux, Eymas nous déclare qu'à partir de ce jour nous avons gagné nos galons de spéléo et que nous aurons accès au local du matériel, ce qui nous permettra d'organiser nous-même nos expéditions.

Les jours suivants, nous nous réunissons dans un bar de sassenage. Nous prenons des décisions qui vont perdurer pendant plusieurs décennies au sein du club sans provoquer de scission avec les anciens puisque cela ne concerne que nous, les jeunes. Tout d'abord nous décidons qu'il n'y aura plus de chef d'expédition lors de nos sorties, ensuite, considérant que nous sommes pratiquement tous du même niveau physique et mental, animé par le même désir de découverte, nous ferons tous partis dans la mesure du possible, de l'équipe de pointe, « celle qui découvre des endroits où les mains de l'homme n'ont jamais mis les pieds » ( la phrase favorite d'un ancien, Jean Lavigne), les équipes de relais seront volontaires et toutes les décisions seront prises à la majorité. Dans la descente des puits, il n'y aura plus de premier à descendre à l'échelle, nous descendrons tous en rappel (en vérifiant quand même que l'échelle arrive bien en bas).

Le 11 novembre 1961, très tôt le matin, nous pénétrons dans les Cuves de Sassenage. Nous sommes six, lourdement chargé car il va falloir rééquiper le trajet entre l'entrée et la galerie des Bélemnites, terminus connu du réseau. P13, plan d'eau canot, puits Lavigne et après l'étroiture verticale entre les blocs et la paroi, nous atteignons le Vestiaire dans lequel aboutie la rivière des Benjamins dont l'aval

se perd sous nos pieds à travers de gros blocs. À partir de là, nous remontons vers l'amont en nous guidant avec le plan que nous avons copié sur la topographie affichée sur le mur de notre club. Pour quitter le Vestiaire et remonter la rivière des Benjamins, la hauteur du passage nous oblige à un bain de pieds, puis nous nous trouvons dans une diaclase qui finit par se resserrer au niveau de la rivière, ce qui nous oblige à une escalade et une progression en opposition assez pénible avec nos sacs. Nous arrivons dans la salle Laforge en progressant sur de grosses dalles tombées du plafond et nous retrouvons la rivière qui coule dans une galerie entrecoupée de quelques marmites dans laquelle nous progressons sans trop de difficulté et débouchons dans la salle du Mat. Nous y récupérons quelques tuyaux en acier d'environ un mètre cinquante chacun qui vont nous servir à franchir les dièdres qui sont tout proches. Délaissant la diaclase qui mène à un siphon, une escalade de plusieurs mètres nous amène jusqu'à une vire glaiseuse. Trois mètres au-dessus s'ouvre une galerie que nous franchissons à l'aide de plusieurs éléments de tuyaux que nous assemblons et auquel nous avons fixé une échelle avant de dresser notre mât. Au sommet, nous sommes à la base d'un puits d'une dizaine de mètres de hauteur. C'est à l'aide de notre mât auquel nous avons ajouté quelques éléments, et une nouvelle échelle, que nous le franchissons. Au sommet, nous nous retrouvons dans une galerie fossile rectiligne d'environ trois mètres de côté qui se termine par un passage bas, le tout, jalonné de grandes marmites vides. Nous parvenons à une petite salle, la suite se situe cinq mètres plus haut. Après un passage bas, la galerie se transforme en diaclase au sol ensablé et se termine en cul de sac. C'est le terminus du réseau. Nous avons mis un peu plus de quatre heures pour parvenir jusqu'ici.

Avant d'entamer le chemin du retour, nous faisons une pause à cet endroit. Je suis assis le dos contre la paroi terminale, de jolis petits cailloux gris vert sont éparpillés dans le sable. J'en ramasse quelques-uns et les mouilles de salive, ce qui les fait briller comme si ils avaient été vernis. Machinalement, je gratte le sable contre la paroi. Très vite une fissure apparaît, plus je remue le sable, plus elle

s'élargit. Bientôt je peux y introduire une main. Du coup je me mets à quatre pattes et creuse des deux mains sous les quolibets de mes collègues.

- Regardez Maho qui cherche de l'or.

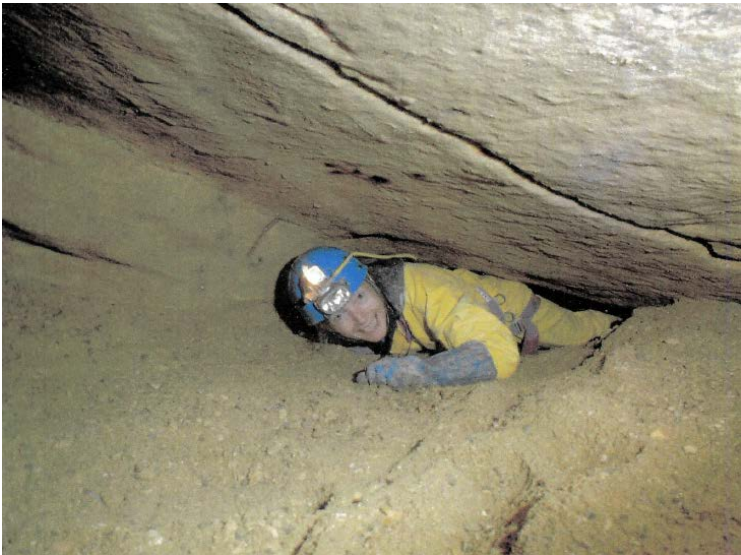
Ignorant leurs sarcasmes, je continue de creuser. Lorsque l'orifice est assez grand, je regarde dans l'ouverture et suis aveuglé par du sable qu'un courant d'air me projette dans la figure. Je hurle la phrase magique que tous les spéléos connaissent.

- Il y a un courant d'air.

Dans les secondes qui suivent, je me retrouve dans la position d'un joueur de rugby, celui qui tient le ballon. Je me ramasse mes cinq collègues sur le dos, tous veulent voir en même temps. Au-delà de l'ouverture, le sable s'étend bien plat alors que la roche se relève. Le tout se perd dans le noir. Avec frénésie, nous creusons chacun notre tour mais au-delà d'un mètre, le sable croule de toute part. Finalement, à tour de rôle, nous rampons en creusant et lorsqu'on ne peut plus avancer, nous plantons notre casque dans le sable en le tenant à bout de bras et les collègues nous tirent par les pieds. Après environ une heure de cette technique, nous débouchons les uns après les autres sur une plate-forme ensablée devant laquelle une grande galerie se perd dans le noir.



**Figure 10: Chatière Maho - Amont**



**Figure 11: Chatière Maho – Aval (Livre – Les C de S**

Stupéfait, abasourdi, il nous faut quelques instants avant de réaliser l'importance de notre découverte. Ensuite, nous entamons une danse de sioux en gesticulant et en hurlant puis nous fonçons dans l'inconnu. Un filet d'eau cour sur le sol, nous franchissons quelques plans d'eaux et après avoir parcouru une centaine de mètres, la galerie se scinde en deux parties. Nous prenons celle de droite qui parait la plus facile mais très vite nous tombons sur une série d'énormes marmites. L'endroit est sinistre, même l'eau à l'air d'être noire. Nous rebroussons chemin sachant que le week-end suivant, nous serons de nouveau à pieds d'œuvre.

Le 19 Novembre, nous ne sommes pas moins de treize spéléos répartis en deux équipes. Le courant d'air a disparu de la chatière, la première équipe fonce dans la galerie principale, la deuxième équipe dont je fais partie, menée par Louis Eymas est chargée de la topographie de ce nouveau réseau. À ma grande joie, la chatière a été baptisée « la chatière Maho ». Puis, arrivé au carrefour des deux galeries, nous empruntons celle de gauche qui donne sur une salle circulaire « la rotonde » dans laquelle débouchent la galerie des grandes marmites sur la droite, et une galerie basse sur la gauche. En face, une échelle permet d'accéder quelques mètres plus haut à une galerie assez grande qui aboutit à un carrefour de plusieurs autres galeries. Nous suivons les traces les plus nombreuses qui se situent à gauches, et tout en continuant notre relevé topo, nous nous heurtons à deux marmites délicates à franchir. Continuant notre parcours, nous percevons le bruit d'une cascade et rejoignons la première équipe arrêtée devant un puits dans lequel l'eau se jette avec fracas. Une échelle de dix mètres est déroulée dans le puits, et c'est François Perconte qui entame la descente. Quelques instants plus tard, de violentes secousses sur la corde d'assurance indiquent qu'il veut remonter. Il ressort du puits trempé et en panne d'éclairage. C'est Jacqueline Desmond qui descend à son tour et parcourt plusieurs mètres dans l'eau avant de s'arrêter devant ce qui lui semble être un siphon. L'endroit est baptisé « la cascade Jacqueline ». Trempé jusqu'aux os, ils ressortent avec la deuxième équipe, je reste avec la

première. Par une vire au sommet de ce puits, on arrive en face d'une galerie d'où la rivière se jette dans le vide. À moins d'un mètre cinquante, sur la paroi opposée, une autre vire permettrait la progression. L'endroit est impressionnant à cause du bruit et du vide. C'est Gérard Carrel qui fera le grand saut sans assurance car l'endroit ne le permet pas. Il me rejoint sur la vire et se concentre un instant, s'arc - boute et saute. L'endroit sera baptisé « L'enjambée Carrel ». Il se rétablit sur la vire d'en face à notre grand soulagement et s'avance jusqu'à la rivière qu'il surplombe d'environ deux mètres. Michel Lacoste le rejoint et nous leur envoyons du matériel. Après avoir fixée une échelle sur un piton, ils descendent deux mètres au ras du vide et disparaissent dans la galerie. Dix minutes plus tard, ils réapparaissent tellement volubiles qu'au début, nous ne comprenons rien mais vu leur excitation, le réseau doit continuer. Calmé, ils nous racontent leur découverte, une galerie sans obstacle sérieux avec quelques marmites et une petite cascade et surtout la découverte d'un lac aux eaux d'un beau vert émeraude aussitôt baptisé « lac Lacoste ». Le retour est épuisant mais joyeux.

En Décembre, Leroy, Carrel, Lacoste continuent l'exploration du réseau, ils remontent la rivière dans une belle galerie qui tourne à gauche. Dans le virage, un amas de sable forme une petite plage accueillante pour les bivouacs. En amont, l'eau sort d'un siphon et la galerie devient fossile puis se transforme en canyon jusqu'à une salle « La salle des Trois ». Carrel tente et réussit l'escalade de la paroi jusqu'à une nouvelle galerie fossile il y parcourt plusieurs mètres mais tombe en panne d'éclairage et fait demi-tour. Au retour, ils repèrent une galerie boueuse du genre toboggan donnant sur un plan d'eau que Leroy baptise curieusement « les Logeuses », sûrement en référence à ses diverses logeuses toutes plus ou moins rébarbatives.

Le bilan du SGCAF de l'année 1961 est de 49 sorties spéléo et 34 sorties archéo. Plus un sauvetage.

Début février 1962, nous sommes sept devant les Logeuses, l'un de nous se déshabille et après avoir dévalé la pente boueuse s'enfonce

dans l'eau glacée jusqu'à la poitrine et disparaît de notre vue. Après un temps qui nous paraît interminable, il réapparaît :

- Venez ! Ça continue, amenez mes fringues !

À notre tour, c'est en slip que nous pénétrons dans cette eau qui nous saisit de froid, tout en restant du côté droit de la paroi car sur la gauche il n'y a plus pied. Nous tenons nos vêtements à bout de bras, nos chaussettes coincées sous le casque pendent sur nos oreilles nous donnant un air de teckel. Tous les fumeurs dont je fais partie portent un sachet en plastique sur la poitrine, attaché au cou par un lacet, contenant cigarettes et allumettes. Nous garderons longtemps l'expression « on a de l'eau jusqu'à hauteur de clopes ». Après avoir pataugé dans cette eau « rafraîchissante » sur une bonne dizaine de mètres, nous prenons pieds dans une galerie et retrouvons la rivière. En fait, le passage « humide » que nous venons de traverser est l'amont d'un siphon. Nous nous rhabillons et dans l'euphorie mais en claquant des dents nous continuons l'exploration et buttons sur un plan d'eau profond qui barre la galerie. Nous faisons demi-tour et n'avons pas le courage de nous dévêtir de nouveau pour franchir les Logeuses. Le retour est un long calvaire, nous évoluons dans la gangue glacée de nos vêtements. Je suis fiévreux, je claque des dents sans interruption, chaque passage bas ou il faut ramper devient un supplice. Au moindre arrêt, nous tremblons de tous nos membres. Nous ne parlons plus, même pour les manœuvres. Nous sautons au-dessus du vide de la cascade Jacqueline dans un état second, nous ne contournerons plus les marmites mais sautons carrément dedans. Pas de manœuvre de cordes dans le puits Lavigne que nous remontons directement en prenant soin quand même de remonter le train d'échelle pour le mettre à l'abri des chutes de pierres. Dans une heure nous devrions être sortis. Le plan d'eau canot, le boyau Rond, le P13, la Boîte à Lettres sont vite franchis, le passage de la vire dans le grand canyon n'est qu'une formalité et nous arrivons enfin dans la galerie du Métro que nous avons parcourue des dizaines de fois. Au bout de cette galerie, nous déboucherons dans la salle Saint Bruno. La sortie est proche, nous ne pouvons plus nous tromper de chemin. Et pourtant. Nous avançons en file indienne dans cette énorme

galerie en zigzagant entre les énormes blocs qui l'encombre. Le premier de notre file s'engage à gauche dans une galerie de moindre importance et se retrouve devant un cul de sac, il crie

- Demi-tour « on » s'est trompé.

Du coup, toute la colonne fait demi-tour, et nous repartons ... vers le fond. Nous parcourons quelques mètres avant que l'un d'entre nous ne s'en aperçoive.

- Hé les gars ! La sortie c'est de l'autre côté.

Toute la fatigue, la tension nerveuse que nous accumulons depuis maintenant plus d'une douzaine d'heures ressortent dans un immense fou rire qui nous plie en deux, il suffit qu'un regard se croise pour qu'il reparte de plus belle. Enfin calmés, nous regagnons la surface sans autre incident. La fée Mélusine qui j'en suis sur nous regardait a dû nous prendre pour des « fadas ».

Lorsque Jacqueline nous accompagne dans nos expéditions de pointes, elle n'hésite pas à se mettre en petite tenue pour franchir les Logeuses. J'ai toujours été admiratif devant son incroyable résistance au froid.

Le 4 mars 62, déséquipement général des Cuves, le but, récupérer du matériel pour d'autres explorations. Ayant l'exclusivité de l'exploration des Cuves, nous prenons tout notre temps pour explorer ce nouveau réseau (chaque sortie nous assure d'effectuer une première) qui devient de plus en plus important. De plus, une grande partie de ce réseau étant actif, nous sommes tributaires de la météo. Nous écoutons assidûment monsieur météo a la radio annoncer avec certitude le temps qu'il faisait la veille et de façon aléatoire le temps qu'il fera le lendemain.

Les périodes les plus sûres sont en hiver, de novembre à février. Ensuite, la fonte des neiges et les intempéries nous empêchent souvent de pénétrer ce réseau, d'abord à cause de la galerie des enfers qui se met facilement en charge après une pluie, ainsi qu'au vestiaire où aboutit l'aval de la rivière des Benjamins.

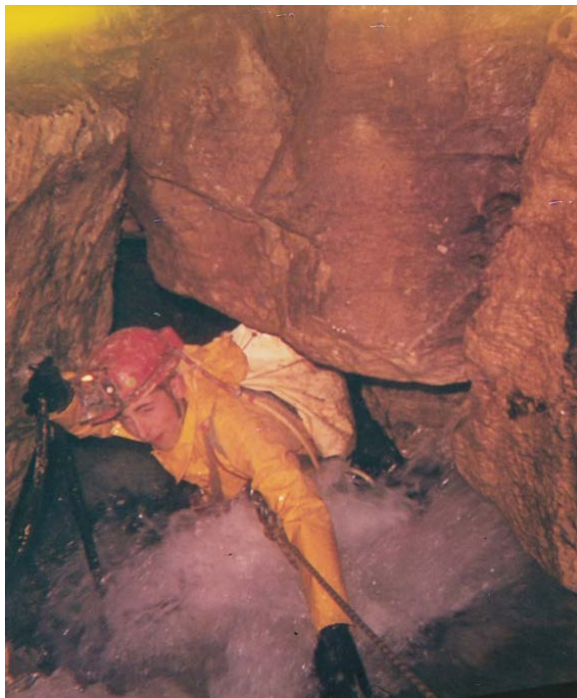


Figure 12. C. de S. Galerie des Enfers en décrue



Figure 13. C.deS. Galerie des enfers en décrue

Lors de nos passages à la salle à Manger, en descendant au niveau de l'eau après avoir franchi le Grand Canyon, nous avons l'habitude de boire quelques gorgées d'eau. Je me penche en relevant la visière de mon casque et au moment où je vais poser mes lèvres sur l'eau, je vois quelque chose bouger. En regardant attentivement, je perçois une crevette ou plutôt ses contours car elle est pratiquement transparente. Je suis en présence d'un Niphargus (crevette cavernicole). Mes collègues finissent par l'apercevoir puis elle s'éloigne. Nous aurons l'occasion de l'apercevoir encore quelques fois lors d'autres expéditions puis elle finit par disparaître.

Le club possède une section archéologie depuis 1958, créée et dirigée par Aimé Bocquet, dentiste de son état. Il a entamé plusieurs fouilles dans des sites de la région, scialet des vouillants, Barne Bigou, grotte à Bibi, et surtout la nécropole de Varcès.

Un jour, nous sommes conviés par Bocquet à une séance de fouille dans le site de la Bonne conduite à Sassenage.

Lors des fondations de soutien de la conduite forcée d'environ un mètre de diamètre qui capte l'eau du barrage d'Engins et l'amène jusqu'à la centrale hydroélectrique de Sassenage, les ouvriers ont mis à jour des tessons de poteries et de tuiles ainsi que des ossements.

Très intéressé, je demande à mes collègues ce qu'il faut amener comme matériel individuel, ils me répondent : « une brosse à dent et une fourchette ».

J'ai cru qu'ils plaisantaient.

À Sassenage, partant du parking donnant accès au chemin des Cuves, nous montons droit dans la pente et longeons cette conduite jusqu'à un terrassement. Lorsque le matériel est déballé, je remarque entre autre, piochon, pelle américaine, divers outils de jardinage et à ma grande surprise, une brosse à dents et plusieurs fourchettes plus ou moins édentées. J'apprends que dans une fouille archéo, on ne creuse pas la terre, mais on la gratte et lorsqu'un objet est mis à jour, on

l'extrait délicatement avec une fourchette et on le nettoie avec une brosse à dent. Toute trouvaille est méticuleusement répertoriée et numérotée. Travail lent et fastidieux qui ne convient pas tellement à notre tempérament plutôt sportif. C'est pourquoi, souvent, après une séance de fouille, nous remontons le long de cette conduite, passons devant la grotte des chèvres et empruntons l'échelle métallique qui monte verticalement le long de la falaise et de la conduite. De palier en palier, nous arrivons environ quatre-vingt mètres plus haut, à proximité du chemin qui mène au Pont Charvet.

Pendant une pause, Aimé Bocquet nous parle de la nécropole de Varces. En septembre 1960, dans une carrière, une pelleteuse met à jour une cavité dans laquelle les ouvriers découvrent de nombreux ossements, des cranes, des poteries, des bracelets, des haches, épingles d'habit, etc...

On dénombre une soixantaine de corps. Mis au courant, tout le village accourt et chacun en ramène un souvenir. À tel point, qu'il faudra l'intervention de la Gendarmerie pour que les objets soient restitués. Aimé Bocquet se rend sur place (il sera interviewé par un reporter débutant, Bernard Pivot) et ces objets qui datent du chalcolithique final, premier âge du bronze sont entreposés dans le local du SGCAF et après restauration et inventaire, ils trouveront leur place au musée Dauphinois.

En 1958, Claude Gauthier découvre et explore un scialet sur le plateau du bois des Vouillants au bord d'une falaise, au-dessus de la zone industrielle de Fontaine. Une dizaine de mètres plus bas, il prend pied sur un éboulis de terre et de cailloux dans lequel il trouve des tessons de poterie et des ossements humains. Sans lumière, il remonte.

Il y revient avec un ami. Le scialet a deux petites entrées voisines et donne sur une large fissure qui se divise en deux vers la cote -18. Une partie continue horizontalement et l'autre verticalement sur la droite et n'est large que d'environ soixante-dix centimètres. Des blocs sont coincés dedans à différentes hauteurs et ont retenu de la

terre remplie de morceaux de poterie et d'ossements humains. Il s'agit d'un scialet funéraire.



**Figure 14. Spéléos et archéos devant le scialet des Vouillants**

De retour aux Caves, dans la galerie du Metro, nous apercevons à environ trois mètres de hauteur une écume grisâtre sous forme de mousse qui court horizontalement dans la galerie ce qui atteste qu'elle aurait été noyée.

Quelques années plus tard, revenant du fond, nous arrivons au pied du puits Lavigne, Alain Pouteil Noble émerge de l'étroiture d'accès au vestiaire lorsque nous entendons un gros Boum. Aussitôt Alain

entend l'eau envahir l'endroit qu'il vient de quitter. Nous tentons d'expliquer l'événement par les travaux effectués au-dessus du pont Charvet. Les ouvriers font sauter le tunnel qui marque l'entrée du Vercors par la route.

Une explosion aurait pu déclencher le mouvement d'une poche d'eau. Mais nous sommes dimanche et ce jour-là les travaux sont arrêtés. Nous ne nous expliquons pas ce phénomène. Vers la sortie, dans le circuit touristique, l'eau commence à envahir la galerie des Enfers. À l'extérieur, le temps est clair, il ne pleut pas, ce qui ajoute à notre perplexité. (Ce n'est qu'en 2003 lors de la rédaction du livre « Les Cuves de Sassenage » dont je suis l'un des coauteurs, coordonné par Baudouin Lismonde que j'apprends l'existence d'un phénomène qui peut se produire n'importe quand, pluies ou pas à l'extérieur. L'eau s'accumulerait dans une galerie réservoir qui ayant atteint un certain niveau déclencherait un système de siphonnage. Toute l'eau accumulée se déverserait d'un coup dans la galerie Ouest en montant de 16 mètres en 20 minutes. Une partie se déversant dans le Vestiaire surprendrait des spéléos voyant l'eau remonter d'aval en amont.

Dans les Cuves de Sassenage, le 17 Mars 1962, partant du Jeu de Boule, Pizard et moi progressons en opposition délicate dans un méandre situé dans le plafond de la galerie, nous parvenons de cette façon dans le plafond de la salle Saint Bruno à l'aplomb du terminus du réseau touristique dix mètres plus bas. Nous nous apprêtons à faire demi-tour lorsque nous entendons des raclements et des voix, puis la galerie des Silex débouchant à mi-hauteur de la salle s'éclaire d'une lumière vacillante. La saison touristique n'étant pas encore ouverte au public, nous éteignons nos éclairages et attendons l'arrivée des intrus. Ils sont deux, l'un tient une lampe à carbure à bout de bras et ils n'arrêtent pas de parler, sûrement pour se rassurer. Lorsqu'ils arrivent au-dessous de nous, je les interpelle d'une voix puissante ;

- Que faites-vous ici ?

Mon collègue rajoute sur le même ton

- C'est interdit !

Au-dessous de nous, les deux visiteurs se figent. Ils ont dû avoir la peur de leur vie. Ils regardent autour d'eux mais ne pensent pas à lever la tête. De toute façon à la hauteur où nous sommes, ils ne nous auraient pas aperçus.

- Nous sommes au-dessus de vous, ne bougez pas, on vous rejoint.

Nous rallumons notre éclairage et dix minutes plus tard, nous les rejoignons. Les présentations faites, l'un d'eux se nomme Alain Pouteil-Noble (et deviendra plus tard pour quelque temps président du Sgcac.)

Intéressé par notre offre de s'inscrire à notre club, il le fera en amenant avec lui deux frères, Gilles et Alain Burnet. Très vite, ils participent à une séance d'initiation dans les Cuves. Si Pouteil-Noble s'intègre très vite à l'équipe, par contre, Gilles et Alain nous posent un problème. Ces deux-là sont comme chat et chien, parfois leurs engueulades sont tellement violentes que nous les surveillons du coin de l'œil, surtout à l'abord d'un puits, de peur que l'un ne balance l'autre dans le vide. Mais ce n'est qu'un rituel, finalement ils vont se révéler de bons compagnons d'exploration. Dans nombre de cavernes, on ne compte plus le nombre de fistules qui ont vibrées sous leurs hurlements ainsi que les stalagmites qui ont rougies de leurs propos salaces.

Parlant de ma passion pour les cavernes à un copain pratiquant l'alpinisme, il me demande si j'ai déjà fait de l'artif. Devant ma réponse négative, nous prenons rendez-vous pour le lendemain.

Nous nous retrouvons donc au pied d'une barre rocheuse d'une vingtaine de mètres avec un surplomb d'environ deux mètres à mi-hauteur.

Bardé de pitons, mousquetons et étriers, il attaque l'escalade. Je l'assure d'en bas après qu'il a vérifié ma connaissance des manœuvres de corde. Il s'élève lentement en faisant chanter les pitons et attaque le surplomb. À voir les acrobaties qu'il y effectue, il faut vraiment qu'il ait confiance dans mon assurance qui ne lui laisse

pas un centimètre de mou. Lorsqu'il arrive au sommet, je m'encorde à mon tour. « Go » et je démarre. C'est moi qui dois déséquiper collé sur mes étriers, parfois la tête en bas. C'est à mon tour de lui faire confiance pour l'assurage. Le passage du surplomb m'oblige aussi à effectuer des acrobaties pour dépitonner. Arrivé au sommet, il me félicite et après avoir récupéré sa quincaillerie, il installe une corde en double pour la descente en rappel. Ce qui m'étonne c'est la technique qu'il utilise. La corde passe entre ses cuisses, puis passe sous la jambe droite et remonte sur l'épaule gauche. Il appelle ça un rappel simple. Il met un temps infini pour atteindre le sol. J'installe mon équipement en style spéléo (baudrier autour des cuisses, mousquetons) et je descends d'un seul jet après un rebond au niveau du surplomb. Lorsque je rejoins mon collègue, il m'avoue qu'il ne connaissait pas cette technique.

L'expérience m'a plu, mais l'escalade en artificielle en se servant de pitons dans une caverne est assez restreinte à cause de la roche creusée par l'eau qu'elle a rendue lisse et compacte.

Nous installons une corde à l'enjambée Carrel qui va nous servir de main courante. Elle nous rassure plus qu'elle ne nous aide et a failli me coûter la vie. De retour du fond, je me présente devant le vide et saute comme je l'ai déjà fait plusieurs fois. Aussitôt, mes boyaux se glacent. J'ai été ralenti dans mon élan et me rattrape de justesse du bout d'une chaussure sur la vire opposée grâce au réflexe que j'ai eu en attrapant la corde d'une main et en tirant violemment dessus. C'est ma lampe à carbure plaquée à ma taille par mon ceinturon qui est passé par-dessus la corde, celle-ci s'est trouvée coincée entre la lampe et ma hanche, et a fortement ralenti mon élan.

J'ai failli chuter de plus de dix mètres dans la cascade et être déchiqueté par les lames de roches tranchantes au bas du puits.

Je parle de l'incident à la réunion du club et apprend que la même mésaventure est arrivée à Pouteil-Noble.

Premier juillet 1962, l'alerte est déclenchée au SGCAF, deux spéléos dont notre ami François Perconte ont été accidentés dans le puits

Vincent situé dans la forêt de Lente. De nombreux collègues se rendent sur place par leurs propres moyens. Je prends la direction du Vercors en compagnie d'un autre spéléo chacun sur une mobylette chargée de nos sacs remplis pour un séjour prolongé. Arrivé au lieu-dit « les fours à chaux », au-dessus de Sassenage, à cause des graviers recouvrant la chaussée, mon collègue chute lourdement sur le sol où il reste inanimé. Des riverains appellent les secours et une ambulance prend en charge mon malheureux équipier qui s'en tirera avec quelques bosses. De nous deux, s'était le seul à connaître l'emplacement du scialet, je suis donc contraint de faire demi-tour. J'apprends le résumé du sauvetage le jour suivant dans les colonnes des journaux puis plus tard de la bouche de mes collègues. François Perconte et Gérard Bucholtzer explorent depuis quelque temps le Puits Vincent en association avec le G. S. V. « Groupe Spéléo Valentinois », le S.C.V « spéléo club de Villard de Lans », le S.C. « spéléo club » de la MJC de Romans. Le premier Juillet, deux valentinois, Jean Bonnet et max Thibert accompagnés de notre ami Perconte pénètre dans le scialet, espérant dépasser la cote de moins trois cent cinquante mètres atteinte récemment. La cavité commence par un couloir assez raide qui donne sur un puits d'une trentaine de mètres suivi d'un ressaut et d'un puits de treize mètres puis une diaclase mène à un puits d'une quarantaine de mètres. C'est au cours de la descente de ce puits que le câble de l'échelle casse net provoquant la chute d'une dizaine de mètres de Max Thibert qui s'en tire avec diverses contusions. L'équipe décide de ressortir. Perconte entame la remontée lorsque sûrement pris d'une crampe, il s'écrase trente mètres plus bas sur un sol recouvert d'argile et reste inanimé. Jean Bonnet ressort seul et peu donner l'alerte vers six heures du matin. À sept heures, le docteur Guérin parvenu sur place donne les premiers soins à max qui vient de ressortir seul du scialet le visage en sang. Il le fait transporter dans une clinique de Valence. Des spéléos de différents clubs sont arrivés sur place. Une équipe de secours de neuf spéléos provenant de Valence, Romans, La chapelle en Vercors et Grenoble, pénètrent dans la cavité. Ils mettent quatorze heures pour remonter Perconte à la surface, il est aussitôt transporté à

l'hôpital de Grenoble. Gérard Bucholtzer fait partie des sauveteurs. Comme Perconte, il avait participé au sauvetage des six scouts en difficulté dans le trou du Glaz en 1961.

Quelques temps plus tard, plusieurs membres du Sgcaf démissionnent pour des raisons qui leur sont personnelles. Parmi eux, je regrette le départ de Buccholtzer et de Perconte qui étaient de bons compagnons d'exploration.

Lundi, 13 août 1962, nous apprenons une terrible nouvelle, un spéléo lyonnais est mort en exploration dans le réseau de la Dent de Crolles le dimanche 12 août 1962 dans le secteur du métro.

Bernard moulin et Jean Claude Frachon descendent un puits de soixante-cinq mètres et explorent un méandre sur environ deux cent cinquante mètres, ils s'arrêtent sur un rétrécissement. De retour, ils remontent le puits à l'échelle sur une vingtaine de mètres jusqu'à une vire assuré d'en haut par leur collègue. Bernard repart et monte de plusieurs mètres lorsqu'une chute de pierres dont un bloc d'une cinquantaine de kilo sectionne la corde d'assurance, écrase plusieurs barreaux ainsi que le câble de l'échelle et entraîne Bernard Moulin dans sa chute. Il rebondit sur la vire aux pieds de Frachon et s'écrase vingt mètres plus bas. L'équipe ressort donner l'alerte.

Mardi 14 août, Michel Letrône et plusieurs de ses collègues rejoignent le corps de leur ami et cherchent une issue en reprenant l'exploration du méandre. Ils trouvent un passage qui les ramène dans une partie connue du réseau et ressortent par la grotte du Guiers-Mort. Malheureusement, l'étroitesse du méandre ne permet pas le passage du corps de Bernard. Quelques membres du SGCAF sont présents dont Aldo Sillanoli et François Thierry. Letrône retourne dans la cavité avec Aldo pour lui montrer le chemin à suivre pour atteindre le méandre.

Le mercredi 15 août, des équipes formées de lyonnais, valentinois et grenoblois, cherchent un parcours qui permettrait de ressortir le corps du jeune lyonnais à la surface. C'est malheureusement impossible

sans prendre de risques énormes pour les sauveteurs. La décision est donc prise de l'inhumer dans la cavité avec l'accord de ses parents. Le 18 août 1962, je fais partie d'une équipe d'une dizaine de membres chargée de cette douloureuse opération. Nous pénétrons par le Guiers- mort et atteignons la base du grand puits où repose le corps du spéléo en passant par le méandre exploré quelques jours au paravent dans lequel les éléments de la perche Barnaud passent difficilement. Des photos du corps sont prises pour les autorités. Puis, nous le remontons au sommet du puits où nous l'inhumons dans une petite galerie sans issue que nous colmatons avec des blocs. Nous y déposons une croix faites de deux stalactites et une plaque sur laquelle est inscrit « Ici repose Bernard Moulin, 18 ans, mort en exploration le 12 août 1962. Il repose dans la paix du seigneur. » Nous avons passé dix-huit heures sous terre. J'ai seize ans et cette expédition restera gravée dans ma mémoire.



Figure 15. Réseau de la dent de Crolles (nous venons d'inhumer Bernard Moulin)  
Collection Létrône

Les fouilles archéologiques trop méticuleuses nous rebutent toujours un peu, mais nous ne refusons pas de donner un coup de main

lorsque Aimé Bocquet fait appel à nous. Le plus gros chantier en cours se trouve dans la grotte des Sarrazins, en contrebas de la route de Saint-Nizier à la hauteur de la Tour sans Venin. La grotte en elle-même n'est qu'un grand porche et il est évident que des galeries la prolonge, mais elles sont obstruées par des tonnes de terre et de cailloux. Par contre les fouilles effectuées sous ce porche sont fructueuses. Un énorme travail de terrassement est en cours, mais les fouilles toujours aussi méticuleuses sont trop fastidieuses pour nous. Nous préférons les fouilles dans le scialet des Vouillants. Il nous est arrivé de prospecter au pied de La Tour sans venin, ce qui nous a permis de mettre au jour des éclats de silex sous dix centimètres de terre, je trouve aussi une pierre blanche en forme de poignée qui se termine en biseau pointu. Quelques minutes plus tard, un collègue découvre à son tour une pierre identique à la mienne. Il est évident que ce sont des outils préhistoriques. Puis, je mets à jour le côté tranchant d'une hache polie en pierre verte, elle a dû se briser lors de sa fabrication.

Quelque temps plus tard, accompagné d'un collègue, nous déplaçons quelques cailloux au pied même de la tour en ruine. Nous avons la surprise de découvrir des planches vermoulues qui laissent apparaître des cheveux ainsi que des morceaux de cuir qui pourrait être des restes de chaussures, le tout est écrasé par les pierres. Nous arrivons à extraire deux poignées et leur socle en bronze. Deux os croisés surmontés d'un crâne humain y sont gravés en relief sur chacune d'elle. Je ferai le tour des entreprises de pompes funèbre de la région en leur présentant une de ces poignées, mais ce modèle leur est inconnu.

Toujours le long de cette route qui mène à Saint-Nizier, une autre énigme nous attend. À côté d'une borne kilométrique, dans une barre rocheuse qui borde la route, j'ai repéré une petite ouverture. C'est le but de notre sortie d'aujourd'hui. L'entrée de cette cavité est étroite, et elle est tapissée d'araignées sur au moins un mètre de longueur. Il y en a de toutes les tailles. Nous décidons de les enfumer en brûlant des journaux à l'entrée. L'épaisse fumée qui se dégage des

papiers ne fait pas fuir ces bestioles. Nous enfilons donc notre tenue des grandes explorations. Combinaison en toile don le bas est passé par-dessus les bottes et maintenu par des élastiques, des gants de chantier, un poncho et un casque. Eclairage électrique pour ne pas être gêné par la lampe à carbure et je pénètre dans l'étroiture, suivi par un collègue. Un passage en baïonnette, et quelques mètres plus loin, cul-de-sac. À hauteur du visage, sur la gauche, une ouverture d'une vingtaine de centimètre de large donc impénétrable dont le bas est recouvert d'argile attire notre attention car une trace de chaussure de la taille de celle que l'on met à une poupée y est bien visible. Intrigués, nous remuons les quelques cailloux qui jonchent le sol sous nos pieds en craignant d'y faire une découverte macabre, puis nous ressortons en scrutant toujours le sol et les parois. Finalement, nous pensons qu'un plaisantin est passé avant nous, mais sans comprendre pourquoi avoir laissé une empreinte pareille.

Au début de l'été 1962, au Charmant Som en Chartreuse, sur le chemin du Collet, le chien berger de François Thierry ne répond pas à ses appels, partant à sa recherche, il remonte d'une quinzaine de mètres au-dessus du sentier et le retrouve faisant ses besoins au bord d'un scialet. Ainsi est née la légende du chien dressé pour découvrir des scialets. Le weekend suivant, le puits d'entrée d'une trentaine de mètres est descendu et se termine sur une étroiture en partie comblée par un bouchon composée d'humus, de terre et de cailloux. Un violent courant d'air en sort. Une désobstruction permet d'en dégager l'ouverture et en rampant, d'atteindre le sommet d'un puits de quarante mètres.

Le week-end suivant, j'accompagne l'équipe de pointe composée de Thierry et de Lafond et reste en relais au sommet du P40 en compagnie d'une sympathique demoiselle surnommée Toutoune. Peu de temps après, l'équipe est de retour et nous les assurons pour la remontée. Ils nous expliquent qu'ils ont atteint le sommet d'un puits d'une centaine de mètres après avoir franchi une étroiture entre de gros blocs. Puis nous déséquiperons le puits, rouler les échelles et lover

les cordes n'est pas facile dans cette étroiture. Et c'est à notre tour de rejoindre la surface.

La semaine suivante, nous sommes de nouveau devant l'entrée qui a été baptisé par Thierry « Scialet Criska » du nom de son chien. Les rôles sont répartis, une équipe descendra jusqu'au sommet du grand puits pour étudier la façon de l'équiper, Maurice restera en surface et je descendrais au sommet du P40 accompagné de deux nouvelles recrues, Liliane et Chantal (une blonde et une brune). La première équipe descend, nous leur faisons suivre le matériel en bout de corde. À mon tour, j'installe mon rappel et descends. La corde étant sèche, je me brûle un peu les doigts. Arrivé au fond du puits, par habitude je remonte au sommet de l'éboulis pour éviter d'éventuelles chutes de pierres. Je me désencorde et s'est au tour de Liliane. Ne maîtrisant pas la technique du rappel, elle descend à l'échelle assurée par Maurice. Arrivée à cinq mètres au-dessus de moi, elle crie « je vais lâcher » et elle lâche. J'ai juste le temps de me plaquer contre la paroi. Son corps me frôle dévale la pente d'éboulis et termine sa chute dans un bruit mat contre l'étroiture. Je me précipite, déjà elle tente de se relever.

- Tu as mal où ?

- Aux fesses.

Opportunément, je lui propose un massage qu'elle refuse gentiment. Elle est toujours attachée à la corde, ce n'est donc pas le nœud qui s'est défait comme cela arrive parfois. En surface, Maurice a dû être surpris par la brusque traction de la corde et n'a pu enrayer la chute. Liliane n'ayant pas de séquelle à par une grosse frayeur, elle décide de rester. Je remonte l'éboulis avec mon équipière et c'est au tour de Chantal de descendre à l'échelle. Arrivée à la même hauteur que Liliane tout à l'heure, elle crie « je vais lâcher » et elle lâche. Son corps nous frôle et termine sa course contre l'étroiture. De nouveau je me précipite, cette fois ça à l'air plus sérieux. Elle se plaint de douleurs dans le dos mais elle peut bouger. En passant la main contre celui-ci, je sens que des échardes ont traversées sa combinaison. J'ôte les plus grosses et lorsqu'elle est remise de ses émotions, je

l'installe à côté de sa collègue et vérifie le nœud de la corde qui passe autour de sa taille. Il est toujours serré. Je m'adresse à Liliane :

- Tu sais faire les nœuds ?

- Oui.

- Je vais remonter et assurer Chantal. Ensuite je te renvoie la corde et ce sera ton tour.

Puis furieux, j'empoigne l'échelle et remonte le puits sans assurance ne faisant que de brefs arrêts. Arrivé au sommet, je tombe sur le pauvre Maurice incapable d'expliquer pourquoi il n'a pas réussi à enrayer la chute des deux filles qui d'ailleurs s'en tirent à bon compte. La seule explication doit venir de la position de la corde qu'il a dû tenir du mauvais côté, celui qui passe sur l'épaule, ce qui oblige l'assureur à laisser filer la corde lors d'une traction pour ne pas pivoter et chuter en avant, alors que s'est le côté qui passe sous l'aisselle qui bloque une chute. Puis, j'assure Chantal qui remonte lentement en faisant de nombreuses poses, malgré cela, elle émerge complètement essoufflée. Je renvoie la corde et s'est au tour de Liliane. Ensuite pour la deuxième fois, je descends le puits en rappel et franchis l'étroiture. J'arrive au sommet du puits de quarante justes au moment où ceux du fond décident de ressortir. Je les assure les uns après les autres, et pendant qu'ils ressortent, je déséquipe en lovant la corde et en roulant chaque tronçon d'échelle. Le plus dur est de faire rentrer tout ça dans les sacs et de les sortir de l'étroiture. Puis après les avoir fait remonter, s'est à mon tour de retrouver la surface.

La semaine suivante, je décide deux jeunes de m'accompagner dans le scialet Crisca pour voir enfin ce fameux grand puits. N'étant que trois, il n'y aura personne en surface. Nous installons donc une poulie au sommet du puits d'entrée afin de pouvoir assurer d'en bas le premier spéléo qui remontera. L'étroiture franchie, nous équipons le deuxième puits. Là, nous fixons une poulie assez large fixée sur l'échelle, vers le bas par deux crochets sur un barreau et vers le haut, par deux spirales passées dans chacun des câbles. La corde est passée sur le galet et pend en double dans le puits. Couché dans ce passage

étroit, il n'est pas facile de s'équiper pour la descente en rappel, de plus, le départ est en surplomb. Parvenu aux pieds de ce puits de quarante mètres, une petite remontée donne accès au sommet d'un puits d'une centaine de mètres après une sérieuse étroiture à travers de gros blocs. Chacun à notre tour, nous admirons cet impressionnant vide et y jetons un caillou pour tenter d'en déterminer la profondeur. Puis nous décidons d'entamer la remontée. Il est prévu que je monte le premier et qu'ensuite, j'assure mes deux collègues. Je m'encorde, empoigne l'échelle, crie « GO » et commence à grimper. Deux mètres plus haut, je m'aperçois que la corde n'a pas bougée.

- Assurez sec !

- Impossible, c'est coincé.

Je regarde mes deux compagnons, ils sont arc-boutés sur la corde qui ne bouge pas d'un poil. Je n'ai plus qu'à redescendre et me joindre à eux.

À trois nous tirons comme des forcenés, mais rien à faire, la corde est définitivement bloquée. Je lance une réflexion à haute voix.

- Il va falloir un volontaire pour remonter sans assurance.

Je me retourne vers mes deux compères. L'un regarde obstinément la paroi en sifflotant, l'autre est plongé dans l'admiration des ongles de sa main gauche.

- J'ai compris, j'y vais.

Leur soulagement est palpable.

Quarante mètres sans assurance, ce n'est quand même pas rien. Le plus dangereux m'attend au surplomb du sommet. Mieux vaut ne pas y penser. Je saisis l'échelle et monte régulièrement en forçant plus sur les jambes que sur les bras. Je fais une pause dès que je sens mes doigts s'engourdir, mais je ne m'attarde pas. Arrivé au sommet, les câbles de l'échelle se sont incrustés dans le calcaire. Le bas de mon corps étant dans le vide, je n'ai aucun appui pour décoller l'échelle de la roche. Je ne vais pas tenir longtemps. Heureusement, je réussis à glisser un doigt sous le câble à la hauteur d'un barreau et peux le décoller de la paroi. Ensuite, allongé dans l'étroiture, je reprends mon souffle. Je viens de remonter dans un vide correspondant à la hauteur d'un immeuble d'une quinzaine d'étages. Par un escalier

c'est déjà pénible alors sur une échelle souple c'est beaucoup plus épuisant. Je constate que la corde est coincée entre le galet et l'étrier de la poulie, ce qui fait que plus on tire sur la corde plus elle se coince. Le problème résolu, j'assure la remontée de mes deux collègues. Nous rejoignons la surface sans autre problème.

Le 2 septembre 1962, à la sortie des gorges de la Bourne, du hameau de Choranche, nous montons jusqu'au pied de la falaise du cirque du même nom et arrivons devant la grotte de coufin. Une porte en bois cadénassée en ferme l'entrée. Nous longeons la falaise sur la droite et arrivons à un piton rocheux derrière lequel s'ouvre la grotte Chevaline. Nous nous équipons et pénétrons dans cette cavité dont les galeries siphonnent souvent. Nous sommes huit, quatre anciens et quatre jeunes. Nous gonflons le canot et traversons deux par deux une série de plan d'eau, après un va-et-vient à chaque fois qui nous prends du temps. Finalement, nous débouchons dans un lac sur le côté d'une grande salle appelée La Cathédrale. C'est la deuxième fois que je parviens jusqu'ici. À l'époque, Reffiéna avait enflammé du magnésium et sa vive lumière avait illuminée de magnifiques concrétions qui se sont reflétées à la surface du lac. Pendant quelques secondes, l'instant a été féerique. Au fond de cette salle, nous nous étions arrêtés devant un trou souffleur. Aujourd'hui, nous sommes de nouveau devant cet endroit. Pour le franchir, il faut ôter casque et lampe à carbure. L'ouverture est à environ un mètre du sol, les gros gabarits peinent un peu. Le canot dégonflé et enfilé dans un sac est plus dur à passer ainsi que son plancher en lattes pourtant roulé serré. Au bout d'une galerie nous escaladons une diaclase et parvenons dans une partie aquatique du réseau. Quelques marmites, mais surtout un passage appelé « La rivière suspendue ». Une fois le canot regonflé, son plancher remis en place, nous nous y allongeons chacun à notre tour pour un passage assez angoissant. Le plafond de cette galerie étant très bas, pas plus de cinquante centimètres au-dessus de l'eau, il y a tout juste la place pour passer. Maurice Chavrier, notre plongeur, revêtu de sa combinaison de plongée se met à l'eau et tire le canot pendant qu'allongé, chacun à notre tour,

prenant appuis sur le plancher, nous poussons au maximum sur le plafond avec les mains et les pieds. Les aspérités de la roche raclent le caoutchouc et nous craignons qu'il ne se déchire. Après ce qui nous semble une éternité, nous prenons pied dans une galerie et arrivons dans un endroit appelé La Rotonde. À partir de ce secteur, c'est de la « première ». Les anciens explorent l'amont de la galerie des gours et nous confient l'exploration d'une diaclase qui s'ouvre dans le plancher de la galerie dans laquelle nous nous trouvons. Excités par l'idée de faire nous aussi de la « première », nous déballons fébrilement le matériel. Un sondage au caillou donne une trentaine de mètres de vide. Nous équipons le puits comme on nous l'a appris et Lacoste descend le premier à l'échelle. Nous ne laissons pas un centimètre de mou sur la corde d'assurance. D'en bas, il réclame le canot que nous lui faisons parvenir après être retourné le chercher. Ensuite, Alain G. le rejoint en rappel, et c'est à mon tour de descendre de la même façon. Kritter reste au sommet du puits pour nous assurer à la remontée. Dès les premiers mètres de descente, je découvre une immense salle dont tout le fond est occupé par un lac. Je rejoins mes collègues sur une plateforme au-dessus de l'eau. Ils y ont déjà déposé le canot, Alain y prend place et entame le tour de ce lac en commençant par le côté droit. Il longe lentement la paroi cherchant une ouverture sur ou sous l'eau. Arrivé sur notre gauche, il disparaît un instant, ce qui nous laisse espérer une suite, mais il réapparaît quelques instants plus tard. Un peu déçu, mais heureux d'avoir effectué une première même modeste, nous entamons la remontée, bien assuré par Kritter. De leur côté, les anciens se sont heurtés à un mur de calcite nécessitant l'emploi d'un mat. Puis nous ressortons lentement. L'expédition a duré douze heures.

En septembre 1962, sous l'impulsion de Berthézène, nous nous lançons dans la recherche et l'exploration de souterrains en particulier dans le village de Crolles. Nous nous y rendons en vélo pour certains et en mobylette pour d'autres.

Berthézène qui a déjà un peu prospecté la région, nous introduit auprès d'un habitant chez lequel se trouve un souterrain. Nous

descendons trois caves superposées et c'est au fond de la troisième que s'ouvre le souterrain. Ce dernier a une dimension de moins d'un mètre de large et d'un mètre cinquante de haut. Les parois et le sol sont recouvert de briques rouges. Le plafond arrondi et le sol incurvé laissent penser à une conduite forcée amenant l'eau jusqu'au village dans les temps anciens.

En amont et en aval, des éboulements en condamnent les passages. Après cette première expérience, nous faisons du porte à porte chez les habitants en leur demandant s'ils ne possèdent pas un souterrain dans leur cave. Certains nous ferment la porte au nez, mais d'autres nous accueillent amicalement en nous offrant un verre de vin ou une liqueur. Ce qui nous encourage à persévérer. On nous conseille de contacter une femme qui vit avec sa mère à l'entrée du village dont elles sont toutes deux natives. Elles pourraient nous aider dans nos recherches. Nous y sommes accueillis à bras ouverts par une femme près de la soixantaine qui nous présente sa vieille mère assise dans un fauteuil en rotin près de la fenêtre du salon. Nous nous installons autour de la table. Elle nous propose :

- Un petit Cordial les jeunes ?

Ce que nous acceptons avec plaisir.

Lui ayant fait part de nos recherches, elle nous informe que pendant des décennies, sa mère a notée sur des cahiers tout ce qui se passait dans le village. Elle va chercher les cahiers et nous en lit quelques pages. Tous les événements importants ou pas y sont scrupuleusement décrits. Parmi les anecdotes, nous retenons l'histoire des poissons volants qui nous fait penser à la chasse au Dahu.

Une barque est amarrée au bord de l'Isère et lorsqu'un couillon se présente (en général un nouveau dans la commune), il y est installé avec un bâton et un sac ou un filet et passe la nuit à guetter les éventuels poissons volants avec pour consigne de les assommer avec le bâton et de les entasser dans le sac. Ce qui au matin, fait rigoler tout le village complice de la blague.

Ainsi, à chaque visite dans ce village, nous ne manquons jamais de nous arrêter chez celle que nous appelons affectueusement « la mère Cordial ».

À chaque fois, le même rituel. Nous nous asseyons autour de la table du salon, la brave femme nous sert le petit cordial et va chercher les précieux cahiers dont elle nous lit quelques pages.

Dans le jardin d'une maison vide, nous repérons une grande trappe en bois vermoulue, nous l'ouvrons aussitôt et découvrons un escalier en pierre que nous nous empressons de descendre. Au bas de ces marches, trois mètres plus bas nous avons la surprise de nous retrouver devant la façade d'une maison en pierre de taille dans laquelle se trouvent deux ouvertures, une pour une fenêtre et l'autre pour une porte. Les boiseries ont disparues, le sol est en terre battue et l'endroit est vide.



**Figure 16. Souterrain de Crolles (l'équipe des Pafs.  
De gauche à droite : Carrel, Maho, Lacoste, Leroy)**

Le porte à porte nous amène chez le curé de la paroisse qui nous autorise à soulever une dalle se trouvant dans l'église, devant l'autel. Nous passons une barre à mine dans l'anneau scellé dans cette dalle et découvrons une cavité. Nous installons une échelle et descendons plusieurs mètres dans un caveau qui d'après le curé doit contenir les dépouilles de plusieurs missionnaires. De chaque côté des murs, des

cercueils sont empilés sur des étagères en bois vermoulu, le tout s'est affaissé et laisse par endroits apparaître des morceaux de chasuble. Des niches vides dans le mur devaient peut-être contenir les ciboires des prêtres inhumés ici.

Ce brave curé nous fait visiter le presbytère. À notre étonnement, il ouvre un grand placard vide. À première vue, il n'offre rien de spécial sauf qu'en se penchant à l'intérieur on s'aperçoit qu'il n'a pas de plancher. De chaque côté du trou qui apparaît, se trouvent les marques d'un escalier aujourd'hui disparu. Ce placard devait servir d'issue de secours en cas de danger et aboutir dans une cave que nous atteignons par un autre endroit. Cette cave est immense et possède plusieurs arcades qui soutiennent le plafond au moins 4 mètres plus haut.

Le départ d'une grande galerie est malheureusement bouché par un éboulement. Nous sommes tentés de creuser dans un côté le long de la paroi mais l'endroit est tellement instable que nous préférons nous abstenir.



**Figure 17: Souterrain - L'auteur, les pieds dans le réseau inférieur**

Quelques temps plus tard, nous apprenons qu'un nouvel éboulement s'est produit et qu'un large trou en forme d'entonnoir est apparu juste devant le garage du pauvre curé qui du coup ne peut plus sortir son véhicule.

Après cet incident, nous délaissions provisoirement Crolles et avec Berthézène nous nous intéressons à la région du Touvet. Nous nous présentons devant le propriétaire d'un château qui nous reçoit avec simplicité. Après lui avoir révélé le but de nos recherches, il nous fait visiter les sous-sols du bâtiment. Nous n'y trouvons aucun départ de souterrain. Nous prenons congé et en traversant le jardin attenant à la bâtisse, nous repérons une trappe en bois de cinquante centimètres de côté. Après l'avoir soulevée, nous découvrons un vide et nous nous empressons d'y installer une échelle spéléo. Je descends à la suite de Berthézène et prend pied trois mètres plus bas. Nous nous retrouvons en plein brouillard occasionné par de la poussière en suspension. Nous avançons de quelques pas et nous nous trouvons devant deux galeries. Berthézène part du côté gauche, je pars à droite. Ma lampe électrique n'éclaire pas à plus de quarante centimètres tellement ce brouillard est épais. La poussière crisse sous mes dents. Je fais glisser ma main droite contre la paroi et avance précautionneusement. Je parcours ainsi plusieurs mètres et j'ai soudain l'impression de me trouver devant un miroir, je réalise que je suis face à Berthézène. Nous avons tourné en rond autour d'un pilier d'un mètre de diamètre, une ouverture à sa base nous permet de constater qu'il est creux. Nous réalisons que nous sommes dans un ancien réservoir d'eau et que l'eau y était puisée à l'aide de seaux descendus à l'intérieur de ce pilier. Lorsque nous refaisons surface, nos narines et notre bouche sont remplies de poussière.

Une autre aventure nous est arrivée dans la propriété d'un second château de la région. Nous avons prospecté dans un secteur rempli de ronces qui masquait une tranchée. Après nous être fauflé à travers

les épines, nous sommes parvenus devant une ouverture carrée d'un mètre de côté. Après une progression d'une vingtaine de mètres à quatre pattes, nous sommes arrivés devant deux autres conduits d'une cinquantaine de centimètres de côté. Nous nous introduisons dans celle de droite en rampant et parcourons une dizaine de mètres jusqu'à un coude à quatre-vingt-dix degrés sur la gauche. Nous rampons encore une bonne quinzaine de mètres lorsque l'un de nous déclare apercevoir une lueur dans le plafond. Il soulève une dalle, se redresse, et éclate de rire. Surpris, nous sortons chacun à notre tour par l'ouverture. Nous nous retrouvons d'un côté face à une pelouse, de l'autre contre le mur du château. Notre souterrain n'est autre que le conduit d'évacuation des eaux de pluie. Voulant sortir de la propriété par la pelouse, nous nous heurtons à une grille. Nous sommes donc contraints de ressortir de la propriété en empruntant le même chemin qu'à l'aller.

Le 28 septembre 1962, Gauthier et Lugier descendent le grand puits du Criska « quatre-vingt-quinze mètres » et s'arrêtent sur une étroiture à la cote -225.

Bilan du SGCAF pour 1962 : 37 sorties spéléo, 2 opérations de secours, et 62 sorties archéo dont 19 séances à la grotte des Chèvres, 17 séances dans le site gaulois de la Bonne conduite, 4 séances dans le scialet des Vouillants, et plus d'une dizaine de séances de prospection.

Le gros problème de notre équipement individuel est posé par nos chaussures de montagne. Les lacets de celles-ci passent dans une série de crochets avant d'être serrés par un nœud papillon. À chaque montée ou descente de puits, ces crochets s'accrochent régulièrement dans les câbles des échelles. Il faut à chaque fois demander du mou sur la corde d'assurance pour se pencher au niveau des chaussures pour les décoincer, ces manœuvres sont délicates et épuisantes. Dans ces conditions, il est dangereux d'emprunter une échelle sans être assuré par un collègue.

Eymas passe commande de chaussures de montagne à l'usine Le Trappeur. Les crochets sont remplacés par des œillets triangulaires ce qui nous soulage considérablement lors des montées ou des descentes à l'échelle.

Puisque nous devenons à notre tour des « anciens », Leroy a proposé que nous nous appelions les « Pafs » et les jeunes de l'équipe, « les Mousses ». Ce que nous acceptons à l'unanimité.

Pour fêter l'événement, nous décidons de l'arroser dans le bar de Lili. Nous lui demandons de verser un peu de chaque bouteille exposée derrière son comptoir dans un grand verre à bière. Nous baptisons ce breuvage « pafoline ». La couleur est bizarre et le goût en est tellement rebutant que nous n'en n'avalons que quelques gorgées mais qui suffisent à nous rendre euphorique. Pour ma part, n'ayant que peu de relations avec l'alcool (ne buvant que de l'eau), je sors du bar et rejoins mon vélo en titubant.

Celui-ci est posé contre un mur, ce qui me permet de l'enfourcher sans me casser la figure mais lorsque j'appuie sur les pédales, il ne bouge pas d'un poil. Un collègue un peu plus lucide que moi m'interpelle :

- Hé ! Du gland, si tu enlevais l'antivol, ton péclou il avancerait mieux.

Effectivement, une fois l'objet ôté, je peux enfin rentrer chez moi, en poussant mon vélo car je suis incapable de tenir en équilibre dessus. Nous ne parlerons plus de « pafoline ».

Une autre atteinte à ma sobriété se produit quelques temps plus tard. Nous sommes quatre à l'entrée des Cuves, après nous être équipé, nous nous préparons à y pénétrer pour une visite de la redoutée galerie Ouest en équipant les puits et installer le canot sur le plan d'eau. Une deuxième équipe doit nous rejoindre une heure plus tard. C'est alors qu'un collègue sort de son sac, une bouteille de vin rouge en précisant :

- C'est mon anniversaire.

Après la suée occasionnée par la montée du chemin chargé comme des mulets, nous ne refusons pas une petite gorgée de ce breuvage qui est légèrement frais. De gorgée en gorgée, nous vidons la bouteille.

- C'est dommage qu'il n'y en ait plus.

Miraculeusement, une autre bouteille apparaît.

- J'en ai apporté trois.

Un bruit de bouchon quittant son goulot et la bouteille passe de main en main et se vide aussi rapidement que la première.

- La troisième bouteille, j'en fais quoi ?

- Emmène-la !

C'est dans un état euphorique, chargé chacun d'un sac assez lourd que nous pénétrons dans la cavité. Les blagues fusent ainsi que les jurons adressés aux sacs qui se heurtent sans cesse aux parois et glissent des épaules. J'éprouve la curieuse sensation de marcher dans les coursives d'un navire en pleine tempête, ça tangué de tous les côtés.

Essoufflé, nous faisons une pause dans la salle Saint Bruno qui marque la fin du circuit touristique, puis nous rejoignons la grande galerie du Metro. Épuisés après avoir cheminé entre les gros blocs qui barrent constamment le passage, nous faisons une nouvelle pause. Le collègue en profite pour extraire de son sac la dernière bouteille qui aussitôt débouchée passe de main en main.

Lorsque la deuxième équipe nous rejoint, elle nous trouve assis au sommet d'un bloc de deux mètres de haut, hurlant des chansons paillardes. Aucun de nous ne chantant la même chanson, c'est une cacophonie éraillée qui s'élève dans la galerie. Je suis sûr que nous faisons rigoler Mélusine si elle nous écoute.

- Tient, bonjour, vous voulez boire un coup ?

- Vous êtes complètement ivre, qu'avez-vous fait de vos sacs ?

Après un regard vitreux autour de nous, nous nous apercevons que nous ne possédons plus qu'un sac, celui qui contenait la bouteille.

- Au voleur !

- On nous a piqué nos sacs.

- Bande d'alcooliques, vos sacs on les a ramassés tout le long du trajet.

Devant notre état, la sortie est annulée. Nous ressortons difficilement aidé par nos collègues.

Arrivé à l'extérieur, l'air frais nous dégrise.

Nous avons droit à une engueulade mérité, et penauds, nous jurons de ne plus recommencer.

Eymas passe commande en Angleterre de pontonnières (pantalon en caoutchouc étanche des pieds jusqu'à la poitrine maintenu par des bretelles) que l'on ne trouve pas en France. Du coup, les passages aquatiques deviennent un plaisir. Le seul problème est que le caoutchouc est très fragile et nous ne ressortons pas d'une expédition sans y avoir rajouté quelques trous que nous bouchons avec des rustines. L'endroit le plus exposé aux déchirures se trouve au niveau des chevilles entre la chaussure et le bas de la combinaison. Finalement nous adoptons les bottes de chantier en caoutchouc qui protègent parfaitement le bas des pontonnières et dont les semelles adhèrent très bien à la roche. De plus, sans vêtement étanche, elles permettent de marcher dans l'eau jusqu'aux mollets.

7 février 63, Carel, Lacoste, Leroy, Richaud, passent les logeuses et installent un canot au plan d'eau, ensuite, ils escaladent une cascade baptisée la cascade du poncho, parcourent une grande galerie et butent sur un siphon qu'ils baptisent le siphon des quatre. Carrel tente une escalade en vue de découvrir une ouverture au sommet de la paroi et renonce après quelques tentatives.

Revenant en arrière, l'équipe tente d'atteindre le sommet de la paroi dans la grande galerie en attachant un caillou en bout de corde dont ils se servent comme d'un lasso en espérant que le caillou se coince dans les hauteurs. L'exercice se révélant trop dangereux (pour eux et pour le caillou lorsqu'il retombe), ils renoncent. Ils baptisent l'endroit « Western Galerie » et font demi-tour.

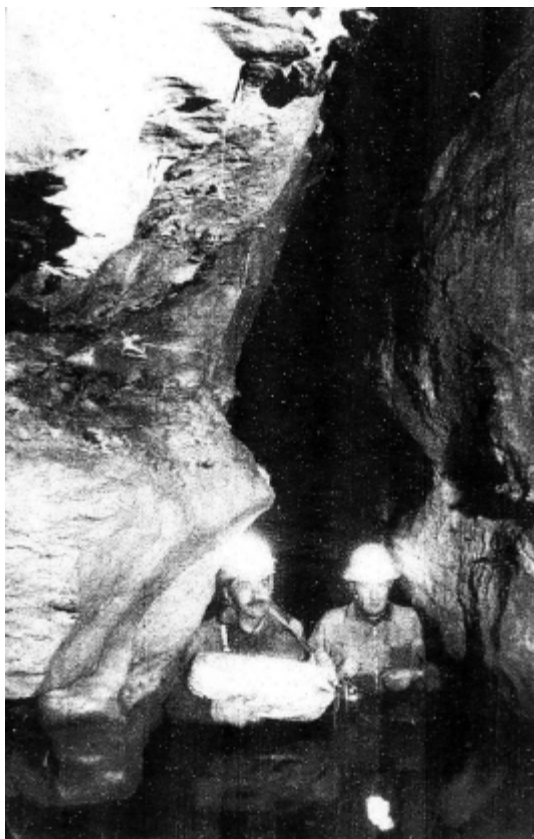


Figure 18: Passage des Logeuses (Livre – Les C de S)

Le 2 mars 63, je pénètre dans les cuves accompagné de Carel, Lacoste, Leroy ainsi que de Ducret, spéléo mais pratiquant aussi l'alpinisme. Arrivés au siphon des quatre, Ducret entame l'escalade. Il s'élève de plusieurs mètres et c'est la chute. Il s'est entaillé profondément la paume d'une main. Nous ouvrons la trousse à pharmacie qui ne nous quitte plus depuis déjà plusieurs expéditions, outre le matériel habituel, elle contient aussi plusieurs ampoules de morphine au cas où une chute entraînerait une fracture. Dans ce cas, en plus du calvaire du retour, la chatière du vestiaire, ainsi que la

boîte aux lettres empêcherait la sortie du blessé qui devrait donc tenir le coup plusieurs jours afin que ces obstacles soient agrandis.

Cette fois-ci, la blessure sera simplement pansée mais handicapera sérieusement la progression de Ducret.

Au moment où nous faisons demi-tour, Marion, un spéléo inscrit depuis peu au Sgcaf nous rejoint, il est en maillot de bain et claqué des dents. Il avait décidé de nous rejoindre seul, mais arrivé au plan d'eau, le canot étant de notre côté, il n'a pas hésité et après s'être déshabillé, l'a traversé à la nage.

Sur le chemin du retour, non loin du siphon, Leroy m'indique une ouverture, une dizaine de mètres plus hauts sur la paroi de gauche. Ce sera le but de la prochaine expédition.



Figure 19. Maho et Leroy - Affluent de St-Nizier

Le 9 mars 63, Lacoste, Carrel et moi arrivons au pied de cette paroi. Après une escalade relativement facile, nous nous engageons dans l'ouverture qui donne sur un méandre, puis, un passage bas nous

oblige à ramper dans une ancienne laisse d'eau. Le sol est recouvert de glaise bien collante, elle est fissurée en long et en large qui donne l'impression d'un carrelage gluant que nous baptisons aussitôt « Le Beurre ». Nous y découvrons un squelette de chauve-souris, ce qui prouve une liaison ancienne avec la surface. Lorsque nous sortons de cet endroit, nous sommes recouverts de glaise des pieds à la tête et tombons sur un laminoir. La progression allongée puis courbée est assez pénible, ensuite il s'agrandit en hauteur et donne sur un endroit ensablé qui débouche en surplomb au milieu d'un canyon. Le bruit de la rivière retrouvée qui coule une dizaine de mètres plus bas nous emplit de joie.

Nous décidons de retourner au plan d'eau pour y récupérer du matériel ainsi que le canot qui pourrait peut-être resservir, nous passons une deuxième fois à plat ventre dans Le Beurre.

Après nous être chargés de 20 mètres d'échelle dans un sac et 40 mètres de corde, nous dégonflons le canot et ainsi chargés, nous repassons une troisième fois dans Le beurre. Lorsque nous parvenons au balcon, nous ressemblons à des statues de sable. Après avoir planté deux pitons, nous y accrochons échelles et corde. Carrel et Lacoste descendent tour à tour et je reste au sommet du balcon pour leur envoyer le canot que je regonfle au cas où ils en auraient besoin. Leur absence s'éternisant, je m'allonge dans le canot et somnole en grelottant. À leur retour, je les assure pour leur remontée à l'échelle. Ils me décrivent aussitôt leur découverte. En aval, ils ont buté sur un siphon qui est sûrement celui de la salle des Quatre, en amont ils se sont arrêtés au pied d'une cascade de quelques mètres de hauteur, l'escalade leur paraissant difficile. Puis, nous faisons demi-tour, cette expédition a duré encore une douzaine d'heures.

Il est évident qu'un camp de base devient indispensable.

Louis Eymas nous avait confié un thermomètre d'une grande valeur afin de faire plusieurs relevés de température à différents endroits du réseau.

Lors d'un arrêt dans la salle à la sortie de la chatière Maho, nous avons déballé ce fameux thermomètre et nous nous sommes aperçus

qu'il n'avait pas résisté au trajet sportif que nous lui avons imposé. En clair, il était cassé. Nous l'avons déposé dans un coin de cette salle qui aussitôt a été baptisé « Salle du Thermomètre ».

C'est l'endroit idéal pour notre futur camp de base.

La préparation du matériel et de l'installation du camp en vivres et couchages est méticuleusement préparée pour une durée de trois jours. La veille du jour-J, il est prévu que les mousses portent les nombreux sacs le plus loin possible dans le réseau (nous espérons jusqu'au puits Lavigne).

Le jour-J, 16 mars 1963, nous pénétrons dans les cuves pour le portage jusqu'au thermomètre, nous sommes 7 et en pleine forme, 5 minutes plus tard, arrivés à la salle St-Bruno, fin du circuit touristique, nous y trouvons empilés 22 sacs.

Notre moral baisse d'un cran, après avoir râlé contre les mousses qui heureusement étaient absents, nous entamons le trajet avec trois sacs chacun plus un que nous nous passons à tour de rôle.

À chaque escalade ou reptation, il est impossible de porter 3 sacs à la fois, c'est donc une chaîne pratiquement ininterrompue qui rythme notre progression.

Le trajet jusqu'au thermomètre est un long calvaire, nous mettons 12 heures pour effectuer un trajet que nous parcourons habituellement en 4 heures.

Lorsqu'épuisés, nous parvenons à la salle du Thermomètre, nous prenons un long repos. Puis, nous décidons de prendre un bon repas. Dans l'amoncellement des sacs, nous trouvons difficilement un réchaud et une grande gamelle, puis, nous ouvrons un des sacs qui contient des conserves et avons la surprise de découvrir que plus aucune boîte ne comporte d'étiquette, celles-ci forment un magma gluant au fond du sac, c'est la même chose dans chaque sac.

C'est donc au hasard que nous ouvrons les conserves, comme nous n'avons qu'un récipient, nous mélangeons les boîtes ensemble.

Si les raviolis s'accordent à la limite avec le cassoulet, la choucroute ne s'accorde avec aucun de ces deux aliments, mais affamés comme nous sommes, nous absorbons le tout sans rechigner, ensuite, nous

rangeons le contenu des sacs dans un coin de la salle et nous prenons le chemin du retour.

Le 17 mars 1963, au scialet des Vouillants, les fouilles ont lieu dans le fond de la faille. L'endroit très exposé est dangereux, des pierres heureusement de faible dimension se détachent sans arrêt et nous frappent le casque et les épaules. Par contre, nous surveillons constamment les gros blocs instables de plusieurs kilos au-dessus de nos têtes, il nous serait difficile de les éviter.

Nous nous relayions entre le fond et la surface. C'est à mon tour d'actionner le treuil. Lorsque le seau rempli de terre et de cailloux arrive au bord du scialet, un collègue attrape l'anse et j'ôte le cran de sûreté de la manivelle. Malheureusement, le seau étant trop lourd, l'anse lui échappe des mains et le seau retombe dans le puits. Résultat, la manivelle me revient en pleine figure. Sonné, je titube, le sang pisse de mon nez. À quelques centimètres près, mon crane éclatait. Les collègues me transportent immédiatement chez un médecin. Après m'avoir ausculté, il diagnostique une belle fracture du nez au raz du crâne. Il me faudra passer une radio. Il me questionne.

- Coup de poing ?

- Non, manivelle.

- Les bagarres c'est dangereux.

Trop sonné pour engager un dialogue, je le quitte avec un tube de pommade « pour boxeur » m'a-t-il précisé en rigolant.

Je m'en tire avec un pif énorme et deux magnifiques coquards. Depuis, je ronfle toutes les nuits.

La semaine suivante, je pénètre de nouveau dans les Cuves, accompagné de Lacoste, Chavrier et un nouveau, l'expé doit durer deux jours. Le temps est à la pluie, la galerie des Enfers commence à se mettre en charge.

Perconte et Leroy doivent nous rejoindre quelques heures plus tard.

Le trajet de l'entrée jusqu'au thermomètre est équipé, nous ne portons plus que nos sacs de couchage et une grosse recharge de carbure.

Au Vestiaire, nous passons de justesse le passage bas qui donne accès à la rivière des Benjamins. Les Cuves sont en crues. Une escalade de quelques mètres d'habitude à sec est rendue difficile par une cascade qui tombe à cet endroit.

Sur le parcours, avant la salle Laforge, nous avons la surprise de voir l'eau sortir avec puissance d'un boyau que nous prenions pour une perte. (La semaine suivante, Carrel, Lacoste, Leroy et moi nous rendons sur les lieux alors que le débit de la rivière a retrouvé son niveau normal. L'endroit est tellement étroit que nous sommes obligés de nous dévêtir pour le franchir. Plusieurs mètres plus loin, nous découvrons une petite salle remplie d'éboulis en forme d'entonnoir se terminant en trémies infranchissable, le tout recouverts de boue. Nous baptisons l'endroit « galerie des Pin-up »). Plus loin, la rivière gronde plus que d'habitude, l'arrivée dans le réseau fossile qui mène à la chatière Maho nous soulage. Arrivés salle du thermomètre, nous installons nos couchages le plus confortablement possible dans le sable.

Lacoste choisit un endroit au fond de la salle du thermomètre. Nous allons sombrer dans le sommeil quand Lacoste nous informe qu'il entend des grattements dans le sable. Pour ne plus être dérangé, il nous rejoint et s'installe de notre côté. Nous supposons qu'un mince filet d'eau circule sous le sable en faisant bouger celui-ci ou que nous avons involontairement amené une bestiole dans un de nos sacs et qui creuse son terrier.

(Une autre énigme nous est révélée par Pouteil-Noble quelques temps plus tard car lors d'un bivouac à cet endroit, il a entendu des sifflements à intervalles réguliers. Au début, nous plaisantons en prétextant qu'il ne peut s'agir que de cris poussés par Mélusine. Ce n'est qu'en explorant le réseau sous la salle du Thermomètre que nous découvrons l'origine de cette énigme. Après avoir descendu plusieurs puits, nous arrivons dans une galerie assez large et haute. À

cet endroit, le sifflement est puissant. Nous repérons une ouverture au sommet de la paroi que nous escaladons aussitôt. Elle débouche sur une énorme marmite. À mi-hauteur de celle-ci, un jet d'eau puissant jaillit pendant quelques secondes d'un trou d'une vingtaine de centimètre de diamètre en provoquant un sifflement qui résonne à cet endroit à intervalles réguliers.



**Figure 20. C.deS. Camp du Thermomètre  
(à gauche Chavrier, au fond Maho et Lacoste)**

Nous organisons un coin cuisine, et la découverte d'une faille dans un côté de cette salle qui donne 2 mètres plus bas sur une poche d'eau nous servira de WC.

Pour un camp de base, le confort est total.

D'office, nous désignons le nouveau comme volontaire pour la corvée d'eau, tâche dont il s'acquitte avec célérité.

Un peu trop même, car il n'y a pas d'eau courante à proximité.

L'un de nous s'en étonne et lui pose la question :

- La flotte, tu vas la chercher où ?

Et le nouveau nous décrit le trajet qu'il suit pour atteindre l'eau.

- Je descends par là et je tourne à droite, quelques mètres plus loin il y a un boyau qui va par là et qui donne sur une laisse d'eau.

La couleur orangée de notre éclairage au carbure nous empêche de voir si nos visages ont changé de couleur mais nous venons de comprendre que l'endroit qu'il désigne se trouve pile sous la faille qui nous sert de WC.

L'un de nous ne peut s'empêcher d'ironiser.

- Ça explique le petit arrière-goût acidulé du café.

Quelques heures plus tard, Leroy et Perconte nous rejoignent. Lorsqu'ils ont voulu pénétrer dans les cuves il pleuvait et le passage des enfers siphonnait. Ils ont été obligés d'attendre quelques heures la décrue pour passer.

Nous leur proposons un peu de café qu'ils avalent sans sourciller. Il n'y a pas de raison qu'ils n'en profitent pas puisque nous sommes dans la même galère.

Après s'être restaurés, nous prenons le chemin qui nous mènera jusqu'à la cascade (qui sera baptisée plus tard, La cascade sans nom) après le balcon qui avait arrêté Carrel et Lacoste. Le problème de Leroy ce sont ses lunettes. Après le passage du Beurre et le sable du Balcon, il est transformé comme nous en statue de sable, mais en plus, les verres de ses lunettes sont rendues opaques par la glaise et le sable. Il n'a d'autre ressource que de les lécher pour les nettoyer.

Par prudence, nous avons récupéré quelques éléments de tuyau à la salle du Mât. Après avoir descendu le balcon, nous remontons la rivière entrecoupée de deux larges bassins délicats à franchir, alimentés chacun par une petite cascade. Nous arrivons sur une petite plage de sable et de galets qui paraît accueillante pour un bivouac mais trop près de la rivière qui pourrait poser problème en cas de crue. Nous parvenons enfin au pied de la cascade d'à peine dix mètres de hauteur qui vient s'écraser sur de grosses dalles. Nous avons bien fait d'amener de quoi faire un mât car l'escalade paraît impossible. Au sommet, la galerie continue, mais une grosse cascade

tombant du plafond barre le passage et nous oblige à la traverser en courant. Après cet endroit, le débit de la rivière est moins important. Après un parcours relativement facile, nous arrivons dans une salle. Au sommet d'une paroi, à une dizaine de mètres de hauteur, deux ouvertures de galerie identiques, l'une à côté de l'autre, laisse tomber chacun une cascade. L'endroit est baptisé La Double Cascade. Le mât qui nous a servi à franchir la cascade précédente étant trop court, nous rebroussons chemin.

Au retour, entre la chatière Maho et le Dièdre, dans la galerie basse de ce réseau fossile, je rampe derrière François Perconte. Il pousse son sac devant lui alors que j'ai accroché l'anse du mien à une de mes chevilles et le traîne derrière moi. J'ai le visage près des semelles de mon collègue lorsqu'elles disparaissent brusquement dans un bruit de chute. Il est tombé dans une grande marmite qui barre les trois quart du passage. C'est sûrement en voulant rattraper son sac qu'il a été déséquilibré et l'a suivi dans sa chute. Inquiet, je regarde dans le trou et aperçois François allongé sur le sol en gémissant deux mètres plus bas. Je le rejoins, persuadé qu'il s'est tordu le cou. Contre toute attente, après une chute de deux mètres la tête la première, je n'arrive pas à comprendre comment il s'est foulé une cheville. Aidé des collègues, nous le ressortons du piège. Pour lui, avec une cheville foulée, son retour vers la surface se transforme en calvaire.

Quelques jours plus tard, un article paraissant dans Le Dauphiné Libéré sous le titre « Expédition Mélusine » relate nos exploits. Cette appellation désignera nos futures expéditions.

Un dimanche, de retour d'une expédition vers le fond des Cuves, je m'affale dans mon lit vers minuit. Peu après, ma mère m'informe que monsieur Eymas veut me parler. Je le rejoins dans le couloir. Il me demande aussitôt si je n'ai pas croisé les mousses dans la grotte lors de notre retour du fond. Il précise :

- La mère de l'un des jeunes, madame G. complètement affolée me harcèle au téléphone et menace de porter plainte si je ne lui rends pas son fils.

Le bar de Lili étant fermé, je n'ai pas pu consulter le cahier de sortie. Pour ma part, je suis certain qu'ils se sont rendu dans la galerie Ouest devenue leur terrain de jeu après celui de la galerie Est. Sur le chemin du retour, nous avons déséquipé le puits Lavigne pour éviter que les chutes de pierres n'abîment l'échelle. À tous les coups, ils sont coincés en bas.

Eymas me demande si je veux bien y retourner accompagné d'un collègue. J'accepte, même seul, j'y aurais été.

C'est donc en renfilant nos combinaisons trempées sur des sous-vêtements secs que nous pénétrons de nouveau dans les Cuves pour un mini- sauvetage. La fatigue se fait sentir, habitué au trajet, nous progressons comme des automates.

Arrivés au puits Lavigne, les appels des mousses nous rassurent. Nous rééquipons le puits et les remontons les uns après les autres en les assurant ferme. Si l'un des parents n'avait pas donné l'alerte, ils auraient poireauté encore de nombreuses heures. C'est au dernier moment qu'ils avaient décidé de faire une visite dans la galerie Ouest mais n'avaient pas prévu que nous déséquiperions le puits Lavigne à notre retour. Il nous explique qu'en attendant, ils ont érigé une pyramide contre la paroi avec des cailloux et se sont élevés d'au moins un mètre cinquante. Ils ne leur restaient plus que neuf mètres avant d'atteindre le surplomb. Tâche impossible mais qui a eu le mérite de les réchauffer. L'aventure se termine le lundi matin. Quelques heures de sommeil et je prendrais le chemin du Centre, heureux d'être dispensé de gym.

Chez Lili, nous avons récupéré des affiches vantant les mérites de certaines boissons ou représentant un prochain spectacle musical ou théâtral ainsi qu'une tôle sur laquelle et peint le visage d'une femme pour décorer le secteur du thermomètre. Lors du trajet, la tôle s'échappe d'un sac et tombe dans un méandre étroit surplombant la rivière des Benjamins. Cet endroit est aussitôt baptisé « La femme en

tôle ». Nous appliquons les affiches contre les parois humides d'un endroit que nous baptisons « Salle des Affiches » juste avant la galerie des marmites. Quelques temps plus tard, le papier a disparu mais l'encre est restée. Cela donne l'impression qu'un artiste a peint directement sur la roche.

Dans un coude de la galerie basse, avant d'arriver à la Chatière Maho, nous avons la surprise de découvrir une tige d'une dizaine de centimètres de hauteur terminée par une feuille, le tout d'un blanc laiteux. Elle prend racine dans le sable et traverse une petite boule de moisissure. Une graine a du s'échapper d'un des nombreux sacs que nous avons trimbalés devant cet endroit. Elle disparaîtra quelques temps plus tard.

Entre la cascade Jacqueline et la salle des trois, nous avons installé un bivouac sur une petite plage ensablée dans un coude de la rivière.



Figure 21: La fameuse affiche Cuves de Sassenage (Livre – Les C de S)

Nous avons fixé un fil d'étendage pour nos vêtements et dans le sable, nous avons modelé le corps d'une femme avec tous ses charmes et l'avons baptisée « La Dame des Sables ».

À chaque fois que nous parvenons à cet endroit, il est de coutume d'honorer (fictivement) cette dame. Malheur à celui trop entreprenant qui abîmerait la sculpture, il serait aussitôt contraint de la remettre en état. Lorsque Jacqueline fait partie de l'expédition, elle nous regarde d'un œil à la fois amusé et réprobateur.

Mélusine, elle, doit être effarée.

Leroy et moi avons décidé de parfaire l'entraînement des mousses en leur proposant de descendre un puits de 50 m dans le Vercors. Le scialet Mazzeloni situé à proximité de la route du col du Mont Noir dans le massif des Coulmes est parfait pour cet exercice. Le vingt et un avril 1963, après avoir passé la nuit dans une grange du hameau de Rencurel, nous voici à pied d'œuvre. Une pierre lancée dans le vide s'écrase sur un névé cinquante mètres plus bas sans avoir touché les parois.

Nous équipons le puits en échelles et une corde de cent mètres posée en double pour la descente en rappel, une autre corde de cinquante mètres pour assurer les mousses lors de leur descente.

Nous avons pris soin de mouiller ces cordes pour éviter les brûlures sur l'épaule et dans les mains.

Je descends le premier en rappel, en plein vide c'est un régal. Je prends pieds sur le névé, à part notre caillou, il n'y a aucune autre trace sur sa surface blanche. Malgré cela, je préfère prudemment me plaquer contre la paroi après m'être désencordé et hurlé un retentissant « GO ».

Le temps passe et rien ne se produit, la corde reste immobile. Enfin elle finit par s'agiter et à ma grande surprise, c'est Leroy qui me rejoint. C'est lui qui devait assurer les jeunes à leur descente ainsi que leur remontée et la mienne. Heureusement, il avait amené son équipement individuel.

Il m'explique que malgré ses paroles rassurantes qui ont fini par se transformer en engueulade, les mousses, impressionnés par le vide,

ont refusé de descendre. Après avoir fait le tour de la base du puits pour vérifier qu'aucune ouverture ne s'y trouve, j'entame la remontée assuré par les jeunes en espérant qu'ils se souviennent des manœuvres de corde. Arrivé à la surface, je m'abstiens de les engueuler, je préfère les féliciter d'avoir gardé la corde d'assurance tendue tout le long de ma remontée. Il est évident qu'en plein jour le vide les a impressionnés. Nous aurions dû choisir un puits dans une grotte ou à la place du vide, on ne voit que le noir. Ce n'est que partie remise.



Figure 22. Montée à l'échelle



Figure 23: Descente du Scialet de Malaterre



**Figure 24. Entraînement - Scialet de Malaterre**

Toujours dans le massif des Coulmes, nous faisons une visite dans la grotte de Prélétang. Ancien repère d'ours des cavernes (ursus spelaeus).

Connue depuis longtemps, elle a été fouillée épisodiquement par des amateurs de crâne d'ours.

Cette grotte se développe sur environ trois cent mètres et des fouilles méticuleuses y ont été effectuées par Paul Lequatre dès 1956 sur la longueur de la cavité. Il met à jour d'innombrables ossements d'environ sept cent ours. Il pense qu'il doit y en avoir un millier.

Dans certaines couches, il trouve des silex taillé et à une centaine de mètres de l'entrée, du charbon de bois.

La roche par endroit est polie par le passage des animaux et recèle de nombreuses griffures.

Pour parfaire les manœuvres d'échelle et de corde, Leroy cherche un gymnase dont le plafond atteint environ dix mètres ce qui nous permettra de nous entraîner par n'importe quel temps. Malheureusement, il ne trouve aucun local dont le plafond excède cinq mètres. Nous nous rabattons sur une ancienne carrière dont le chemin qui y mène part de la route de Clémencière. On n'y trouve d'énormes blocs permettant de s'essayer à l'escalade. Une falaise d'une trentaine de mètres permet l'entraînement de la descente en rappel et la remontée à l'échelle. Les Chasseurs Alpains viennent s'y entraîner aussi. Ils descendent en rappel simple assuré d'en haut. Notre jeu consiste à installer notre corde non loin de la leur et de descendre en rappel façon spéléo à toute vitesse et de nous arrêter au niveau du pauvre soldat descendant en saccade de dix centimètres à chaque foi. Une boucle sur la corde nous immobilise et calmement, nous allumons une cigarette, en tirons quelques bouffées et continuons notre descente à la limite de la chute libre sous les yeux effarés des gradés surveillant l'exercice. Arrivé au sol, nous nous encordons et remontons à l'échelle alors que le pauvre bidasse n'en est qu'à la moitié de la descente. Les parois fissurées permettent l'entraînement en escalade artificielle. C'est un plaisir de planter un piton et d'entendre le son qu'il dégage lorsqu'il s'enfoncé

correctement. La roche sèche est différente de celle des cavernes compacte et humide. De plus, l'escalade en libre répond à une règle stricte, progresser en ayant toujours trois points d'appuis alors qu'en spéléo tout le corps sert à progresser, peu importe le nombre de point d'appui. Notre technique s'apparente plutôt à celle de la sangsue (coller contre les parois façonnées par l'eau, humides, glaiseuse). Mais le meilleur entraînement reste le cheminement dans les classiques souterraines.

Une dizaine de séances de désobstruction a eu lieu dans le méandre Aldo qui s'ouvre dans une barre rocheuse et domine la rive droite du Furon avant d'arriver au barrage d'Engins. Il pourrait communiquer avec le réseau des Cuves de Sassenage. J'y ai participé à trois séances. On s'enfile dans le méandre dont le sol est légèrement en pente. Un rétrécissement et il est comblé par un bouchon d'argile et de cailloux presque aussi dur que du béton. L'étroitesse de l'endroit ne permet pas de grands mouvements pour creuser. C'est surtout à la barre à mine et à la pelle américaine que nous œuvrons. Pour compliquer le tout, une marre se forme souvent à cet endroit et nous fait patauger dans la boue.

À la dernière séance, nous utilisons de l'explosif. Nous venons juste d'allumer la mèche lente lorsque sur l'autre versant du Furon, un convoi d'officiels composé de trois DS noire, deux motards à l'avant et deux autres à l'arrière empruntent la route du Vercors. Il est trop tard pour tenter d'éteindre la mèche. L'explosion résonne à l'extérieur comme un coup de canon. Le convoi s'est arrêté, les motards cherchent l'endroit d'où est partie l'explosion. Avec nos combinaisons en toile kaki recouvertes de boue, dissimulé par les broussailles, ils ne nous repèrent pas et poursuivent leur route. L'explosif a légèrement entamé le bouchon. C'est la dernière fois que ce méandre reçoit notre visite.

Nous encadrons plusieurs collectives en particulier des jeunes du CAF à Bournillon à Gournier ainsi qu'à la grotte Favot et aux Cuves de Sassenage.



**Figure 25. C de S. La boîte à lettres**



**Figure 26. L'auteur - Grotte de Lans**

Nous entamons des prospections à Génieux et à la dent de Crolles.

1963 voit aussi la naissance du CDPA (centre de documentation de préhistoire alpine) dirigé par Aimé Bocquet ainsi qu'un ouvrage écrit par Bocquet sur la nécropole de Saint Paul de Varces.

Le bilan de cette année est de 34 sorties spéléo, 60 sortie archéo et 1 sauvetage. (Goule de Foussoubie).

C'est Jacques Leroy qui va relancer notre intérêt pour les souterrains. Il a pris contact avec une personne ayant trouvé un trésor dans sa cave ainsi qu'un départ de souterrain. Le problème est que l'endroit se situe dans la Drome. Le temps étant maussade donc peu propice aux explorations souterraines, nous décidons de nous y rendre. Après plus d'une centaine de kilomètres dans la DS break de Leroy, nous arrivons dans un village et prenons contact avec le découvreur de trésor. Ce dernier nous accueille chaleureusement et nous présente sa famille. Après un petit verre, il nous fait descendre dans sa cave et nous montre une niche dans un mur. Il y a trouvé une poterie contenant des pièces de monnaies anciennes dont certaines étaient en or. Une ouverture au ras du sol d'environ un mètre de diamètre donne sur un boyau qu'il a étayé avec des planches disposées en triangle. Chacun à notre tour, nous nous enfilons dans l'ouverture et rampons une dizaine de mètres avec l'angoisse que les planches sous la pression de la terre ne se rabattent sur nous. Le conduit se termine sur un bouchon de terre caillouteuse. Le propriétaire est persuadé que le souterrain rejoint les ruines d'un château situé à plusieurs kilomètres d'ici. Nous pensons que c'est lui qui creuse son souterrain imaginaire.

Lorsque nous remontons de la cave, une bonne partie du village est réuni chez lui, il y a des gens jusque dans la rue. Notre arrivée n'est pas passé inaperçue. Un gamin fend la foule et nous informe que monsieur le maire désire nous entretenir. Ce dernier nous accueille dans son bureau. Ayant appris que nous étions spéléologues, il a une proposition étonnante à nous faire.

Au cours de la dernière guerre, les Allemands ont bouché le puits du village en y déversant des tombereaux de roche pour empêcher les

maquisards d'y puiser de l'eau. Le village est alimenté par des citernes. Il n'a trouvé aucune entreprise pour tenter de le déboucher (le tarif demandé étant sûrement trop élevé pour la commune), les gars de la voirie n'osent pas y descendre. Monsieur le maire suppose que nous nous n'aurions pas peur d'y faire les travaux nécessaires et il mettrait tous les moyens mécaniques et humains à notre disposition en surface. De plus, nous serions logés et une prime conséquente nous serait versée à la fin des travaux.

L'offre est alléchante et l'aventure serait digne d'un feuilleton télévisé. Malheureusement, si effectivement nous serions capables de descendre et d'œuvrer dans le puits, le travail serait de trop longue haleine et nous serions trop loin de Grenoble pour réaliser nos projets d'exploration souterraine. C'est donc à regret que nous refusons cette proposition.

Quelque temps plus tard, nous ferons une découverte dans ce même département.

Lors de la visite d'un château en ruine, nous empruntons un chemin tracé dans une pente. Nous longeons un mur en pierre de taille d'environ trois mètres de hauteur et vers son sommet je remarque qu'il manque quelques pierres. Une escalade et je découvre une ouverture qui donne dans un vide. Je réclame une lampe électrique qu'un collègue m'envoie et je me faufile dans l'ouverture. Je me retrouve au sommet d'une salle de plusieurs mètres de hauteur. Je prends pied sur un sol dur. Une grande banquette est taillée dans la roche (sûrement du gré) et au-dessus, un alignement horizontal de niches d'une vingtaine de centimètres de hauteur est creusé dans la roche, il y en a une bonne dizaine. Les collègues me rejoignent et nous remarquons deux cercles d'un mètre de diamètre chacun creusés dans le sol. Ils sont recouvert de briques rouges. Intrigué, nous ôtons les briques d'un cercle et tombons sur du sable. Un collègue ressort chercher une pelle américaine qui se trouve dans son sac et nous la ramène. Nous creusons et très vite, nous découvrons un crâne humain. Continuant de creuser, nous mettons à jour le squelette qui nous indique que le défunt a été inhumé assis, la tête

reposant sur ses genoux. À ses pieds, une poterie contient des résidus noirs. Nous creusons dans l'autre cercle mais le trou est vide. Nous rebouchons les deux trous et lors de mon escalade du mur pour ressortir, quelque chose bouge entre deux pierres au ras de mon nez. Mon éclairage me révèle un scorpion que je décide de garder en le faisant glisser dans une boîte d'allumettes. Il est de petite taille et de couleur marron clair.

De retour à Grenoble, nous relatons notre découverte au responsable de la section archéo de notre club. Il nous apprend que cette région est très riche en vestiges et que lui-même y a découvert un tumulus laissant apparaître des tessons de poterie et des ossements humains à travers les cailloux.

De retour chez moi, je dépose négligemment la boîte d'allumettes sur la table et range mes affaires lorsque les cris de ma mère m'indiquent qu'elle a ouvert la boîte d'allumettes.

Après la chatière Maho, le nouveau réseau se dirige dans la direction de Saint-Nizier. À partir de la cascade Jacqueline, nous remontons une rivière. Celle-ci porte tout naturellement le nom d' « affluent de Saint- Nizier ».

Nous sommes encore loin de ce village et sur le trajet supposé de l'affluent se trouve le scialet de Saint- Nizier qui s'ouvre non loin du Pas du Curé qui enjambe le Furon.

Déjà dans les années 1850, un géologue nommé Lory pense que les eaux qui sortent des Cuves de Sassenage proviennent du plateau qui s'étend vers le sud jusqu'au village de Saint- Nizier.

En 1899, Spélunca signale l'existence d'un puits à l'extrémité de ce plateau. En février de cette même année, Fonné accompagné de trois compagnons descend dans ce puits dans lequel se jette un ruisseau et atteint la profondeur de 35 mètres et constate que le puits est bouché.

En 1963, nous descendons dans ce scialet d'une trentaine de mètres et arrivons sur des branchages. Un cadavre de vache en pleine décomposition dégage une odeur pestilentielle qui empêche toute désobstruction.

Nous colorons le ruisseau qui se jette dedans avec de la fluorescéine après avoir placé des capteurs à la source Mayousse (ancien captage), aux Cuves de Sassenage ainsi qu'à la résurgence de la Tréfforine sans aucun résultat.

Le dimanche 3 juin 1963, cinq spéléos expérimentés pénètrent dans la Goule de Foussoubie dans la commune de la Bastide de Virac en Ardèche. Ils doivent en ressortir lundi midi maximum. Une pluie torrentielle s'abat sur la région dans la nuit de dimanche à lundi. À 22 heures le lundi, ils ne sont pas ressortis. L'alerte est déclenchée et les opérations commencent vers 5 heures du matin. Le niveau des eaux empêche toute pénétration dans la Goule. (300l/s lundi, 3000l/s le mardi après-midi).

Le 6 juin, le plan ORSEC est déclenché.

Cinquante bidons étanches contenant vivres, éclairages et messages sont largués dans le courant.

Des pompes essaient de diminuer le débit du torrent qui se précipite dans la grotte. Un barrage a été édifié.

Le 7 juin, la décrue commence.

Le 8 juin, trois spéléos vivants sont retrouvés et évacués.

Le 18 juin, une expédition pénètre dans la Goule pour retrouver les deux spéléos manquants. Leurs corps sont remontés en surface.

Parmi les nombreux sauveteurs, Jean Lavigne et Aldo Silanoli du Sgcaf, Aldo participe à la recherche et à la remontée des corps. Il en revient particulièrement éprouvé.

Le 3 juin 1963, après avoir récupéré de nouveaux tuyaux à la salle du Mât, nous les trimbalons pendant des heures jusqu'à la double cascade. Après assemblage, nous fixons une échelle à l'extrémité de ce mât et le dressons jusqu'à l'ouverture de gauche d'où le débit de l'eau qui en sort est le plus fort.

Lacoste monte le premier et disparaît dans la galerie. Quelques instants plus tard, il réapparaît pour nous indiquer que « ça continue » et disparaît de nouveau. Leroy monte à son tour et je lui emboîte le pas. Deux plans d'eau barrant la galerie quelques mètres

plus loin m'obligent à un bain de pieds, ensuite un toboggan m'amène dans une galerie pas très large dans laquelle j'avance assez vite. Mes collègues doivent être loin devant. D'un coup, je me rejette en arrière. Tout d'abord, j'ai cru déboucher de nuit en pleine falaise. Devant moi, le noir total, à mes pieds, un éboulis se perd dans l'obscurité. Je m'attends à apercevoir des sapins avant de réaliser que je viens de déboucher dans une immense salle.

À ma droite, assez loin, au sommet d'un éboulis contre la paroi, j'aperçois les lumières de mes deux collègues. Ce qui me confirme l'immensité de cette salle.

Fonçant dans leur direction, je perçois un bruit de cascade. Après avoir grimpé sur une vire, nous nous arrêtons devant un réseau fossile. Après avoir fait demi-tour, nous faisons le compte rendu de notre « première » au reste de l'équipe qui nous attendait au pied de la double cascade. Puis, euphorique, nous prenons le chemin du retour.

Dans l'année 1963, je participe à une expédition de pointe dans la Combe de Fer située après le village de Corrençon dans le Vercors. Le problème est que j'ai passé une nuit blanche à papoter avec des collègues. Je pénètre dans la cavité en n'ayant pas trop la forme.

Après une descente relativement facile, j'arrive à la cote -90, ensuite une série de puits dont l'un de 45mètres suivi d'un autre de 50 mètres. J'ai souvenir d'une sévère étroiture dans un méandre où il faut vider ses poumons pour la franchir. Encore une série de puits. Arrivé au sommet d'un puits de 50mètres vers la cote -290, j'ai le coup de barre. Je préfère m'arrêter là. Je vais rester à cet endroit plus d'une dizaine d'heures dans un air glacial.

Lorsque l'équipe de soutien arrive, je suis debout, incapable de bouger, je ne tremble même plus depuis longtemps. Constatant l'état dans lequel je me trouve, la pharmacie est sortie et j'avale quelques cachets vitaminés. Je reprends vie après avoir été secoué et frotté.

Peu de temps après, l'équipe de pointe est de retour et nous entamons la remontée qui me réchauffe un peu. Nous mettons un temps infini pour franchir l'étroiture, le sol étant en pente, il est difficile de

s'aider avec les pieds. Les jurons fusent. Parmi nous, un nommé Mantovani qui deviendra le propriétaire exploitant des célèbres grottes de Choranche. Nous sommes assurés dans les grands puits et les manœuvres de corde sont interminables. Au sommet du puits de 50, un spéléo nous accueille avec une gamelle de café brûlant posée sur un réchaud.

Arrivé à l'extérieur, je suis complètement vidé, le méga coup de pompe. Tout me paraît gris, je ne capte pas les paroles des collègues. Je n'ai envie de rien, tout m'indiffère. Ce n'est qu'arrivé à Corrençon que je reprends un peu mes esprits.

C'est la première fois que je ressens un tel vide intérieur.

Michalet, fils d'un pharmacien habitant au Sappey en Chartreuse, nous déclare connaître une grotte dans le massif de Chamechaude. Après être monté de Grenoble en mobylette, nous sommes hébergés chez le curé du village. Après un repas varié nous laissant le choix entre cassoulet, ravioli, choucroute, le brave homme nous projette des images sur un drap faisant office d'écran. Ce sont des dessins que les enfants de la paroisse ont peints sur un papier transparent. Ce qui donne sur l'écran des taches de couleurs variées dont les formes sont laissées à notre imagination.

Le lendemain, après une longue marche d'approche, nous arrivons dans un secteur appelé Les Jardins. Sur une vire, nous nous retrouvons devant l'ouverture ronde d'une grotte. Sans matériel, en s'éclairant d'une lampe de poche, nous finissons par nous arrêter devant un puits. J'ignore le nom de cette grotte et si une suite a été donnée à notre reconnaissance.

Lors d'une expédition en direction du fond des Cuves, Peyrard a tenu à nous accompagner. Depuis notre sortie en 1961 à la grotte de Lans, dans laquelle il nous a guidés, nous ne l'avons côtoyé que lors de fouilles archéologiques mais plus dans les cavernes. Comme il est plus ancien que nous et semble motivé, nous acceptons qu'il participe à cette sortie.

Arrivé au sommet du puits Lavigne, une demi-douzaine de nos collègues la déjà descendu. Nous ne sommes plus que trois. Avec Valla, nous regardons Peyrard se préparer pour la descente en rappel. Il enfile son baudrier, passe la corde dans le mousqueton, puis sur son épaule, et entame la descente dans la première partie incliné du puits sur une dizaine de mètres. Nous n'avons pas remarqué qu'il avait fixé son sac sur le même mousqueton dans lequel passe la corde. Il descend en traînant son sac entre les jambes, celui-ci racle le sable et déclenche une avalanche de cailloux. Arrivé au surplomb, son sac bascule d'un coup dans le vide et le déséquilibre lui faisant lâcher la corde. Nous percevons le bruit mat de son corps lorsqu'il atterrit sur les cailloux dix mètres plus bas. Aussitôt, les collègues nous crient :

- Accident, ne bougez plus !

Après un long moment, nous entendons le « GO » qui nous autorise à les rejoindre.

Je descends à la suite de Valla et m'arrête au surplomb pour regarder en bas. J'aperçois mes collègues qui font un cercle autour d'un corps. Ils l'ont déposé à l'écart de la base du puits.

Lorsque je les rejoins, j'aperçois Peyrard le visage en sang et une grosse bosse au front. Je m'informe :

- Il est mort ?

- Non, il a eu du pot, il est tombé sur son sac. Il s'est juste pété l'arcade sourcilière.

Un collègue me remet un flacon de rhum provenant de la boîte de pharmacie.

- Bois un coup et fait circuler.

- C'est pour le blessé.

- Les blessés ne doivent pas boire d'alcool.

Peyrard finit par se relever. Il est un peu sonné, mais désire continuer.

Nous reprenons le chemin vers le fond.

Arrivé à la cascade Jacqueline, malgré nos encouragements, il refuse de sauter l'enjambée Carrel.

Comme l'expédition va durer encore de nombreuses heures, Lacoste décide de le raccompagner jusqu'à la sortie et de nous rejoindre ensuite. Lorsqu'il nous retrouve, nous sommes sur le chemin du retour.

Le temps étant maussade depuis plusieurs jours, nous décidons de nous distraire de façon inédite.

Un dimanche matin, nous débarquons d'un car à Pontcharra. Nous marchons jusqu'à l'Isère en portant deux canots et leurs accessoires. Arrivés au bord de l'eau, nous les gonflons après y avoir installé les lattes qui servent de plancher puis nous embarquons. Lacoste fait équipe avec Carrel et moi avec Leroy. Par sécurité, nous avons enfilé des gilets de sauvetage. Après quelques coups de pagaie, nous nous mettons dans le courant. Très vite, les canots deviennent incontrôlables à cause de leur fond plat. C'est donc en tournoyant dans le courant que nous avançons. Parfois, nous sommes entraînés vers la berge et nous nous retrouvons immobilisés dans d'énormes remous. Lacoste en profite pour découper plusieurs perches dans les arbustes. Après les avoir fixées avec des cordelettes, il fabrique un mât au sommet duquel il attache sa chemise. Avec Carrel, ils s'allongent dans le canot ne laissant dépasser que leurs pieds. De très loin, leur esquif peut faire penser en plus petit au Radeau de la Méduse. Quand à Leroy et moi, nous somnolons ayant abandonné l'envie de nous servir des pagaies. Nous ne naviguons pas, nous dérivons. Les quelques rares piétons qui empruntent les ponts sous lesquels nous passons nous font des signes amicaux. Nous leur répondons en faisant de grands gestes et en criant « au secours » tout en espérant qu'ils ne rameutent pas les Gendarmes et les pompiers. Quelques heures plus tard, nous atteignons les berges de Grenoble où nous débarquons parmi les curieux. Le temps de dégonfler les canots et de ranger les accessoires dans les sacs, nous prenons la direction de notre local.

Il faut admettre que notre équipée nautique s'est révélée plus que monotone. Nous sommes déçus.

C'est alors que Leroy propose de renouveler l'expérience, mais cette fois ci, dans le Drac et après un jour d'orage. Ce qui devrait rendre l'équipée plus mouvementée. Nous sommes tous d'accord. Mais lorsque le jour idéal se produit, nos deux collègues ne sont pas libres. Moi-même ayant hérité d'une colle le dimanche de quatorze à dix-huit heures. En effet, quelques jours plus tôt, je somnole dans un cours lorsque le prof m'interpelle :

– Maho, que trouve-t-on devant l'étude d'un notaire ?

(Il veut sûrement parler de l'emblème professionnel.)

– Un paillason m'sieur.

Ça fait rigoler toute la classe sauf le prof qui du coup me met une colle pour dimanche après-midi.

Leroy me propose alors de partir tôt le matin jusqu'à Pont de Claix.

À l'arrivée, nous gonflons donc notre canot sur une berge du Drac. Les flots sont marron et agité après l'orage. Dès la mise à l'eau, nous tournoyions dans le courant. Pas de remous mais beaucoup de débris, en particulier des branchages qui nous accompagnent comme attirés par notre esquif.

Nous arrivons à la hauteur de Fontaine et sous le pont aux arcades, nous apercevons des branches acérées qui sortent de l'eau et qui barrent presque entièrement le passage. Je me persuade qu'avec nos gilets de sauvetage nous en serons quittes pour un bain glacé si le caoutchouc vient à crever. Finalement, nous passons à travers ce piège et abordons sur la berge côté Fontaine, à hauteur du pont du Vercors.

Leroy s'occupe du matériel et moi j'ai juste le temps de prendre le trolley jusqu'à Sassenage.

En plus de ma colle, le prof en a rajouté en me demandant de copier cent fois « je suis un imbécile ».

Je l'ai pris au mot et j'ai copié cent fois « mon prof est un imbécile ». Heureusement, au cour suivant, il ne m'a rien demandé.

15 décembre 1963, nous posons une grille condamnée par un cadenas au bas du puits Lavigne à l'entrée de l'étréture donnant accès au Vestiaire, officiellement pour ne pas se faire dérober le

matériel resté en place dans le réseau de Saint- Nizier, officiellement pour ne pas se faire « voler » les premières qui ne manquent pas dans ce secteur. Ce qui ne nous empêche pas d'inviter d'autres clubs pour participer à quelques-unes de nos expéditions.

Dans l'année 1963, le SGCAF compte 47 adhérents. Nous effectuons 34 sorties spéléo et 60 sorties archéo dont 15 dans le scialet des Vouillants.



Figure 27. Une cascade dans les Cuves

Le 4 et 5 janvier 1964, Carrel, Chavrier, Eymas, Leroy, Michallet, explorent le réseau fossile de la grande salle baptisée Salle des Pafs. Aucune suite n'est trouvée dans ce secteur. Continuant l'escalade de plusieurs plate formes, ils parviennent à la hauteur d'une ouverture

en triangle d'une cinquantaine de centimètres de hauteur à une dizaine de mètres en face d'eux. De l'eau en sort et se jette dans le vide d'une cinquantaine de mètres de hauteur. Ils font demi-tour.

Sur la rive gauche du Guiers, entre Saint-Laurent-du-Pont et Saint-Pierre-de-Chartreuse, une résurgence sort d'une cavité au niveau de la rivière non loin du Pic de l'Œillette. Nous descendons jusqu'à son entrée en amenant un canot au cas où. À quelques mètres de l'entrée, l'eau remplit toute la largeur d'une galerie. Sur la gauche, en canot, nous arrivons au-dessus d'un vaste trou noir, un siphon d'où l'eau provient. Une courte escalade donne sur un petit diverticule sans issue. Une autre ouverture au raz de l'eau nous incite à en faire baisser le niveau en creusant un chenal. Après une heure d'efforts qui sont couronnés de succès, un passage de près de un mètre de haut laisse passer notre canot. Quelques mètres de navigation dans une galerie qui se termine en cul de sac. Sur la gauche, une petite cascade sort d'un conduit impénétrable. Nous n'avons plus qu'à faire demi-tour.

Après le Pic de l'Œillette, après environ une heure de marche d'approche pénible en montée, nous arrivons devant l'entrée de la Cambise. Aussitôt après l'ouverture, on est tout de suite dans le bain en avançant courbés, les jambes dans l'eau. Après quelques galeries en diaclase, on remonte le réseau actif dans un méandre pour arriver dans la salle de la Cathédrale d'environ dix mètres de côté. Plus loin, nous franchissons la piscine à l'aide d'une main courante tellement détendue que l'eau arrive presque au sommet de nos pontonnières. Ensuite, une cascade au débit trop fort arrête notre progression. Nous faisons demi-tour.

Mon premier contact avec le Plateau des Ramées s'effectue lors d'une randonnée à ski en partant de Saint-Nizier et en rejoignant Lans en Vercors. Il neige abondamment. Nous sommes quatre et nous partons du téléphérique de Saint-Nizier qui n'est pas en service ce jour-là. C'est donc à pied que nous attaquons la grimpe les sacs

et les skis sur le dos qui va nous mener quelques heures plus tard au sommet du Moucherotte, au pied de l'hôtel qui surplombe Grenoble (dans lequel a couché Brigitte Bardot). Parfois dans les congères, nous avons de la neige jusqu'au ventre, nous nous relayons très souvent pour faire la trace. Une longue pose à la hauteur des Trois Pucelles nous refroidit mais nous permet de reprendre notre souffle. Au sommet, épuisé, nous chaussons les skis et prenons la direction du Habert des Ramées. Gilles chausse des skis pour la première fois de sa vie. Heureusement, le trajet est sans grand virage mais sa seule ressource pour s'arrêter est de se laisser tomber. Nous arrivons au Habert, en l'occurrence une construction en pierres recouverte de tôles. À l'intérieur, une sorte de grand coffre en bois rempli de paille sert de lit. Nous pouvons même faire du feu grâce à une réserve de bois sec entassé dans un coin de la pièce. Après une bonne nuit dans une douce chaleur et un bon repas varié (cassoulet, ravioli, choucroute), nous continuons notre randonnée après une corvée de bois pour remplacer celui que nous avons utilisé. Il ne neige plus mais un épais brouillard recouvre le plateau. Pour corser l'aventure, nous avons enfilé les ponchos des Chasseurs Alpains, en mettant le gris à l'intérieur, et le blanc à l'extérieur si bien qu'à trois mètres, nous sommes incapables de nous distinguer dans le brouillard. Gilles a emprunté une belle paire de ski rouge à une Maison des Jeunes. En y regardant de plus près, nous nous apercevons qu'ils sont recouverts de peinture à l'huile. Les fixations pour les chaussures ressemblent à s'y méprendre à la ferraille servant à fermer hermétiquement les bocaux de confitures de ma grand-mère. Nous lui avons expliqué que pour tourner il fallait planter son bâton du côté du virage et balancer son cul de l'autre côté. La pente devient raide et il prend de la vitesse. Il attaque son premier virage à droite en plantant son bâton dans la neige avec un « han! » de bûcheron et disparaît dans une gerbe de poudreuse. La situation prêterait à rire si nous n'avions pas entendu un craquement sinistre. Nous nous précipitons, il est recouvert de neige. Nous dégageons sa tête.

- C'est quelle jambe ?

- La droite.

Précautionneusement nous creusons autour de sa jambe tout en réfléchissant comment faire une attelle à celle-ci. À notre grand étonnement, il se relève.

- Elle n'est pas cassée ?

- Ma jambe non, mais le ski, oui.

Nous découvrons que sa chaussure est toujours dans sa fixation, mais celle-ci, au lieu de tenir sur le ski est fixée sur une planchette sous laquelle une vingtaine de pointes dépasse. Elle était donc clouée sur le ski. Ce dernier a disparu dans la pente, nous ne le retrouverons pas.

C'est sur un ski et après de nombreuses chutes que notre collègue atteint Lans en Vercors.

Le 9 et 10 mai 1964 une reconnaissance autour du Habert des Ramées révèle de nombreux scialets.

Le dimanche 24 Mai 1964, nous faisons une brève prospection toujours à proximité du Habert des Ramées. Nous sommes cinq et rapidement nous découvrons un scialet que Roussin descend. D'après lui, il a atteint la cote – 70, la base du puits est bouché par de la glace et signale une lucarne avec courant d'air à la cote - 45 (Puits Saint Bruno). Mais nous ne l'exploitons pas ayant entrepris la prospection de la forêt de Génieux en Chartreuse à partir de Juin 1964.

Le 7 Juin, nous prospectons la forêt de Génieux, avec Louis Eymas le président de notre club. Nous découvrons trois scialets que nous explorons (-45,-45,-22).

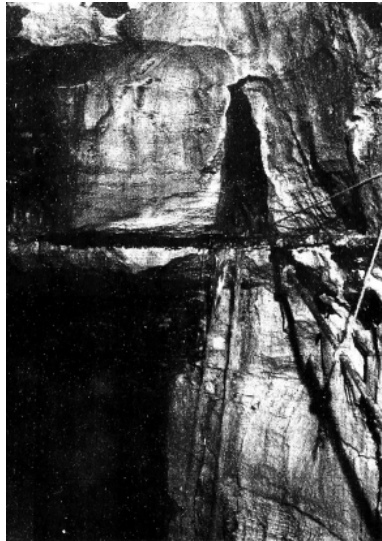
Le 13 et 14 juin, nous sommes de nouveau à Génieux. Le premier jour Leroy tente le passage du chemin forestier qui accuse une forte pente montante avec sa moto. Alain Burnet a pris la place du passager. La moto dérape et c'est la chute. Le pied d'Alain se retrouve coincé dans la roue arrière et un rayon a profondément entaillé son talon. Nous le conduisons à l'hôpital et reprenons notre prospection. Nous explorons encore plusieurs scialets dont le plus profond atteint 40 mètres de profondeur.

Dans les Cuves, Maurice Chavrier prévoit une plongée dans le siphon de la galerie Ouest. En conséquence, nous effectuons trois séances pour équiper cette galerie acrobatique et dangereuse en main courante et échelle sur une longueur de deux cent vingt mètres.

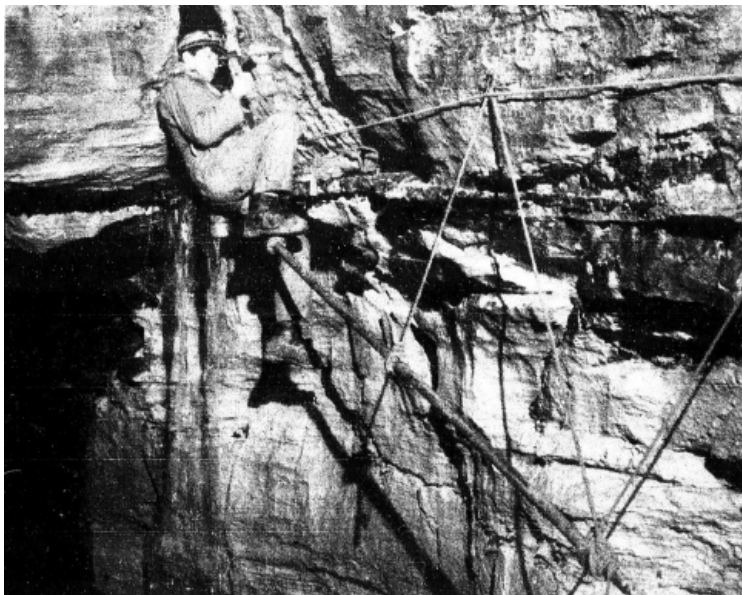
Le 8 novembre 1964 à 13 heures, Chavrier plonge dans le siphon pour une reconnaissance.

Le 20 décembre 1964, je fais partie d'une équipe composée de Jacqueline Desmond, Bruley, Gouteraud, Richaud et Roussin. Arrivé sur la plate forme à la hauteur du triangle (appelé aussi l'Obstacle), nous parvenons à poser un mât à l'horizontale dont l'extrémité repose dans l'ouverture du Triangle. Roussin tente le passage, nous l'assurons fermement. Il progresse lentement en plantant régulièrement des pitons pour y fixer une corde qui sert à haubaner le mât. Ensuite, il parvient à s'introduire dans le triangle, pousse quelques jurons et disparaît de notre vue. Après un long moment, il réapparaît et nous rejoint en relatant son exploration. Après avoir rampé dans l'eau une dizaine de mètres, il a retrouvé la rivière qui coule dans une galerie assez large. Le passage du triangle capte une partie de cette rivière. Il a exploré d'abord l'aval qui l'a mené jusqu'à un puits dans lequel se jette la rivière. En amont, il a buté sur une cascade de plus de dix mètres de hauteur. (16 mètres).

Cette fois ci, l'expédition a duré encore plus d'une quinzaine d'heures. Le triangle étant assez éloigné du camp de base de la salle du thermomètre, nous envisageons d'installer un camp plus près du fond.



**Figure 28: Le triangle (Livre – Les C de S)**



**Figure 29: Passage du triangle (Livre – Les C de S)**

Entre temps, nous avons organisé une sortie jusqu'à la salle des Sables pour faire découvrir le côté sportif de la spéléo à quelques copains et copines. J'ai réussi à décider mon frère cadet de nous accompagner. Le trajet s'effectue lentement et nous prenons bien garde à ne pas perdre l'un de nos invité en route, ceux-ci ayant une fâcheuse tendance à vouloir s'égarer (involontairement) dans des culs- de- sac. Nous réussissons à vaincre leur hésitation devant le P13 qu'ils finissent par descendre. Le passage du plan d'eau en canot est une attraction. Arrivés à la salle des Sables, ils s'écroulent dans le sable et refusent d'aller plus loin. De toute façon, ce n'était pas prévu. Les casses-croûte sont sortis des sacs et c'est la valse des mandibules.

C'est alors que nous entendons un appel :

- Hou hou ! Vous êtes là ?

Rapidement je recompte le nombre de nos invités, six, il n'en manque aucun.

Quelques instants plus tard, nous voyons apparaître notre collègue Daniel Roussin. Ce dernier est en costume cravate, chaussé d'une paire de chaussures de ville à semelle épaisse (celle que l'on met le Dimanche quand il pleut). Il s'éclaire à l'aide de la flamme vacillante d'un briquet à essence qu'il tient à bout de bras. (La pile électrique de sa lampe ayant rendue l'âme). Son costume est humide aux coudes et aux genoux avec seulement quelques taches de glaise par endroit. Sachant ou nous étions, il a décidé sur un coup de tête de nous rejoindre.

Je regarde mon frère, fatigué il s'est assis le dos contre la paroi, les jambes allongées devant lui, les bras le long du corps. Son visage a la même expression que celui d'une personne se trouvant soudainement devant un martien.

Quelques décennies plus tard, il m'en parle encore.

Dans les semaines qui suivent, nous installons un nouveau camp au Balcon. Nous avons récupéré quelques sacs contenant des conserves au Thermomètre, mais cette fois ci, nous disposons de rations de combat de l'armée qui conviennent parfaitement à nos besoins.

Nous déployons trois hamacs, de simples filets dont nous fixons chaque extrémité à des pitons plantés assez bas pour ne pas chuter de trop haut si l'un d'eux vient à lâcher. Pour nous installer dans le hamac, nous sommes obligé de nous glisser dans nos sacs de couchage après avoir enfilé nos vestes en duvet et de nous laisser choir dans le filet. J'ai la chance d'être tombé sur le dos. Le hamac se referme sur moi. Nous plongeons dans un sommeil réparateur.

- Au checours !

J'ouvre un œil et tourne la tête à droite, Alain dort profondément.

- Au checours !

À gauche c'est Gilles qui appelle.

- Un problème ?

- Chui coincé.

Je le regarde plus attentivement, il est allongé sur le ventre et j'aperçois son nez à travers les mailles du filet.

- J'arrive !

C'est alors que je réalise que je suis entièrement saucissonné dans mon hamac qui s'est refermé sur moi. Si la fermeture éclair de mon sac de couchage se coince, je serais moi aussi « coincé ». Finalement je réussis à m'extraire du piège et aide Gilles à retrouver une position normale. Alain lui, continue de dormir.

C'est la seule et dernière fois que nous utilisons un hamac. À l'expédition suivante, je sacrifie ma tente deux places et l'installe au Balcon. Nous y coucherons jusqu'à quatre personnes tête bêche dans une agréable chaleur et une désagréable odeur de pied.



Figure 30. L'auteur - Camp du Balcon

Au cours d'un séjour, je suis intrigué par le comportement d'un collègue. Il est penché en avant et semble contempler ses genoux. Je m'approche et écarquille les yeux.

- Pourquoi tu pisses sur ta lampe à carbure ?

- Je ne pisse pas dessus mais dedans. Il n'y a pas d'eau dans le coin, alors j'urine dans le réservoir.

Le résultat donne une fumerolle noire au-dessus de la flamme qui dégage une désagréable odeur de pissotière.

Le 1 janvier 1965, je pénètre de nouveau dans les Cuves accompagné de Burnet, Kritter, Potet, Richaud et Roussin. Nous explorons la rivière en amont du triangle et tentons l'escalade de la cascade de 16m. (Baptisée plus tard la cascade de l'Etendage à cause des mains courantes qui seront installées à son sommet).



**Figure 31. Dupille - Camp du Balcon**

Le 14 février 1965, je fais partie d'une équipe composée de Jacqueline, Berthaud, Roussin, Carrel, Richaud et Bruley. Direction, le fond.

Nous récupérons le mât et équipons le Triangle d'une échelle. Parvenu au sommet de la cascade de 16m, nous constatons que l'eau sort d'une ouverture sur la gauche à quelques mètres de nous. La paroi est lisse et il est impossible d'y planter un piton. Il faudra donc progresser au spit-roc.

Au retour, le passage du triangle est très acrobatique et physique. Si l'on se présente les pieds devant pour sortir de l'ouverture, il faut s'engager à mi-corps dans le vide et trouver le plus rapidement possible un barreau de l'échelle pour y déposer au moins un pied,

ensuite attraper l'échelle d'une main tout en maintenant l'équilibre avec l'autre main. Il ne reste plus ensuite qu'à se rétablir complètement sur l'échelle. L'autre solution est celle de s'engager la tête la première dans le conduit. Dans ce cas, on débouche en plein vide et il faut attraper l'échelle des deux mains, ensuite, à la force des bras, sortir entièrement le corps du Triangle et se rétablir sur l'échelle. L'impossibilité d'être assuré par un collègue rend ces acrobaties casse-gueule.

Ayant passé l'obstacle, je prends le chemin du retour avec Jacqueline.

Nous venons juste de traverser le plan d'eau sur le canot, lorsque nous sommes rejoint par un collègue qui nous informe que Richaud a fait une chute de quelques mètres au Triangle, heureusement, il n'a pas rebondi dans le vide. Il n'est pas blessé mais il est choqué. Nous devons l'attendre pour l'escorter jusqu'à la sortie. Une demi-heure plus tard, Richaud, entouré des collègues se présente devant le plan d'eau. Ses gestes sont hésitants, il descend le bout d'échelle qui est installé à l'amont du plan d'eau, mais lorsqu'il veut passer de l'échelle au canot, celui-ci s'éloigne repoussé par une petite cascade. Au ralenti, nous le voyons s'arc-bouter sur l'échelle et d'une détente, se projeter en arrière tout en pivotant, et tomber dans l'eau à un mètre du canot. Nous lui crions de se raccrocher à celui-ci et le ramenons vers nous en tirant sur la cordelette qui sert de va-et-vient.

Une chute suivie d'une baignade dans l'eau glacée a transformé Richaud en zombi grelottant.

Sur le chemin du retour, nous le retenons au moment où il allait sauter dans un plan d'eau plus profond que les autres. Nous ne le quittons plus d'une semelle jusqu'à la sortie.

Toujours dans les Cuves, en 1965 après le P13 et avoir franchi le Boyau Rond, sur le trajet jusqu'au plan d'eau canot, une cascade tombe du plafond dans une galerie que nous empruntons (La Douche). Nous ne savons pas si elle a été remontée. C'est donc avec quelques collègues dont Pouteil-Noble que nous décidons d'explorer

ce secteur. Un méandre au plafond permet d'arriver au sommet de la cascade, une dizaine de mètres au-dessus de la galerie dans laquelle elle s'écrase. Elle sort d'une diaclase qui s'ouvre à notre gauche. Le passage du méandre à la diaclase est délicat à cause des parois trempées. Nous remontons quelques dizaine de mètres en étant copieusement arrosés pour arriver dans un élargissement de la diaclase qui se termine ici. L'eau sort d'une étroiture environ trois mètres au-dessus de nous. Complètement trempés, nous rebroussons chemin. Quelques temps plus tard, j'y reviens avec Pouteil-Noble. Cette fois-ci, nous avons enfilé un poncho et des gants de chantier. Parvenu sous l'étréiture, nous sortons la quincaillerie. La roche compacte ne permet pas d'y planter un piton, c'est donc au spit que nous attaquons la paroi. Nous sommes gelés et nos doigts se crispent sur le manchon de spit et le marteau à pitonner. Les crampes aux doigts sont douloureuses et nous obligent à nous relayer souvent. Nous nous élevons ainsi d'environ deux mètres cinquante en nous servant d'étriers. L'étréiture a l'air impénétrable et vaincu par le froid, nous rebroussons chemin. Nous revenons une troisième fois dans cet endroit que nous avons baptisé (le réseau des Douches) accompagné par Patrick Dupille. Encore deux spits et Dupille atteint l'étréiture. Nous le voyons tenter de la pénétrer mais sans succès. Il redescend et nous confirme que l'endroit est impénétrable. Nous avons atteint la cote + 110 et ne saurons pas d'où provient cette eau.

Les accidents ont été nombreux en 1965.

Le 22 janvier 65, dans la Combe de Fer, trois spéléos de l'ASV remontent vers minuit de la cote - 250. Dans un puits de 35 m, lorsque le troisième se trouve sur l'échelle, un bloc tombe, coupe la corde d'assurance et provoque la chute du spéléo d'une quinzaine de mètre. Fracture du bassin, d'un fémur, lésion de la colonne vertébrale et luxation d'une épaule. Un collègue reste près de lui et le deuxième sort donner l'alerte. Il rencontre des gendarmes du secours en montagne en exercice dans la région. Quatre sauveteurs et un médecin sont à l'entrée de la cavité à huit heures. Ils atteignent le

blessé à neuf heures trente. À vingt heures, le blessé est sorti de la Combe de Fer, et après une descente en traîneau Porchier, une ambulance le prend en charge à vingt-deux heures.

Le 16 mai 65, deux spéléos amateurs, mal équipés et mal chaussés pénètrent dans la grotte Favot. Vers dix-sept heures trente, l'un d'eux glisse et tombe dans un puits. Double fracture du bassin, fracture d'un fémur et dix dents cassées. Son copain sort et tombe sur d'autres spéléos vers l'entrée de la cavité. L'alerte est déclenchée à dix-huit heures quarante-cinq. Fernand Petzl dirige l'opération de sauvetage effectuée par des équipes du Groupe Spéléo Valentinois et du S G CAF. Le sauvetage se termine vers minuit.

Le 25 novembre, trois spéléos du club de Savoie pénètrent dans la Tanne aux Enfers situé dans le massif du Margériaz. Ils équipent jusqu'à la cote - 400. Deux de leur collègue sont resté en surface. Vers six heures du matin, ils entament la remontée, une crue les surprend. Arrivé à -190, un spéléo se plaint de crampes. Ses collègues remontent un puits de trente-deux mètres sous une cascade. Ensuite, ils assurent leur ami mais celui-ci, à huit mètres du sommet lâche l'échelle et pend sur la corde. Il est environ huit heures du matin, il reste 420 mètres de méandre et 80 mètres de puits avant la sortie. Un spéléo rejoint la surface, et redescend avec ses deux collègues. Au sommet du puits, ils manœuvrent la corde, mais le corps tombe.

Deux des spéléos entament la remontée en premier, mais l'un d'eux, épuisé s'arrête devant les quarante mètres de méandre restant à parcourir, l'autre ressort pour donner l'alerte. Les deux autres qui ont entamé aussi la remontée trouvent leur collègue épuisé, essaient de le reconforter mais celui-ci meurt dans leur bras.

Les deux victimes étaient âgées de 16 et 18 ans. L'un est mort d'hypothermie et l'autre d'épuisement.

Le 26 septembre 65, dans la Glacière d'Autrans, un spéléo de Saint Etienne fait une chute sur la tête à la cote -150. Vers quatorze heures

trente, Fernand Petzl arrive avec une équipe mais les sauveteurs sont déjà nombreux. Le blessé est ressorti vers vingt heures quarante.

Le 27 novembre 65, quatre moniteurs de la Jeunesse et des Sports, encadrant dix jeunes très bien équipés, pénètrent dans les Cuves de Sassenage pour quelques heures. À leur retour, une crue dans la galerie des Enfers, sur le chemin touristique, bloque le passage. (Un moniteur tente de passer en opposition au-dessus de l'eau, il chute et reste assommé quelques instants). À l'extérieur, l'alerte est déclenchée. Petzl est sur place à quatorze heures quinze.

Au Sgcaf, nous pensons qu'ils sont simplement bloqués par la crue dans la galerie des Enfers. Nous envoyons sur place trois jeunes du club avec pour consigne de nous prévenir si lors de la décrue ils ne font pas la jonction avec l'équipe bloquée. Dans ce cas, nous interviendrons pour pénétrer plus profondément dans la cavité. Heureusement, les prévisions étaient justes et tout le monde ressort vers seize heures.

Le Préfet était sur place, résultat, nos trois jeunes ont reçu chacun une médaille de bronze pour acte de courage et de dévouement.

Nous réparons et fabriquons des échelles en câble inox dans l'atelier de Fernand Petzl à Saint Nazaire les Eymes qui met à notre disposition un gabarit pour l'espacement des barreaux.

Nous participons à une séquence filmée par FR3 pour la démonstration du brancard Petzl. C'est Patrick Dupille qui tient le rôle du blessé.

Toujours en 1965, nous réexplorons le scialet de Saint Nizier. Après avoir équipé le puits, c'est Patrick Dupille qui descend d'environ 25 mètres et atterrit sur des branchages et des détritiques qui obstruent complètement le fond du scialet. Un de ses pieds s'enfonce dans quelque chose de mou, aussitôt une puanteur se répand. Il a crevé le ventre d'un cadavre de vache rempli de millier d'asticots. Il distingue

un autre cadavre en dessous. Il faudra attendre la décomposition totale de ces bêtes avant d'y redescendre.

Quatorze séances de fouilles archéo ont été effectuées dans la grotte des Sarazins sur trois mètres de profondeur laissant apparaître huit couches d'occupation depuis 4000ans.

Nous apprenons une terrible nouvelle, notre ami Gérard Carrel âgé de vingt et un ans c'est tué le 11 Janvier 1966 victime d'un accident du travail au cours de la construction d'un barrage dans le département de l'Ain. La Salle des Pafs est aussitôt débaptisée et s'appelle désormais la Salle Gérard Carrel.

Le 2 Février 1966, je pénètre de nouveau dans les Cuves accompagné de Pouteil-noble et de Dobrilla. Nous ne séjournons pas au camp du Balcon et nous rendons directement à la cascade de 16m. Arrivé au sommet, nous assurons Dobrilla qui effectue la traversée à l'aide de spit-roc. Il atteint la galerie d'où l'eau sort et se jette dans le vide. Par la suite, deux câbles seront tendu, un pour les mains, un pour les pieds. Après la cascade de 16, suit une autre de 23 mètres, appelée aussi La cascade des Marches à cause de l'eau qui tombe de palier en palier. Elle sera franchie le 11 novembre 1966 par une équipe de cinq spéléos. Au sommet de cette cascade, un plan d'eau et une montée dans l'actif donne sur une galerie fossile. Sur la droite, une autre galerie donne sur une salle (La salle de l'espérance) dans laquelle s'ouvre un puits d'une trentaine de mètres sans issue. La suite s'effectue dans une grande galerie encombrée de gros blocs baptisée La galerie des cinq. Puis l'actif est rejoint et donne sur un plan d'eau ainsi qu'une petite galerie qu'il faut franchir au raz de l'eau. Ensuite, de nouveau la grande galerie. À droite, une coulée de calcite laisse entrevoir une suite, puis la galerie descend et se termine sur le siphon terminal à +390m. Il s'est écoulé cinq ans depuis la découverte de la chatière Maho.

J'ai participé à dix-sept expéditions de pointes sur vingt-quatre dans cette cavité qui développe aujourd'hui plus de douze kilomètres de galeries. J'y ai pénétré plus d'une centaine de fois pour de petites ou de grandes expéditions.

Cette année 1966, des spéléos de Bourg-de-Péage dirigés par Leteroin créent le SGPCAF qui est rattaché au SGCAF. Nous sympathisons aussitôt et organisons quelques sorties communes. Le problème est que certains d'entre eux comme Leteroin ou Robert Jean (plongeur spéléo) tiennent chacun un commerce qui est ouvert aussi le dimanche matin. C'est donc dans la nuit du samedi au dimanche qu'ils effectuent leurs sorties surtout axées sur la plongée en siphon.



Figure 32. L'auteur assis sur grosbouillon

Personnellement, je me joins souvent à eux et leur fais visiter quelques grottes comme les Cuves de Sassenage ou le scialet Graille.



Figure 33. Paysages scialet Graille

Le plongeur Robert Jean donne des cours de plongées dans la piscine municipale tous les mercredi soir. Je ne rate pas un entraînement et fini par acheter du matériel de plongée.

Par la suite, je continue l'entraînement avec un collègue dans le lac de Charavine puis dans le lac d'Aiguebelette où nous plongeons en hiver après avoir brisé la fine couche de glace au pied d'un ponton. Au-delà de cinq mètres, l'eau devient sombre jusqu'à devenir noire vers les dix mètres de profondeur (assez angoissant). Au retour, au pied du ponton je découvre d'énormes moules d'eau douce presque aussi grosses que ma main. Je ne savais pas que cela existait.

Le 2 juillet 1966, terrible nouvelle, Jacqueline Bocquet (Desmons) au cours de sa descente en rappel du puits Garby (40 mètres) à la cote-140 dans le gouffre Berger chute d'une quinzaine de mètres et se fracture deux vertèbres. L'équipe de secours l'extrait du gouffre le 3 juillet. Elle restera handicapée des membres inférieurs.

L'apparition et la commercialisation des descendeurs et bloqueurs Petzl améliorent considérablement la sécurité des spéléos en descente ou montée dans les puits ou autre manœuvre de corde.

En 66, quarante-deux séances de fouilles archéologiques. Une seule dans le scialet des Vouillants devenu trop dangereuse. Aimé Boquet est nommé responsable des recherches archéologiques de l'Isère.

Nous organisons parfois des sorties (collectives) avec des débutants jeunes ou moins jeunes, qui ont pour but de leur faire connaître le monde des cavernes. Celles-ci s'effectuent dans des cavités sans grandes difficultés comme certains secteurs des Cuves de Sassenage (Réseau Berger, Salle des Sables) ainsi que dans d'autres cavités du Vercors tel que le Gour Fumant dont la durée d'expédition ne dure qu'environ cinq heures en s'arrêtant vers une profondeur d'environ cent mètres.

Il s'ouvre dans une doline, et débute par un puits d'une vingtaine de mètre, quelques ressauts et un méandre mène à un puits d'une dizaine de mètre qui donne accès à un puits en diaclase incliné de onze mètres ( La boîte aux lettres) suivi d'un autre puits de dix mètres qui donne sur un espace propice à la pause. Pour continuer en

direction du Dragon Chinois, il faut se mouiller les pieds. C'est en général la fin de nos visites.

Lors de l'une de ces visites, un sac a été oublié à l'endroit de la pause. Étant nombreux, nous nous sommes dispersés dans différents véhicules et ce n'est que lors du rangement du matériel dans notre local que nous nous apercevons qu'il manque un sac. Aussitôt, avec un collègue, je repars en direction d'Herbouilly ou s'ouvre la cavité. Pour nous charger le moins possible, nous ne prenons pas de cordes, uniquement des échelles et la quincaillerie. Après La boîte aux lettres, nous déballons l'échelle pour équiper le dernier puits et nous nous apercevons que nous n'avons plus ni plaquette ni piton. C'est donc le manchon (en fer rond servant de tamponnoir à l'extrémité duquel est soudé un boulon) que je visse sur le spit en place qui sert d'amarrage à l'échelle. Je descends en me faisant (mentalement) le plus léger possible. Le collègue reste au sommet. Je retrouve le sac manquant contre la paroi, il est recouvert de glaise séchée et se confond avec la couleur de la roche. Le retour à Grenoble se fait alors que l'aube commence à pointer.

Quelques mois plus tard, rebelote, je retourne au Gour Fumant récupérer un sac manquant. Cette fois ci, j'ai deux compagnons et en plus du matériel et des cordes, des pitons et des plaquettes de spit .

.Je retrouve le sac pratiquement au même endroit que la dernière fois. De nouveau, retour à Grenoble au petit matin.

La grotte de Bournillon reçoit aussi nos « collectives ».

Un immense porche d'entrée de 100 mètres de hauteur pour quarante de large (le plus grand d'Europe).Parfois, un grand lac de retenu EDF en occupe l'entrée. Une grimpée dans un éboulis et une courte descente donne accès à la galerie principale que nous parcourons sur environ six cents mètres en traversant au passage le Village Nègre nommé ainsi à cause des grandes colonnes stalagmitiques noires groupées à cet endroit. La fin de la visite se termine sur un siphon.

Ce parcours ne présente aucune difficulté et pourtant, lors de l'une de ces sorties, un de nos invité se met à tituber devant moi. Après l'avoir fait asseoir, il m'explique qu'il a le vertige et qu'il est

coutumier du fait. Je pensais que le vertige ne se produisait que face au vide. Le malaise passé, il reprend le cheminement tout naturellement. Il n'empêche que je ne le quitte pas des yeux jusqu'à ce que l'on ressorte de la cavité.

Une autre grotte propice aux « collectives » nous accueille souvent, la grotte Favot.

Il faut une bonne demi-heure par un chemin assez raide qui démarre des gorges de la Bourne pour atteindre la grotte. Une magnifique galerie en pente d'environ cinq mètres de côté arrive à un carrefour. À droite, de petites galeries sans issues, à gauche, une grande galerie concrétionnée par endroit donne sur le Grand Dôme dans lequel s'ouvre un puits d'une cinquantaine de mètre de profondeur au fond duquel on atteint la cote d'environ -110. Plus loin que le Grand dôme, quelques plans d'eau et la suite se termine en cul de sac.

La grotte de Gournier dans le cirque de Choranche est parfaite pour faire découvrir à nos invités la progression dans une grande et longue galerie. Le franchissement du lac d'entrée en canot pneumatique sur environ quarante mètres est l'attraction de la sortie. Lorsque nous sommes plus d'une dizaine, le va et vient deux par deux dans le canot est interminable. De plus, on ne peut pas s'entasser à l'arrivée, il faut escalader quelques mètres et franchir une vire équipée d'une main courante qui permet d'atteindre le sommet d'une magnifique coulée de calcite (dix mètres au-dessus du lac) et qui donne accès au réseau fossile. Une belle série de gours dans une grande galerie puis le parcours devient chaotique sur environ mille mètres entrecoupés de salles concrétionnées jusqu'à un endroit appelé Le Balcon. Au-delà, la galerie continue toujours aussi grande mais c'est le terminus de nos collectives.



**Figure 34: Paysage souterrain**



Figure 35: Scialet des Charmiaux



Figure 37. Lac d'entrée de Gournier



Figure 38. L'auteur et sa fille Laura



Figure 39. Madeleine, ma compagne



Figure 40. Berthézène - Grotte de Gournier

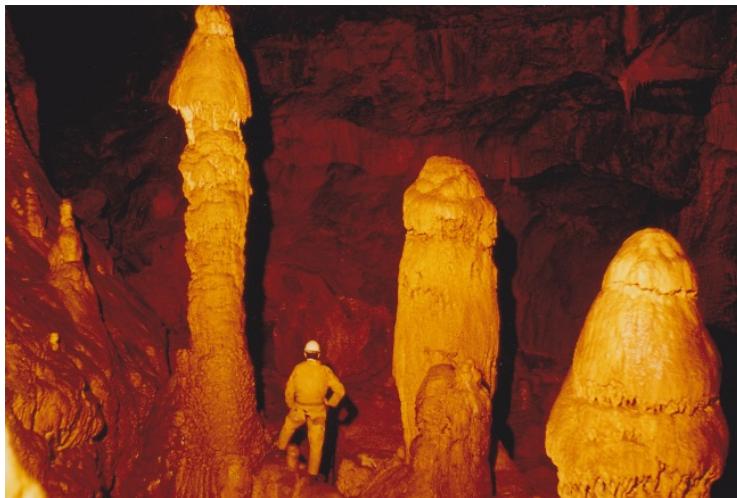


Figure 41. Paysage dans Gournier (photo de couverture)

Pour l'initiation de jeunes recrues, nous organisons d'abord une sortie dans les Cuves de Sassenage jusqu'au Vestiaire. Ce qui leur fait connaître des joies qui s'apparentent au parcours du combattant. Ensuite, une séance dans la grotte de Lans (grotte des Eymards) dont le parcours est différent de celui des Cuves.

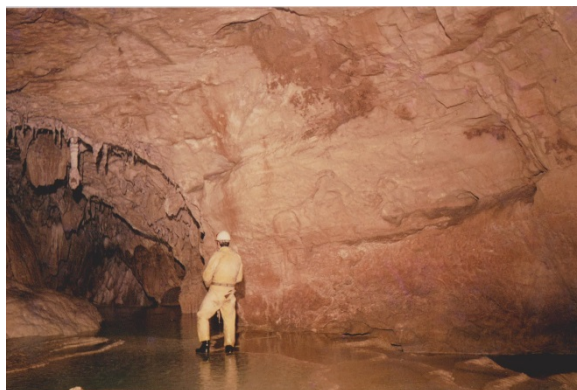


Figure 42. Gournier

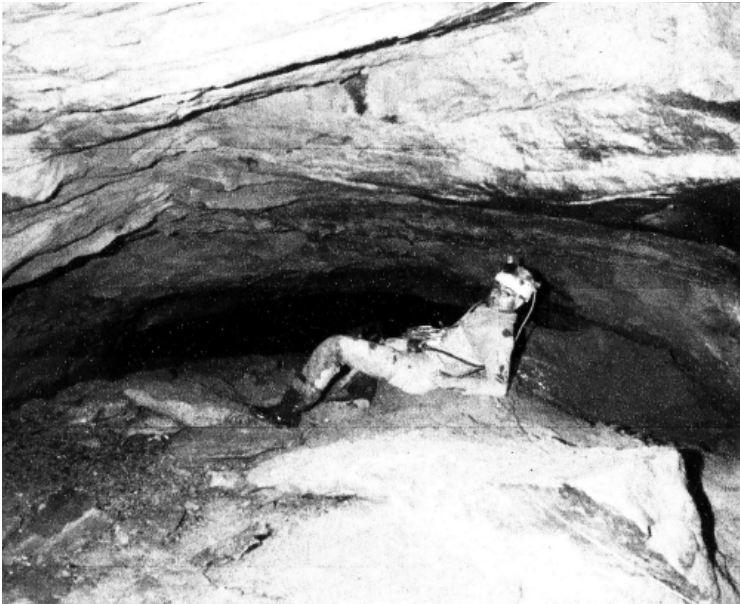


Figure 43. Cascade calcifiée - Grotte de Lans

C'est lors de l'une de ces sorties dans cette grotte qu'une demoiselle surnommée Toutoune glisse sur une cascade calcifiée et disparaît de notre vue. Nous la retrouvons dix mètres plus bas après qu'elle ait rebondie plusieurs fois sur les parois calcifiées.

Elle s'en tire miraculeusement avec une entorse. Malgré cet incident, elle effectuera encore quelques sorties avec nous dont une au scialet Criska. Et se mariera avec un spéléologue.

En 1967, dans les Cuves, une équipe escalade la coulée de calcite située avant le siphon terminal, remonte d'une vingtaine de mètres et arrive dans une petite galerie sablonneuse, puis elle butte sur une sévère étroiture que seul Dupille parvient à franchir. Il avance de quelques mètres dans une autre petite galerie et fait demi-tour tout en ayant repéré un squelette de chauve-souris.



**Figure 44. le siphon terminal des Cuves**



Figure 45: L'origine des Cuves ? Les Guillets, Saint-Nizier.

Au début de l'été 68, nous reprenons la prospection du plateau des Ramées. Cette fois-ci, nous partons du sommet du Moucherotte pour un vaste ratissage qui va durer deux ans et nous mener jusqu'au Pic Saint Michel. Le premier scialet que nous découvrons et que je descends, a une profondeur d'une vingtaine de mètres. Un névé en recouvre totalement le fond. Ce jour-là, j'ai une rage de dents qui fait gonfler ma joue. Nous baptisons l'endroit « scialet de la Chique ». À la suite, un nouveau scialet d'environ cinquante-cinq mètres de profondeur, lui aussi bouché par un névé. Nous faisons une pause vers l'entrée. J'ai amené un Boursin, un nouveau fromage à l'ail et aux fines herbes pour le casse-croûte. Le scialet est aussitôt baptisé « scialet du Boursin ». Le nombre de cavités qui se présentent incite Leroy à tracer sur une carte des zones perpendiculaires au massif, désignées chacune par une lettre de l'alphabet. Dans la zone V, nous trouvons quelques trous prometteurs avec courant d'air. Le plus imposant est celui que nous marquons du signe V11 appelé aussi scialet des Choucas dont le vol incessant au-dessus de la cavité attire

le regard de loin. Là aussi un névé en bouche le fond. Un espace entre la neige et la paroi permet d'apercevoir une épaisseur de glace de plusieurs mètres. L'hiver 68 a été particulièrement enneigé et nous butons constamment sur des névés qui devraient mettre quelques années à fondre si les hivers suivant sont plus cléments. La prospection est facilitée par le prêt de Leroy de plusieurs Talkie-walkie qui nous gardent en contact permanent.

Un orage nous surprend à quelques dizaines de mètres du Pic Saint Michel. Nous sommes trempés en quelques secondes. Les éclairs s'acharnent sur le pic (on dit que la foudre ne tombe jamais deux fois au même endroit, c'est vrai à quelques mètres près). Chaque éclair n'est pas accompagné d'abord d'un grondement mais d'un craquement sec. Nous nous jetons sous les rochers les plus gros susceptibles de nous abriter. J'ai eu le réflexe de rentrer l'antenne de mon Talkie. Leroy, le plus près du sommet n'a eu que la ressource de le jeter le plus loin possible de lui, de plus, il s'est abrité sous un rocher avec une rigole à son sommet et l'eau coule sur sa tête mais dans le déchaînement des éléments, il n'ose pas bouger. Lorsque l'orage s'éloigne enfin, nous prenons (courageusement) la fuite. Un collègue court à mon côté à grandes enjambées dans la pente. Les mousquetons et pitons accrochés à sa taille font un bruit de quincaillerie qu'on secoue violemment. Le plus inquiétant est le marteau à pitonner qui pend au bout d'une cordelette et qui a entamé une danse de Saint Guy. Ce qui devait arriver arriva, un genou le percute et le projette au milieu du front du collègue. Celui-ci, sonné, titube et tombe à genoux l'air totalement ahuri. Lorsque les collègues nous rejoignent, ils nous trouvent tous les deux à genoux, le collègue n'a toujours pas compris ce qui lui est arrivé et moi un fou rire qui me coupe le souffle m'empêche de me relever.

Le 2 août 1968, cinq spéléos Pouteil-noble, Franconie, Dupille, potet et Suzac Zeljko (surnommé Jéricho à cause de son nom difficilement prononçable en français), pénètrent dans les Cuves lourdement chargés. Ils mettent vingt heures pour atteindre, épuisé,

le camp du Balcon. Après une dizaine d'heures de repos, ils reprennent le chemin du fond, avec quelques sacs considérablement allégés. Arrivé à l'étranglement que Dupille avait franchi l'année précédente et qu'il réussit de nouveau à forcer, seul Franconie peut le suivre. Ils attaquent la « première » en progressant dans cette petite galerie montante et dépassent le point atteint précédemment par Dupille. Ils arrivent dans une diaclase remontante assez étroite qui se rétrécit de plus en plus pour ne plus faire que vingt centimètres de large et ne laisse apparaître aucun élargissement visible. Cette expédition à durée 90 heures.

Un entrefilet dans le Dauphiné Libéré signale que le Sgcaf aurait battu le record du monde de remontée souterraine en atteignant la cote de +440m.

Quelques jours plus tard, nous recevons un courrier d'une équipe spéléo Suisse nous informant gentiment qu'elle a dépassé la cote de +600m dans la grotte du Hölloch. Nous nous contenterons du record de France.

Je pénètre dans les Cuves avec Geneviève, une pétillante rousse. Nous devons rejoindre deux collègues en exploration dans le secteur de la Rotonde. Arrivés au Dièdre inférieur, nous remontons une diaclase d'une dizaine de mètres jusqu'à une vire glaiseuse en pente. Une échelle donne accès trois mètres plus haut au pied du Dièdre supérieur. Alors que je parviens au sommet de l'échelle, un des deux câbles casse net. Déséquilibré, je retombe sur la vire, heureusement sans rebondir dans le vide. Je m'en tire avec de profondes coupures aux doigts que je recouvre aussitôt avec de la glaise, ce qui a pour effet de soulager la douleur et de permettre une plus rapide cicatrisation. Décidant de continuer, je reprends l'ascension sur l'échelle qui ne tient plus que par un câble en me faisant « mentalement » le plus léger possible. Avec le surplus de la corde qui pend du dièdre supérieur, j'assure Geneviève. Parvenus à la Rotonde, nous trouvons les sacs de nos collègues à l'entrée d'une petite galerie. Nous nous engageons dedans et entendons aussitôt des appels. Une faille traverse la galerie, je regarde à l'intérieur, les

parois s'évasent et trois mètres plus bas, Pouteil-noble et Jéricho sont bloqués. Croyant pouvoir remonter facilement, ils ont sauté et se sont retrouvés piégés. Ils ont quand même exploré une galerie qui les a menés vers le bas de la cascade Jacqueline. Je retourne à la Rotonde récupérer une échelle et les sorts de ce mauvais pas.

Accompagné de Kritter et d'un nouveau, munis de lampes électriques, nous pénétrons dans une grotte (Goule Verte) dont le petit porche s'ouvre quelques mètres au-dessus de la route entre La Balme de Rencurel et Choranche, juste avant le pont de la Goule Noire. À une vingtaine de mètres de l'entrée, une chatière en sifflet puis un cheminement d'abord dans une galerie basse qui débouche sur une coulée stalagmitique de quelques mètres de hauteur puis dans une galerie qui finit par se diviser en deux. Nous prenons à gauche et descendons une diaclase qui se termine sur une cascade qui est l'aval impénétrable de l'actif. N'étant venu qu'en touriste, nous faisons demi-tour. Au retour, nous faisons une pause dans le porche. Aussitôt, nous sommes pris de vertige et de nausée avec un arrière-goût indéfinissable dans la bouche. Le malaise dure une bonne dizaine de minutes. Nous pensons que la chatière empêche le renouvellement de l'air et que la cavité est saturée de gaz carbonique. Si nous nous étions éclairés au carbure, le débit de la flamme par manque d'oxygène aurait considérablement diminué, ce qui nous aurait alertés. Nous signalons l'incident à notre club.

En plein Vercors, Leroy et moi avons décidé de descendre un scialet répertorié mais que nous ne connaissons pas. Après avoir équipé un puits de plusieurs dizaines de mètres, Leroy descend le premier, puis après avoir reçu le « GO » c'est à mon tour d'entamer la descente. Le frottement de la corde sèche me brûle un peu les mains. J'atterris sur un éboulis, aussitôt, le collègue me lance un avertissement « regarde bien où tu poses tes pieds ». Intrigué, je regarde le sol caillouteux autour de moi. J'avance prudemment sans comprendre le sens de cet avertissement. Je rejoins mon collègue qui, d'un coup de menton, me désigne une dalle de roche sur laquelle repose en évidence une demi-

douzaine de grenades quadrillées. Elles sont rongées par la rouille, seules les goupilles paraissent intactes. Instinctivement, je regarde à mes pieds, je suppose que les spéléos qui ont exploré ce secteur se sont assurés qu'il ne restait pas un de ces engins dans l'éboulis. Les ramasser et les disposer bien en vue n'a pas dû être une partie de plaisir. Aucune suite n'étant visible, c'est Leroy qui remonte le premier. Lorsque mon tour arrive, je ne suis pas mécontent de m'éloigner de ces œufs mortels. Par la suite, dans d'autres scialets, nous trouverons d'autres vestiges laissés par les maquisards, en particulier, au fond d'un scialet, des centaines de cartouches éparpillées autour d'un container éclaté dans le secteur d'Autrans.

Il n'y a pas que des vestiges de la résistance dans le Vercors, nous y faisons aussi d'autres découvertes étonnantes.

Lors d'une prospection toujours dans le secteur d'Autrans, je descends un scialet d'une trentaine de mètres. Avant d'en atteindre le fond, j'aperçois un immense squelette. Je pense d'abord à un ours, mais la forme est plus allongée. Une foi désencordé, j'en fais le tour et m'aperçois qu'il s'agit d'un cheval. La pauvre bête est sûrement morte sur le coup après une chute pareille. En tout cas, je l'espère. Une autre découverte tout aussi étonnante a lieu cette fois-ci dans une cavité au pied des falaises du Moucherotte. À quelques mètres de l'entrée, nous trouvons un puits d'une dizaine de mètres donnant dans une salle. En l'équipant, nous remarquons des ossements qui gisent sur le sol. C'est un squelette d'ours et vu sa taille, il devait être jeune. Au-dessus des ossements, j'aperçois une faille dans le plafond que je m'empresse de grimper en opposition. Une dizaine de mètres plus haut, je suis à l'aplomb du squelette, les parois sont recouvertes de glaise et j'ai la surprise d'y découvrir des traces de griffures. En y regardant de plus près, j'y découvre deux griffes qui y sont restées plantées. La pauvre bête encore vivante après une chute dans le puits a cherché une issue en empruntant cette faille. Puis ne pouvant plus ni avancer ni reculer, elle est morte à cet endroit. Son cadavre après s'être décomposé a chuté sur le sol ou nous l'avons trouvé.



Figure 46. L'auteur - Remontée aux Jumards

Toujours en prospection dans le massif du Moucherotte, non loin du scialet des Choucas, un autre scialet s'ouvre au fond d'une petite combe, véritable piège pour animaux. Nous sommes deux, nous déroulons vingt mètres d'échelles, installons une corde et descendons un puits encombré d'éboulis instables. Une dizaine de mètres sous la surface, nous remarquons des ossements et des crânes de moutons puis, surprise, nous découvrons un crâne humain coincé entre les blocs. Nous supposons qu'il s'agit d'un berger ayant voulu sauver au moins une de ses bêtes mais malheureusement il y a laissé la vie. Nous signalons cette découverte aux autorités mais aucune disparition dans ce secteur n'a été signalée depuis fort longtemps.



Figure 47. Lapiaz



Figure 48. Lapiaz

La prospection méthodique du massif du Moucherotte nous fait redécouvrir un scialet déjà exploré en partie par l'ASV (association spéléo Vercors) avec une étroiture à la cote -70. Le trou d'Ira.

Au pied du puits d'entrée de 35mètres, un névé et une étroiture qui porte bien son nom. Une vingtaine de mètres plus bas au pied d'un puits, une nouvelle étroiture.

Etant devenu responsable du matériel, je fais une demande officielle d'acquisition d'explosif auprès de la préfecture de l'Isère. J'obtiens l'autorisation d'acheter et de détenir plusieurs kilos d'explosif que je récupère accompagné de Pouteil-Noble au dépôt Davey- Bickford dans le fort de Comboire ainsi qu'un rouleau de cordeau détonant et de détonateurs.

Nous inaugurons l'explosif au pied du premier puits du Trou d'Ira. Je descends avec Pouteil-Noble en tirant un fil électrique. Je réussis à planter une dizaine de pointes dans les fissures de la roche qui servent de soutien à l'explosif que nous malaxons comme de la pâte à modeler pour l'appliquer de chaque côté de l'étréiture. Un déto électrique pour chaque charge plus un cordeau détonant les reliant ensemble, puis nous regagnons la surface. C'est Leroy qui joue les boute-feux. Un grondement prouve que l'explosif a joué son rôle et prudent à cause des gaz, ce n'est que le lendemain que nous descendons constater le résultat. À la place de l'étréiture qui nous forçait à ôter tout ce qui dépassait de la combinaison, nous trouvons un trou que nous franchissons accroupi.

En 1969, les membres de l'ACS (Amical Club Seyssinois) section spéléo prennent contact avec nous. Ils sont une demi-douzaine de jeunes plein d'entrain mais manque de matériel, nous nous avons du matériel en quantité mais manquons de nouvelles recrues. Le rapprochement entre nos deux clubs s'opère tout naturellement. (Tous les spéléos de l'ACS finiront par adhérer au SGCAF). Ils vont se joindre à nous pour l'exploration du Trou d'Ira.

Vers la cote - 80, nouvelle séance de dynamitage. Une série de puits nous mènent à la cote -140. Nous buttons sur une faille d'une

vingtaine de centimètres de large, un coude nous empêche de voir si elle s'élargit plus loin.

Une expédition principalement constituée de membres de l'ACS est chargée de placer l'explosif à cet endroit. En surface, malgré plusieurs essais d'envoyer du courant dans la ligne, nous n'entendons pas de grondement.

Le week-end suivant, je descends à mon tour accompagné de plusieurs membres de l'ACS. Ils s'arrêtent devant l'ouverture qui mène à la faille quatre mètres plus bas. Je descends seul et constate que l'explosif est correctement posé. Le collègue qui a fait le travail n'a pas mégoté sur la quantité de déto et sur l'explosif dont il a tapissé la paroi de chaque côté de la faille. Un déto de chaque côté, un cordeau détonant auquel il a encore fixé un déto relie les charges entre elles. D'abord, j'ôte les détos et le cordeau et je remonte le long des six fils jusqu'à la ligne principale. Surpris, je me retrouve devant une énorme pelote de fils. Ils sont tous reliés ensemble et forment un nœud inextricable. Comme court-circuit on ne peut faire mieux. Le collègue a dû être impressionné par l'endroit et le maniement de l'explosif et des détonateurs. Je n'ai plus qu'à jouer de la pince coupante, relier les fils correctement et à replacer les détos. De retour en surface, nous envoyons le jus dans la ligne et un grondement nous répond.

La semaine suivante, nous descendons voir le résultat. Si le début de la faille s'est agrandie, par contre elle continue toujours aussi étroite aussi loin que l'on peut éclairer. Le terminus du Trou d'Ira se situe donc à la cote – 140.

Épisodiquement, nous pénétrons dans les Cuves de Sassenage et nous nous rendons au puits Lavigne pour le « nettoyer ». Des blocs de différentes grosseurs dévalent la pente sur une dizaine de mètres lorsqu'à chaque passage nous les délogeons de leur gangue de sable. Ils rebondissent sur un énorme bloc coincé en travers du puits et forme un surplomb au-dessus de dix mètres de vide. Chacune de nos descentes ou montées provoque une avalanche de sable et de cailloux.

J'organise une sortie « nettoyage » avec quelques membres de l'A C S. Nous avons emporté une énorme barre à mine. Sur place, nous nous prenons au jeu de faire tomber d'énormes blocs dans le vide et décidons de ressortir plus tard que prévu.

Parmi nous, un jeune débutant, ses parents, inquiets de son retard, déclenche l'alerte à l'A C S qui aussitôt organise une expédition de secours.

Mais ceux-ci connaissent mal les Cuves et pour ne pas s'égarer, ils ont suivi le fil téléphonique que j'avais installé quelques temps plus tôt avec l'aide de deux collègues jusqu'à la salle du Thermomètre. (1500 mètres de fil déroulé, durée de l'expédition : 15 heures). Pour éviter que ce fil ne gêne la progression des spéléos, nous l'avons fait passer le plus possible à l'écart du trajet habituel. Nos pauvres sauveteurs ont dû effectuer une gymnastique pas possible pour suivre ce fil d'Ariane. Ainsi, au sommet du P13, nous l'avons installé le plus haut possible et l'avons fait tomber dans le vide d'une vingtaine de mètres à cet endroit.

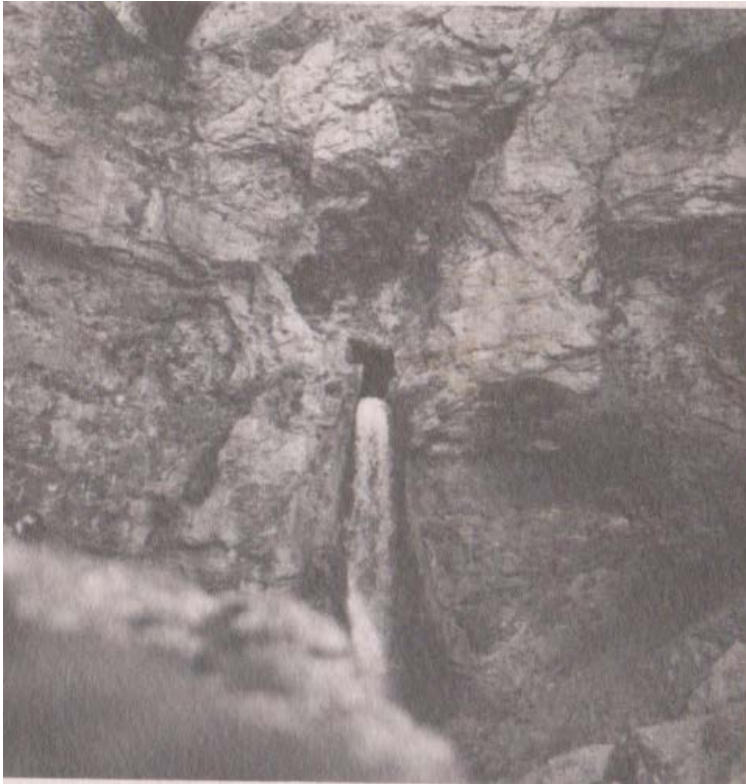
L'équipe de l'A C S s'est donc retrouvée devant le vide sans trouver de passage pour descendre.

À notre retour, nous les trouvons coincés dans les plafonds du P13. Nous ressortons l'équipe de secours venue à notre secours.

Lors d'une sortie, j'accompagne Dupille et un plongeur à la résurgence du Cholet. Nous partons du col de la Machine et atteignons le Cholet après environ quatre cent mètres de dénivelé en pente raide. Je porte une mono bouteille. Une échelle de dix mètres permet d'atteindre une vire qui mène jusqu'à l'entrée de la cavité.

À la fin de l'expé, je me charge de nouveau de la bouteille. Arrivé à l'échelle, j'emprunte la corde pour descendre en rappel simple. Je commets l'erreur de ne pas mettre la sangle ventrale de la bouteille. Je passe la corde entre mes jambes, la fais passer sous ma cuisse droite, remonter en travers de la poitrine jusqu'à l'épaule gauche et dans le dos, tenue par la main droite, la gauche la tenant devant moi. Dès que je suis dans le vide, je bascule en arrière à cause du poids de

la bouteille qui n'est pas retenue par la sangle ventrale. Les deux autres sangles me scient les épaules et me tirent vers le vide. Je me retrouve la tête en bas. La corde sous ma cuisse a glissé sous mon genou. Si je lâche la corde à l'arrière, c'est la chute. C'est donc de quelques centimètres à la fois que je descends le long de la corde qui me brûle les mains. Après une éternité, j'atterris sur le sol la tête la première complètement épuisé. La remontée dans la pente jusqu'au col est une des pires grimpées que j'ai faites en montagne.



**Figure 49. Résurgence du Cholet**

Non loin de Villard-de-Lans, j'ai repéré un tuyau en ciment d'environ cinquante centimètres de diamètre qui sort d'un champ en

pente. En regardant à l'intérieur, je m'aperçois qu'il donne sur une faille dans la roche quelques mètres plus loin.

Le lendemain, avec un collègue, je suis de nouveau devant ce tuyau. L'exploration ne nécessitant pas de matériel particulier, j'ai simplement enfilé ma combinaison et pris un éclairage électrique. Mon collègue a revêtu une veste et un pantalon de treillis et lui aussi s'est muni d'un éclairage électrique. Je m'engage dans le tuyau un bras le long du corps, l'autre tenant ma lampe à bout de bras. Il est convenu que mon collègue me rejoindra uniquement s'il y a assez de place au bout pour tenir à deux. Je progresse lentement en reptation, le trajet est en légère montée, je fatigue vite. Je fais une pose un peu avant d'arriver à la roche. C'est alors que j'entends des raclements provenant de derrière moi. Aussitôt, une sueur glacée envahie tout mon corps. C'est incontrôlable, allongé dans cet espace restreint, l'angoisse ma saisi, je ne panique pas, mais peu s'en faut. Le collègue n'a pas attendu mon feu vert et s'est engagé à ma suite. Si jamais l'espace dans la roche au bout du tuyau ne permet pas d'y tenir à deux, il sera obligé de reculer pour ressortir. Dans cet espace étroit, sa veste va remonter le long de sa poitrine et va le coincer irrémédiablement. Je ne pourrai rien faire pour l'aider. De plus, nous avons commis l'erreur de ne pas noter notre expédition dans le cahier de sortie, donc personne ne sait où nous trouvons et pour tout arranger, j'ai garé mon véhicule assez loin d'ici pour ne pas gêner la circulation. Résigné, je continue ma progression et débouche contre la roche. En se serrant bien, nous pourrions tenir à deux et nous retourner. Par contre, la faille est impénétrable. Soulagé, je ne prends même pas la peine d'engueuler mon collègue. Le retour en pente est plus rapide. Je garde un mauvais souvenir de cette équipée.

Mais le pire reste à venir.

Dans les gorges d'Engins, le long du furon sur la gauche avant d'arriver à l'affluent du Bruyant, nous avons repéré un ruisseau qui prend sa source une vingtaine de mètres au-dessus du torrent. Il sort d'une cavité dont l'entrée mesure environ cinquante centimètres par cinquante, remplie d'eau. Nous avons décidé de la siphonner.

Nous sommes cinq, Alain Pouteil-Noble, Elie Kritter, Bernard Martinand, moi-même et un spéléo des Pyrénées venu nous rendre visite. Nous avons amené un tuyau en plastique de plusieurs mètres de long et de quinze centimètres de diamètre. Le système est simple, on en bouche une extrémité et on le remplit d'eau, ensuite on positionne ce côté bouché plus bas que l'endroit à siphonner et on plonge l'autre extrémité dans l'eau. Il suffit ensuite d'ôter le bouchon et l'eau est aspirée dans le tuyau. L'opération ayant fonctionné du premier coup, Bernard et moi, après avoir attendu que le niveau d'eau soit suffisamment bas, nous nous introduisons dans la cavité. Une faille apparaît sur la gauche, un bruit de cascadelles nous parvient. C'est Bernard plus mince que moi qui s'enfile dans la faille, la tête devant, il est allongé sur le côté et progresse difficilement. Je suis accroupi et mon casque touche le plafond rocheux. Je tiens l'extrémité du tuyau à la hauteur de mes mollets. Trois mètres plus loin, Bernard fini par déboucher dans un espace aussi petit que celui où je me trouve et découvre une faille impénétrable d'où sort l'eau. Le niveau d'eau baissant de plus en plus, je positionne le tuyau à la hauteur de mes chevilles. Pendant que Bernard me décrit l'endroit où il se trouve, je regarde mes pieds et constate avec stupeur que le niveau d'eau remonte, je n'ai pas entendu le bruit de succion annonciateur du désamorçage. J'avertis Bernard.

- Reviens ! L'eau monte.

Les collègues se sont aperçus que le tuyau était désamorcé et le tirent vers le torrent pour le remplir de nouveau, ensuite, ils me le repassent et je le replonge dans l'eau dont la hauteur a déjà condamné le retour de Bernard.

Il s'inquiète.

- Que se passe-t-il ?

- Le tuyau s'est désamorcé, on recommence le siphonnage.

Mais le niveau de l'eau monte toujours. De nouveau, le tuyau m'échappe des mains, les collègues constatant que l'amorçage ne s'est pas produit courent vers le torrent pour remplir de nouveau ce

tuyau. Je les vois le secouer d'un bout à l'autre, je comprends qu'il est bouché, il a aspiré des cailloux qui se sont coincés dedans.

L'eau monte toujours, le niveau atteint déjà mon ventre. J'essaie de rassurer Bernard d'une voix calme, mais il a compris qu'il est piégé.

- Je veux sortir !

- Le tuyau s'est bouché, les copains s'en occupent.

- Je veux sortir !

Enfin le tuyau réapparaît, je le replonge dans l'eau jusqu'à mes mollets mais il est toujours bouché, de nouveau, les collègues l'ont saisis et courent vers le torrent.

Cette fois l'eau atteint ma poitrine.

De l'autre côté, Bernard est dans la même situation. Une nouvelle fois le tuyau est replongé dans l'eau et une nouvelle fois, il m'est arraché des mains, il est toujours bouché.

Je passe la tête à l'extérieur et aperçoit mes collègues s'acharner sur ce tuyau en le secouant dans tous les sens. Je reprends ma position dans la cavité, cette fois, j'ai bientôt de l'eau jusqu'aux épaules.

Bernard a entamé une litanie.

- Je veux pas mourir ! Il le répète sans cesse.

Je tente de le rassurer.

- Ils l'ont bientôt débouché.

- Je veux pas mourir !

Je réalise qu'il est dans le noir, j'essaie d'avoir des paroles rassurantes mais il n'est pas dupe.

- Je veux pas mourir !

L'eau dépasse maintenant mes épaules encore 20 ou 30 centimètres et ce sera la fin, pourtant je n'arrive pas à imaginer la noyade de mon ami Bernard. Après toutes les aventures qu'il a vécues en grotte, je refuse l'idée qu'il ait une fin aussi atroce.

- Tuyau !

C'est la dernière chance, je le saisi et le plonge dans l'eau, d'abord jusqu'à mon ventre et l'attente angoissante commence.

Des cris de joie me parvenant de l'extérieur me font comprendre que l'eau s'écoule de nouveau.

- Bernard, ça marche.

- Je veux pas mourir !
- L'eau baisse tu vas bientôt sortir.
- Je veux pas mourir !

Je réalise que le copain est sur une autre longueur d'onde.

Lorsque la faille permet le passage, je préviens mon collègue.

- Bernard vas-y, je t'éclaire.

Il se précipite un peu trop vite, il s'est engagé dans l'étroiture les pieds d'abord mais il finit par se coincer. Ses jambes sortent de la faille, il hurle.

- Tire sur mes pieds !

J'empoigne ses jambes et je tire de toutes mes forces. Une ruade me projette en arrière, j'ai lâché les jambes et le tuyau qui se désamorce aussitôt. Il ne reste que 20 centimètres d'eau. Bernard est immobile, je secoue ses jambes, il ne bouge pas.

- Bernard.

Ce n'est pas possible il ne s'est quand même pas noyé dans 20 centimètres d'eau, il finit par remuer et retourne en rampant d'où il est parti.

- Ça va ?

- Ouais.

- Reviens, mais la tête d'abord, sans t'énerver.

Il suit mon conseil et s'extrait enfin de ce piège. Je le pousse vers la sortie. L'eau atteint déjà mes genoux. Je sors à mon tour, les collègues entraînent Bernard vers notre véhicule où je les rejoins. À peine déshabillés nous nous rendons à Engins et pénétrons dans le café qui se trouve au bord de la route. Notre entrée ne passe pas inaperçue, comme Bernard, je suis en caleçon long et maillot de corps, les pieds dans de grosses chaussettes de laine. Nous nous asseyons autour d'une table sous le regard médusé de quelques clients, une flaque d'eau s'élargit sous nos pieds.

La patronne, les yeux ronds s'approche, elle devine qu'un incident a dû se produire mais ne pose pas de question.

- Un cognac pour Bernard.

Celui-ci tremble de tous ses membres, ses dents jouent les castagnettes, son regard est perdu dans le vague. Nous le faisons

boire en portant le verre à sa bouche car il tremble tellement qu'il en est incapable.

- Un autre cognac.

Que nous lui faisons avaler de la même façon.

Au bout d'un moment son tremblement se calme un peu, il ne claque plus des dents, son regard descend sur nous, ses lèvres bougent, il va parler.

- Encore.

Troisième cognac. Puis il s'adresse à moi.

- Quand tu as tiré sur mes jambes, j'ai bu la tasse et en quelques secondes j'ai vu ma vie défiler dans ma tête, même des choses que je croyais avoir oubliées.

L'aventure se termine bien mais nous avons frôlé le drame dans une cavité de quelques mètres de développement.

Un bruit de fermeture éclair, une tête apparaît dans l'entrée de la tente et me ramène à la réalité. Je suis toujours dans le gouffre Berger.

- Nous sommes les derniers, tu remontes avec nous.

Je m'extrai du sac de couchage et rejoint les collègues, ils sont trois à m'attendre. Je retrouve mon équipement que j'enfile lentement sans faire de geste brusque de peur de déclencher une violente douleur que pour l'instant je ne ressens que légèrement, mais elle est lancinante. Ma combinaison ainsi que ma pontonnière et mes bottes sont sèches, par contre mon pull est encore mouillé. Je recharge ma lampe à carbure, rajuste ma quincaillerie et emboîte le pas à mes collègues. Je remonte l'immense éboulis à petites enjambées. Je me retourne fréquemment jusqu'à ce que la tache claire de la tente disparaisse dans l'obscurité de cette mythique Salle des Treize.

Le débit des cascades de la Tyrolienne et du Petit Général a considérablement diminué. Le lac Cadoux se franchi toujours aisément, par contre, arrivé devant les trois plans d'eau qui nous avaient tant retardés à la descente, j'ai la surprise de les trouver à sec. Je les contourne sur leur berge boueuse et j'arrive à la cote -250. Une dizaine de spéléos entourent le blessé, l'un d'eux est penché sur lui,

ce doit être un toubib. Le Belge est entre de bonnes mains, mais le plus dur l'attend ainsi que pour les sauveteurs. La remontée des puits ne devrait pas poser trop de problèmes, par contre, le transport du blessé dans les méandres va être acrobatique et dangereux.

Arrivé à la base du puits Aldo, un harnais repose sur le sol, il est relié à un câble. Je lève la tête et aperçois une lueur quarante mètres plus haut. Sans hésiter, je l'enfile et hurle « GO ». Pendant quelques instant, rien ne se produit, puis le câble vibre et se tend. Mes pieds quittent le sol et je m'élève lentement en tournoyant doucement. Au sommet, un spéléo est assis devant un treuil comportant une manivelle de chaque côté du tambour qu'il actionne des deux mains. L'échange est bref.

- Salut, merci.

- Salut, de rien.

Je continue la remontée, franchi les trois ressauts Aldo et j'arrive au pied du puits Gontard. J'ajuste mon baudrier, relie mon autobloqueur à la corde et remonte les trente mètres d'échelles en faisant plusieurs pauses. Un méandre m'amène au pied du puits Garby d'une quarantaine de mètres, là encore, plusieurs pauses à la remontée et j'arrive au début du long méandre que je franchi lentement les pieds au-dessus d'un vide de plusieurs dizaine de mètres. Salle du Cairn et la remontée des vingt-cinq mètres du puits du cairn, une vire au sommet et encore une dizaine de mètres d'échelles. Je fatigue sérieusement, de plus, la douleur entre mes épaules se fait de nouveau sentir. Un nouveau méandre et je franchi en varappe les petits ressauts d'Holiday. J'arrive enfin à la base du puits Ruiz d'une trentaine de mètres, c'est le dernier avant la surface. Je rejoins un de mes trois collègues. L'un est déjà sorti, et un autre a entamé la remontée.

Vidé, je suis pris de vertige, la douleur devient de plus en plus forte. De la main, je montre le puits à mon collègue, - Celui-là je ne pourrai pas le monter seul, il doit y avoir du monde en surface, monte et demande qu'on vienne m'assurer sec.

- Ok !

Lorsque je ne perçois plus sa lumière au sommet du puits, je m'attache à la corde et attends. J'ai un coup de barre sévère, comme celui que j'avais ressenti à la Combe de Fer à la différence que là, je suis encore dans le gouffre.

Un appel me fait réagir, j'empoigne l'échelle et hurle un « GO » retentissant. Une poignée de secondes plus tard, je m'envole littéralement d'un bon mètre, un arrêt et de nouveau je monte d'un mètre. Je lâche l'échelle que je suis en train de remonter avec moi. De saccade en saccade j'émerge enfin du puits, me désencorde et remercie les trois balaises qui m'ont fait remonter à une vitesse supersonique. Une dizaine de mètres plus haut, je sors de la doline et prends pied sur le plateau. Je suis ébloui, les couleurs me paraissent ternes.

Fernand Petzl me rejoint.

- Ça va ?

- Non j'ai très mal dans le dos et la nuque raide.

Il écarte le col de ma combinaison.

- Effectivement tu as un énorme hématome avec de vilaines couleurs. Je vais demander un hélico pour te rapatrier à la Molière où se trouve une antenne médicale. Attends-moi là-bas, je te ferai signe.

Dans la direction qu'il m'indique, je me retrouve devant une maîtresse femme en blouse blanche avec une petite croix rouge sur la poitrine. Elle me tend une assiette de potage que je déguste lentement. C'est tiède mais c'est bon. Il a le même goût que celui que j'ai avalé dans le fourgon des sapeurs-pompiers samedi dernier.

- Au fait quel jour est-on ?

- Mardi.

Un bruit d'hélicoptère, ça doit être pour moi.

Petzl me fait signe de le rejoindre et m'amène jusqu'à un endroit dégagé du lapiaz où l'hélico se pose. Je cours dans sa direction, le pilote, du plat de la main me fait signe de me courber. À l'intérieur, il n'y a pas de siège à l'arrière, je m'assois en tailleur. Le copilote me montre une poignée en bois relié au siège du pilote par une

cordelette, je m'en saisis. Le bruit des pales s'amplifie et nous décollons lentement, d'abord à la verticale puis d'un large virage nous dépassons les falaises qui bordent le plateau. Au fond de la vallée, j'aperçois le ruban argenté de l'Isère, à la fin du virage, nous sommes alignés en direction de la Molière. Nous survolons le sentier qui mène au gouffre. Beaucoup de monde le parcourt dans les deux sens. De notre hauteur ils ne m'apparaissent pas plus gros que des fourmis. Le copilote se retourne et du signe poing fermé pouce en l'air s'enquiert si je vais bien. Je lui réponds du même signe. Après ce que je viens de vivre, je me sens plutôt en sécurité dans cet engin. De plus, c'est mon baptême de l'air.

À la Molière, beaucoup de monde et de véhicule. C'est auprès de ceux en rouge que nous nous posons. Je suis pris en charge par un médecin. L'hélico redécollé aussitôt pour d'autres missions.

Le toubib décide de me faire passer une série de radio à l'hôpital de Grenoble. Un véhicule des sapeurs-pompiers me prendra en charge après que je me suis un peu reposé. Allongé sur une couverture, je somnole sous les chauds rayons de ce soleil d'août. Je distingue mieux les couleurs.

J'ai le plaisir de revoir les deux frères venus me saluer avant de repartir pour l'Ardèche.

C'est en caleçon long, maillot de corps et pieds nus que je pénètre dans le service des urgences de l'hôpital. Au début, le personnel soignant me prend pour un clochard que les pompiers ont ramassé sur un trottoir. Après explication, j'ai droit à quelques sourires.

Les radios ne révèlent aucune fracture ou fêlure, je m'en tire avec des cachets et une pommade « pour boxeur ».

Arrivé à mon domicile, je traverse le couloir sous les yeux ébahis de mes parents et pénètre dans ma chambre sans passer avant par la salle de bain. Je m'écroule sur mon lit et plonge dans un sommeil qui va durer une douzaine d'heures.



Figure 50. Le spéléo belge au fond de la doline du gouffre Berger (Collection Maho)

À mon réveil, ma mère m’informe que mon employeur n’arrête pas d’appeler depuis deux jours et que je dois le contacter d’urgence. Ce que je fais aussitôt, ce qui a pour effet de l’entendre hurler dans le téléphone. Je profite de l’instant où il reprend sa respiration pour en placer une.

- Si c'est pour m'engueuler, ce n'était pas la peine de dire que c'était urgent.  
Et je lui raccroche au nez. « Il ne m'en tiendra pas rigueur ».

C'est par la radio que j'apprends que le spéléo belge est enfin sorti vivant du gouffre Berger ce mercredi.



**Figure 51. Gouffre Berger - Yves Peeters retrouve la surface après 5 jours de calvaire (photo : Dauphiné Libéré)**

De nombreux spéléos venus de tous horizons étaient présents sur le plateau de Sornin. Beaucoup n'ont pu descendre dans le gouffre,

mais tous avaient répondu présent à l'appel, spontanément,  
bénévolement, pour sauver un des leurs.

C'est beau.

C'est magnifique.

---

Raymond Maho  
maho-r@laposte.net